Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 42 (1983)

Buchbesprechung: Besprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Besprechungen – Comptes rendus

HANS HÖRMANN, *Einführung in die Psycholinguistik*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1981, 154 p. *(Die Psychologie)*.

Ecrit par un professeur de psychologie, ce livre a paru dans une série intitulée *Die Psychologie. Einführung in Gegenstand, Methoden und Ergebnisse ihrer Teildisziplinen und Hilfswissenschaften*. En voilà assez pour le rendre suspect aux yeux de nombreux linguistes: la linguistique, une sous-discipline, voire même une science auxiliaire de la psychologie? Telle n'est pourtant point la prétention de Hörmann. S'il veut émanciper la psychologie du langage de la linguistique (ou de ce qu'il entend par linguistique), ce n'est pas en incorporant l'une à l'autre, mais en abolissant les frontières nettes entre les deux disciplines (p. 25). On sait qu'un nombre croissant de linguistes admet aujourd'hui que la linguistique systémique, qu'elle se dise structurale, fonctionnelle ou générative-transformationnelle, a abouti à une impasse, et que ce n'est pas l'adjonction *a posteriori* d'un volet pragmatique qui lui permettra d'en sortir. A l'ère des modèles «globaux», on refuse d'isoler la langue de son insertion sociale, la faculté du langage de sa mise en œuvre, l'énoncé de l'énonciation. C'est dans cette perspective que la psycholinguistique en tant que «science-carrefour» prend toute son importance et que Hans Hörmann[1] situe son ouvrage.

Le livre est divisé en huit chapitres qui correspondent chacun à une étape d'une reflexion sur les différentes manières d'aborder le langage. Après avoir situé historiquement la psycholinguistique (I. *Die Psycholinguistik zwischen Linguistik und Psychologie*, p. 1–5), Hörmann donne à ses lecteurs des rudiments de linguistique générale (II. *Sprache-an-sich oder was der Sprachpsychologe von der Linguistik wissen muß*, p. 6–26). La démonstration des limites de la linguistique reste, il est vrai, insatisfaisante. On ne fait par exemple pas de différence entre les approches structurale et transformationnelle, ce qui est pour le moins gênant. On s'étonnera aussi du nombre d'omissions, surtout du côté de la pensée linguistique européenne. En somme, on peut difficilement se défaire d'une impression de réductionnisme, qui identifierait une certaine linguistique systémique à la linguistique pour mieux faire ressortir l'originalité de ce qui sera appelé psycholinguistique.

Le titre du chapitre suivant (III. *Sprache als Werkzeug: Die Grundlage des Spracherwerbs durch den Menschen*, p. 26–42) possède une valeur programmatique. La caractère foncièrement instrumental du langage fournit en effet à Hörmann la clé de voûte tant pour constituer un modèle de l'acquisition du langage que pour expliquer la production et la compréhension d'énoncés. Il se fonde sur MacNamara pour affirmer que le petit enfant comprend d'abord ce que les adultes veulent dire par des canaux non-verbaux et prélinguistiques. Celui-ci perçoit pour ainsi dire l'ensemble d'une situation de communication comme un système de marqueurs d'intentions («als eine umfassende Struktur von Intentions-Markierungen», p. 31) et n'acquiert que plus tard les règles selon lesquelles les structures linguistiques reflètent un tel

[1] L'auteur a déjà publié toute une série d'ouvrages en psychologie du langage, voire en psycholinguistique, dont *Psychologie der Sprache*, Heidelberg ²1977, *Psycholinguistics. An Introduction to Research and Theory*, Berlin/New York ²1979, et, en français, *Introduction à la psycholinguistique*, Paris 1972.

système[2]. Pour parvenir à cela, l'enfant doit remplir cinq conditions (qui sont autant d'affirmations sur les facultés cognitives prélinguistiques de l'homme): 1° posséder une première représentation toute provisoire de l'articulation du monde en notions et relations primitives (acquises grâce à une disposition à la «constantisation» (en allemand *Konstantisierung*, p. 33); 2° savoir structurer les comportements humains porteurs de sens, prélinguistiques d'abord et linguistiques plus tard, tant sur le plan de la production que sur celui de la compréhension; 3° être en mesure d'établir des relations régulières entre les deux types de structures que sont l'organisation perçue du monde (= «gegenständlich-ereignishafte Welt», p. 38) et l'organisation perçue de l'interaction/énonciation («lautlich-gestisch-handlungshafte Welt», *ib.*); 4° être en mesure d'établir des relations régulières entre des énoncés articulés et sa propre intériorité, avec notamment la faculté de saisir et localiser symboliquement le moi-énonciateur; 5° d'une manière générale, savoir subordonner ses activités à des règles. Ajoutons que Hörmann insiste sur le caractère en quelque sorte «gratuit» de l'acquisition du langage: l'enfant accomplirait cette tâche non pas par désir d'être récompensé, comme le pensaient les behavioristes, mais en raison d'un besoin fondamental de rendre les événements du monde plus compréhensibles et transparents.

Les étapes intermédiaires de l'acquisition du langage par l'enfant font l'objet du quatrième chapitre (IV. *Phänomenologie des Spracherwerbs*, p. 42–62). Là encore, Hörmann tente de présenter ce thème en construisant une sorte de mosaïque faite des résultats de recherches dont les bases épistémologiques sont parfois très différentes. Les domaines abordés sont nombreux. Signalons d'abord une discussion du rôle de l'adulte et d'une forme particulière du langage («motherese») dans l'émergence de la compétence d'interaction verbale de l'enfant. L'adulte fournirait systématiquement à l'enfant l'occasion de s'exercer au jeu du contrôle mutuel d'une situation de communication commune. L'auteur souligne ensuite le fait que l'enfant emploie dès le début une «grammaire», sans toutefois parvenir à nous en donner une idée claire[3]. Hörmann s'intéresse également à l'acte de comprendre en insistant sur le fait qu'il existe des degrés de compréhension: l'enfant saisirait en effet d'abord le sens global approximatif d'un message, qui lui servirait ensuite de tremplin pour acquérir la signification des mots employés. Cette signification lexicale déduite par l'enfant à partir d'emplois n'est pas «pleine», précise Hörmann, mais comprend seulement les traits sémantiques perçus et priorisés grâce à leur saillance dans une situation de communication donnée. Par rapport au savoir lexical de l'adulte, l'hypothèse de signification de l'enfant peut être soit trop générale, soit trop restrictive; ajuster ces hypothèses par rapport à la langue cible revient alors à élaborer des champs lexicaux (et parallèlement des champs cognitifs) différenciés. On apprend encore que les traits priorisés ne sont pas les mêmes dans tous les emplois[4]. Pour expliquer cette apparente inconséquence, Hörmann renvoie à la théorie des prototypes. On remarquera cependant qu'il n'opère pas de choix personnel, ce qui est plutôt embarrassant. Il conclut en effet que les facultés qu'on attribue à l'enfant dépendent de la théorie du langage qu'on a adoptée et que toutes les réflexions précédentes perdraient leur raison d'être si l'on choisissait une théorie sans composante lexicale! ...

[2] On remarquera que ce chapitre ne paraphrase nullement MacNamara (*Cognitive basis of language learning in infants, Psychological Review 79* [1972], 1–13) mais représente une sorte de collage de recherches et d'affirmations qui ne nous semblent pas toujours aussi compatibles qu'à Hörmann.

[3] Il rejette toutefois la «grammaire pivot» parce qu'elle ne rend pas assez compte des différences structurelles entre des énoncés superficiellement identiques comme *Mami Strumpf* (= maman met ses bas / ces bas appartiennent à maman) (p. 58).

[4] Cf. la catégorisation hétérogène des objets appelées *Wau-Wau* («tou-tou») selon les critères [vivant, capable de mouvement] et [moelleux, doux, cotonneux].

Le cinquième chapitre aborde le problème de la signification (V. *Probleme der Bedeutung – psychologisch betrachtet*, p. 63–82). L'intérêt de la présentation de Hörmann réside dans le fait qu'il passe en revue toute une série de théories sémantiques dans la perspective de leurs implications psychologiques. On lira avec profit la relation d'expériences visant à déterminer la réalité psychologique des traits sémantiques (selon l'hypothèse posant que comprendre un mot signifie activer l'ensemble de ses traits sémantiques), à préciser comment fonctionnent les opérations de catégorisation (selon des procédés digitaux et/ou analogiques, à partir d'un prototype), à réintégrer dans la psychologie du langage l'hypothèse selon laquelle les significations concrètes sont partiellement mémorisées sous forme d'images, à décider s'il est judicieux de remplacer une conception lexicale par une conception propositionnelle de la signification. L'auteur a manifestement beaucoup et bien lu. Avouons cependant qu'on reste une fois de plus sur sa faim en ce qui concerne l'articulation des différentes hypothèses. Dans quelle mesure sont-elles compatibles (p. ex. l'analyse componentielle et la théorie des prototypes)? Faut-il finalement croire ou non à l'existence d'unités lexicales plus ou moins stables? Ces questions et de nombreuses autres que le linguiste voudrait poser à la psychologie expérimentale restent ainsi sans réponse.

Après avoir insisté sur le caractère structuré des énoncés aussi bien que du cadre extrinsèque dans lequel ils sont insérés, notre auteur s'interroge sur la «réalité psychologique» de toutes ces structures (VI. *Strukturen der sprachlichen Äußerung*, p. 83–101). Plusieurs études présentées très (trop?) brièvement suggèrent p. ex. l'existence d'un ensemble de règles paralinguistiques qui permettent aux participants à un dialogue de le contrôler par un travail commun et continuel d'ajustement. Quant aux textes «monologiques», on peut soit déceler quelque chose comme un agencement naturel de leurs parties (dans des descriptions de logements par exemple), soit tenter d'identifier expérimentalement les facteurs de leur cohérence. Ainsi des tests de lisibilité confirmeraient-ils entre autres la validité de l'analyse en propositions: le nombre des unités propositionnelles ainsi que leur hiérarchie auraient une incidence sur le taux de rétention à la lecture. Enfin, la linguistique générale sera intéressée par la possibilité de vérifier un certain nombre de ses hypothèses comme celle du conditionnement mutuel des unités lexicales avec, il est vrai, une priorité du verbe sur ses compléments.

La psycholinguistique avait aussi été créée avec la prétention de compléter le modèle de la compétence, développé par les linguistes, par un modèle de la performance, c'est-à-dire du fonctionnement réel de la production et de la compréhension. Bien qu'elle ne se limite évidemment plus à cela, de nombreuses recherches sont encore menées dans ce domaine. En réalité, la production et la compréhension sont traitées séparément. La production est discutée en premier (VII. *Die Produktion sprachlicher Äußerungen*, p. 102–122). Après avoir effleuré des domaines aussi divers que la planification de l'énonciation, l'explication de cette dernière comme processus passant par plusieurs phases, l'importance de bâtir l'énoncé sur un fond de connu (présuppositions), l'inséparabilité du contenu de l'énoncé du moment et du lieu de l'énonciation, le contrat tacite passé entre les interlocuteurs selon lequel tout énoncé possède un sens, etc., Hörmann concentre sa présentation sur le modèle de Schlesinger (sans d'ailleurs justifier son choix)[5]. Relevons-y l'existence d'une structure cognitive pré-linguistique qui gouvernerait le choix d'un *I-Marker* ou *Input-Marker* sémantique proto-verbal, matérialisé à son tour par un ensemble de règles de réalisation (de relation et de lexicalisation). C'est au dernier niveau qu'interviennent des considérations communicatives, ce qui explique l'importance des interrelations psychosociales entre les partenaires de la communication (on retiendra p. ex. la notion de flexibilité dénominative propre à chaque locuteur). On apprend encore

[5] Cf. I. SCHLESINGER, *Production and comprehension of utterances*, Hillsdale N.J. (Lawrence Erlbaum Ass.) 1977.

que la psychologie de la perception peut contribuer à expliquer la topicalisation et que l'on peut prouver que des événements perceptuels non-linguistiques peuvent déterminer non seulement le *I-Marker*, mais jusqu'à la structure superficielle de l'énoncé. Pour terminer, il est fait allusion à l'importance du moi-énonciateur pour la constitution de la phrase et à l'interaction entre discours véritablement créatif et discours répété dans toute production, avec mention particulière du rôle de l'analyse des erreurs dans une tentative de dévoiler les mécanismes sous-jacents de l'activité énonciative.

Le dernier chapitre porte sur la compréhension (VIII. *Das Verstehen sprachlicher Äußerungen*, p. 123–140). Contrairement aux partisans de la thèse «autonomiste» *(Unabhängigkeitsthese)* selon laquelle la compréhension d'un énoncé se résume par une représentation interne de sa structure linguistique (quitte à admettre que ce qui a ainsi été «compris» peut et doit encore recevoir un traitement ultérieur), Hörmann préconise la thèse «intentionnaliste» *(Intentionsthese)*: l'auditeur a compris un énoncé lorsqu'il a saisi ce que le locuteur voulait dire. Si de nombreuses recherches portent sur différents aspects de cet acte, il est essentiel de ne pas perdre de vue que ceux-ci font partie d'un tout et qu'ils s'enchaînent sans ordre logique ou chronologique nécessaire. Deux conceptions du traitement mémorial des énoncés sont ensuite opposées: traitement discontinu (c.à.d. en blocs syntagmatiques) ou continu (au fur et à mesure de la production). Seule la seconde d'entre elles, incompatible d'ailleurs avec la thèse autonomiste, serait conforme aux données expérimentales. En dernière analyse, dit Hörmann, comprendre est une activité orientée: l'intention fondamentale de l'auditeur étant de rendre intelligible une parcelle du monde qui l'entoure, il ne cessera ses efforts que lorsqu'il aura réussi à attribuer un sens à un énoncé donné. Il doit donc savoir ce qu'est un énoncé significatif! Cela s'explique si l'on admet, sous forme d'un «principe du sens constant», une disposition de l'être humain à *donner* un sens aux énoncés perçus. Ainsi comprendre dépasse de loin l'activité du simple récepteur-décodeur d'un message: c'est conférer un sens à un énoncé en le situant dans son contexte, c'est construire un contexte qui permette de donner un sens, c'est donc un acte créatif et l'information qui en résulte dépasse toujours celle qui est, au sens stricte du terme, «contenue» dans l'énoncé. Mais, pouvons-nous être sûrs que le sens que nous venons de construire est bien celui intentionné par le locuteur? Suffit-il de voir ce dernier confirmer que notre interprétation est correcte? Le locuteur sait-il d'ailleurs ce qu'il veut (ou a voulu) dire? C'est sur ces questions ouvertes, appelant de nouvelles recherches, que s'achève le texte. Il est suivi par une bibliographie, un index des auteurs et un index thématique.

Cet ouvrage est très suggestif et stimule la réflexion sur de nombreux points. Il est également très actuel par le choix des sujets traités. Mais s'agit-il vraiment d'une introduction à la psycholinguistique comme l'annonce le titre? Le livre permet-il de faire le point dans le domaine? A mon avis non, et cela pour trois raisons:

1° D'abord, il contient ou trop ou trop peu de linguistique (générale). Je veux bien admettre que la psycholinguistique est une science-carrefour et qu'elle a le droit de choisir, dans chacune des disciplines concernées, ce qui convient à ses objectifs. Mais ne faut-il pas tout de même faire un effort pour présenter ces disciplines dans ce qu'elles ont de meilleur, opérer un choix positif? Hörmann ne le fait que pour la psychologie. Quant à la linguistique, il accentue d'une part les insuffisances de la linguistique systémique et néglige d'autre part quelques-unes des tendances les plus prometteuses parmi les théories du langage (p.ex. la théorie de l'énonciation et l'ethnographie de la communication), encore que, à vrai dire, certaines de leurs idées réapparaissent chez lui, mais annexées par les psycholinguistes (et sans indication de source spéciale) ... Hörmann ne catégoriserait-il pas ici sur la base d'un «prototype» négativement connoté (linguistique = linguistique systémique = anti-mentaliste = inutilisable)?

2° On peut d'autre part reprocher à ce livre de ne pas offrir de véritable vue d'ensemble des différentes tendances en psycholinguistique. En particulier, les courants anglo-saxons dominent de façon bien trop exclusive. La bibliographie ne contient pas un seul nom français; le nom de Piaget apparaît, il est vrai, deux fois dans le texte, mais sans références; pour le reste, l'école genevoise est aussi absente que des chercheurs comme Culioli, Bresson et d'autres.

3° On pourrait et devrait évidemment accepter les omissions si elles reposaient sur un choix personnel positif (et justifié), si, en d'autres termes, le choix des recherches présentées était subordonné à une cohérence interne rigoureuse. Or, et c'est le reproche le plus grave qu'on doit faire à cet ouvrage, nous avons déjà eu l'occasion de remarquer qu'il n'en est rien. On a souvent l'impression de lire un mélange de notes de lectures, par ailleurs très intéressantes, plutôt qu'une introduction ou un panorama méthodiques. On regrettera de même l'absence de tout effort de théorisation.

Ces remarques n'ont pas pour but de diminuer les mérites du livre de Hörmann, mais de les situer à leur juste place. C'est précisément en lisant ce texte non pas comme une «introduction», mais comme fruit passionnant de nombreuses lectures faites par un spécialiste averti de la psychologie du langage, qu'on en tirera un maximum de profit. Ajoutons qu'il n'est point exclu qu'une linguistique nouvelle naisse à partir de ce travail de défrichement, mais non sans une réflexion épistémologique serrée que l'on cherchera en vain dans le présent volume.

Georges Lüdi

★

KARL-RICHARD BAUSCH – FRANZ-RUDOLF WELLER (Hrsg.), *Übersetzen und Fremdsprachenunterricht*, Frankfurt/M. – Berlin – München (Diesterweg) 1981, IX + 349 p. *(Schule und Forschung: Neusprachliche Abteilung)*.

L'enseignement des langues étrangères utilise de manière fréquente et diverse la traduction. Plus encore que pour la France ou l'Allemagne, cela est vrai pour la Suisse où de nombreuses écoles continuent, par exemple, à exiger un thème aux examens de maturité. Or, depuis de longues années, nombre de théoriciens de la didactique ont radicalement contesté cette pratique[1]. Selon eux, la langue maternelle – et par conséquent la traduction – n'a strictement rien à faire en classe de langue seconde. Cette tension entre les exigences de la théorie et la réalité quotidienne est plutôt gênante pour les enseignants de tous les niveaux. Peuvent-ils continuer à faire traduire leurs élèves ou étudiants sans avoir mauvaise conscience et, si oui, à quelles conditions? A vrai dire, il n'a jamais manqué de voix pour contester le refus de toute traduction. Mais ce n'est que très récemment qu'elles ont réussi à rompre la loi du silence que les partisans des «méthodes directes» leur avaient imposée. Les discussions dans les *Linguistische Berichte* et dans des numéros spéciaux des revues *Der fremdsprachliche Unterricht* (76 [1977], Heft 5/6) ont particulièrement contribué à ce «dégel» méthodologique. Un véritable *comeback* de la traduction s'est-il amorcé? Le volume présenté ici passe en revue les différents arguments et fait le point de la discussion, sans toutefois prétendre arriver à une réponse définitive.

[1] Voir déjà W. VIETOR, *Der Sprachunterricht muß umkehren!* Leipzig, erweiterte Auflage 1905, dont la première version date de 1882.

Le livre s'articule en trois parties. La première reprend, dans l'ordre chronologique de leur parution, onze contributions publiées entre 1967 et 1977 et choisies tant par leur intérêt intrinsèque qu'en fonction de leur accessibilité pour le public allemand. Ce sont: J. C. Catford, *Translation and Language Teaching* (1967), p. 1–20; K.-R. Bausch, *Qualité en traduction et linguistique dite 'différentielle'* (1970), p. 21–31; F. Grucza, *Fremdsprachenunterricht und Übersetzung* (1970), p. 32–45; G. Erdei, *Zum Problem des Übersetzens im Fremdsprachenunterricht* (1970, post-scriptum de 1979), p. 46–60; G. Jäger, *Übersetzen und Übersetzung im Fremdsprachenunterricht* (1972), p. 61–72; E. Muskat-Tabakowska, *The Function of Translation in Foreign Language Teaching* (1973), p. 73–80; B. Sepp, *Überlegungen zur Funktionsbestimmung der Übersetzung im Fremdsprachenunterricht* (1973), p. 81–93; H. Besse, *'Traduction' et didactique des langues* (1975), p. 94–121; A. R. Bolitho, *Translation – an End but not a Means* (1976), p. 122–126; K. Reiss, *Didaktik des Übersetzens: Integration der Sprachwissenschaft in den Übersetzungsunterricht* (1976), p. 127–144; K. Reinke, *Überlegungen zum sinngemässen Übertragen* (1977), p. 145–154.

Dans la deuxième partie, six contributions originales complètent la discussion: A. F. Bulmer – St. Ettinger – A.-R. Glaap – F.-R. Weller, *Englische und französische Übungsbücher für den schulischen und akademischen Übersetzungsunterricht*, p. 155–191; J. House, *Ein Modell zur Durchführung und Bewertung von Übersetzungen in der sprachpraktischen Ausbildung an der Hochschule*, p. 192–202; F. G. Königs, *Übersetzung und Fremdsprachenunterricht – vereinbar oder unvereinbar?*, p. 203–216; J.-R. Ladmiral, *Pour la traduction dans l'enseignement des langues: 'Version' moderne des humanités*, p. 217–232; F.-R. Weller, *Formen und Funktionen der Übersetzung im Fremdsprachenunterricht – Beispiel Französisch*, p. 233–296; W. Wilss, *Das didaktische Potential der Herübersetzung*, p. 297–313.

Le volume comprend enfin, comme troisième partie, une «documentation», due à F. Königs, composée d'un glossaire terminologique très utile (p. 314–338) et d'une bibliographie assez sommaire (elle ne reprend même pas tous les titres d'une certaine importance cités par les autres collaborateurs du volume), p. 339–348.

Il est difficile, voire impossible, de rendre compte en quelques lignes d'un ouvrage dont l'intérêt réside précisément dans la richesse des points de vue et la variété des approches. Cela va du plaidoyer de Ladmiral pour la traduction, plus exactement pour la version qui, espèce de «philologie appliquée», représenterait «une version moderne des Humanités classiques» (p. 224), jusqu'à la défense engagée de la méthode directe la plus radicale par Bolitho en passant par un panorama de ce qui est pratiqué dans les manuels scolaires (Bulmer et al.). Deux constantes se dégagent pourtant de la lecture. D'abord, la grande majorité des auteurs est favorable à un certain emploi de la traduction en classe de langue seconde, Bolitho jouant en quelque sorte ici le rôle de l'*advocatus diaboli*. Ensuite, on observe une tendance générale à élaborer une grille conceptuelle plus fine, plus précise: des termes comme *traduction*, *enseignement de la langue seconde*, etc. sont dénoncés comme trop flous, voire responsables de nombreux malentendus. Faute de pouvoir entrer dans le détail, nous devrons nous limiter à signaler très brièvement (et bien trop superficiellement) quelques-uns des «jalons» les plus importants.

1. En plus d'être une source de malentendus, une définition impropre de la notion de *traduction* – qui ne devrait évidemment pas inclure n'importe quel emploi de la langue maternelle en classe de langue seconde – risque évidemment d'empêcher une utilisation didactique efficace de cette technique. D'où l'importance des efforts de Catford, Jäger, Königs, Reiss, etc. visant à préciser et subdiviser cette notion. Dans toutes les tentatives de définition, un concept-clef reste: celui d'*équivalence*. En général, les définitions de l'équivalence (sémantique, pragmatique, communicative, etc.) présupposent un traducteur «idéal». Une telle définition n'est naturellement pas opérable en milieu didactique. On retiendra la suggestion intéressante de

Königs (p. 207) de s'orienter à une espèce d'*équivalence didactique* qui représenterait l'optimum atteignable avec la compétence en développement des traducteurs-apprenants. Ladmiral, Weller et d'autres insistent en outre sur la nécessité d'évaluer séparément les emplois du *thème* et de la *version* dont les potentiels pédagogiques sont foncièrement différents.

2. Une réflexion serrée, menée tout le long du volume, a pour objectif de bien distinguer les *différentes fonctions didactiques* de la traduction. Différentes fonctions sont suggérées:

- méthode pour résoudre des problèmes sémantiques en langue seconde
- procédure de contrôle
- dispositif pédagogique d'exercice
- méthode pour lutter contre les interférences
- compétence de traduction (limitée) comme objectif pédagogique autonome (cf. le résumé proposé par Wilss, p. 299).

En tant qu'enseignant, on retiendra surtout de cette discussion la nécessité absolue de subordonner la traduction à des objectifs pédagogiques précis et soigneusement définis.

3. L'efficacité de l'exercice dépend évidemment aussi du choix judicieux des textes à traduire en fonction de l'objectif visé et du type de «traduction» retenu. Ainsi, par exemple, un texte littéraire demande en principe une procédure de traduction «créatrice» (Jäger p. 67). Il sera par conséquent tout au plus l'objet d'une version, à un niveau très avancé. Par contre la traduction de langue première en langue seconde de phrases isolées pour prendre conscience de différences de structure est un exercice imaginable avec des débutants déjà. D'où l'intérêt d'une typologie textuelle (voir Grucza, Jäger, Muskat-Tabakowska) ainsi que de l'analyse des textes à partir de «paramètres situationnels» proposée par House. Importantes pour le traducteur, ces deux approches sont surtout indispendables à l'enseignant élaborant ses exercices de traduction.

4. A quel niveau d'enseignement employer la traduction? Cela dépend évidemment dans une très large mesure du type de «traduction» envisagé. La tendance générale en préconiserait un emploi des plus restreints avec les débutants. On donnera par contre volontiers raison à Ladmiral qui constate que les méthodes modernes, remarquablement efficaces quand il s'agit d'assurer l'apprentissage initial d'une langue seconde, «en viennent assez vite à s'essouffler» (p. 220). Judicieusement employée, la traduction apparaît alors assurément comme un des moyens à disposition pour assurer la relève. Cela est particulièrement vrai dans le cadre de la formation des futurs enseignants.

5. Le renouveau d'intérêt manifesté pour les diverses formes de la traduction est inséparable de la tendance actuelle, en didactique et en linguistique appliquée, à revaloriser le rôle de la conscience dans l'apprentissage des langues étrangères. On propose ainsi une conscientisation de plus en plus précoce des apprenants qui viserait à stimuler leurs activités métalangagières concernant la langue première, la langue seconde et les relations entre les deux systèmes. Or, la traduction *est* une opération consciente (Jäger, p. 68). Quoi de plus logique alors que de rapprocher traduction et conscientisation (cf. Grucza, Jäger, Ladmiral, Sepp) et de chercher à mettre à profit la traduction, comme stratégie pédagogique, pour rendre les apprenants conscients des différences de structure entre leur langue maternelle et la langue-cible (voir la notion de «Konfrontative Übersetzungsübung» de Erdei p. 58, ainsi que Bausch, Weller et d'autres)?

6. Il ressort de ce que nous venons de dire que l'hypothèse selon laquelle traduire favoriserait les interférences de langue première en langue seconde est mise en question par la plupart des auteurs de ce volume. En tant qu'exercice contrôlé et conscient, la traduction permet au contraire de prévenir le «mélange de langues». Est-il encore nécessaire de faire remarquer

ici que le rôle de la langue première dans l'apprentissage de la langue seconde est lui aussi en train d'être revu? Loin de ne lui attribuer qu'une fonction négative (comme le fait encore Bolitho dans ce volume), la recherche actuelle souligne l'omniprésence de la langue maternelle chez l'apprenant débutant (voir Besse, Weller, Wilss et d'autres) et insiste sur la nécessité d'étudier dans toute sa complexité la *fonction interprétative* (notion introduite par B. Py[2]) qu'elle peut assumer. Voilà un sérieux argument contre la traduction désamorcé!

7. Notons pour terminer que plusieurs auteurs répondent par l'affirmative à la question de savoir si la traduction «comme faculté» (*Übersetzen als Fertigkeit*) peut ou même doit constituer un objectif didactique autonome à l'intérieur de l'enseignement des langues étrangères (Catford, Jäger, Königs, Muskat-Tabakowska, Reiss, Sepp, Weller).

Comme on le voit, le bilan final de ce volume est nettement favorable à l'emploi de la traduction en classe de langues, surtout au-delà des premiers balbutiements. Pour prévenir, au niveau secondaire et supérieur, la «fâcheuse habitude de l'esprit qu'est l'approximation» (Darbelnet[3], cité par Ladmiral, p. 220), l'exactitude, la rigueur et la profondeur du travail sur le texte qu'implique la traduction (thème et/ou version, selon les auteurs) apparaissent particulièrement utiles. Mais on n'oubliera pas que le succès de cet exercice est indissolublement lié au sérieux et à la méthode qu'on y met. Quel type de texte, quelle méthode, quelle direction de traduction choisir dans le cadre de quelle stratégie pédagogique pour atteindre quel objectif précis? Voilà les questions que l'enseignant doit se poser et auxquelles les contributions de ce volume offrent une amorce de réponse.

Georges Lüdi

★

HARTWIG KALVERKÄMPER, *Textlinguistik der Eigennamen*, Stuttgart (Klett-Cotta) 1978, 454 p.

Es ist unverkennbar, daß in den letzten Jahren in der Linguistik das Interesse für die Eigennamen (Propria) gewachsen ist. Hatte sich früher fast nur die Onomastik mit diesen Sprachzeichen – vornehmlich unter historischem und etymologischem Blickwinkel – befaßt, ist man heute überwiegend der Auffassung, daß die EN ein Teil der Sprache und somit auch eine soziale Institution sind, daß es ihrer sowohl auf der virtuellen als auch auf der aktuellen Ebene des Phänomens Sprache Rechnung zu tragen gilt. Dieser neueren Entwicklung verdankt die vorliegende Siegener Dissertation ihre Entstehung. Sie wurde ursprünglich von Wolfgang Rothe, später dann von Harald Weinrich und Wolfgang Raible betreut.

Gleich vorwegnehmend muß allerdings gesagt werden, daß der Titel der Arbeit zu einem erheblichen Teil irreführend ist: «Linguistik der Eigennamen» wäre sicher angemessener gewesen, befaßt sie sich doch nur zu einem relativ kleinen Teil mit textlinguistischen Problemen im engeren Sinne (z.B. die Kontext-Typologie p. 195s., die textsemantischen Funktionen p. 359ss.), während rein mengenmäßig die linguistischen Teile schlechthin (z.B. Konventionalität und Arbitrarietät 31ss., Semantik der Propria 58ss., Propriaklassen 116ss., Transposition 124ss., Morphosyntax 164ss., Komposition und Derivation 191ss., usw.) und die pragmati-

[2] Voir p. ex. B. PY. *Interlangue et dégénérescence d'une compétence linguistique*, *Encrages 8/9* (printemps 1982), 76–86.

[3] J. DARBELNET, *Pour une revalorisation des exercices de traduction dans l'étude des langues*, *Culture 24* (1963), 348–355.

schen Elemente (Deixis und Referenz 58ss., Transposition durch den Namenträger 310ss., usw.) deutlich überwiegen. Der Titel der Arbeit läßt sich eigentlich nur rechtfertigen, wenn man jede Linguistik als Textlinguistik ansieht – und dies scheint mir nicht angemessen zu sein: Textlinguistik liegt für mich nur dann vor, wenn niederrangige Einheiten im Hinblick auf die höchste Hierarchieebene (Text) untersucht werden[1].

Die Arbeit beginnt mit einer kurzen Einleitung (Kap. 1, p. 12ss.), die gewissermaßen ihre Rechtfertigung liefern soll. Kalverkämper diskutiert zuerst die Bereiche, die ein Primärinteresse an den EN haben oder haben müßten (Linguistik im allgemeinen, Sozio-, Psycho-, Ethnolinguistik, Sprachphilosophie) und wendet sich dann den Bereichen mit Sekundärinteresse zu (Psychologie, Pädagogik, Volkskunde, Religions- und Rechtswissenschaft). Nachdem so von der Interessenlage her eine Legitimation gegeben zu sein scheint, erfolgt eine Festlegung auf die Methoden der Text- und Pragmalinguistik[2], wobei auch dem Grenzbereich zu andern Disziplinen gebührende Aufmerksamkeit geschenkt werden soll. Als Korpus für die Untersuchung dient eine Textsammlung mit einem besonders hohen Anteil von Kinderliteratur. Kalverkämper rechtfertigt diese Wahl damit, daß in dieser Textsorte metakommunikative bzw. sprachreflexive Passagen zu den EN besonders häufig sind und so zu Recht erwartet werden kann, einigen Aufschluß über das Namenbewußtsein des «naiven» Sprechers zu erhalten.

Das Kap. 2 (p. 24–384) umfaßt die ganze linguistische Analyse des Problemfelds und auch fast den ganzen Band – eine nicht eben glückliche Anwendung des dezimalen Klassifikationssystems, das bis zu achtstelligen Positionen führt! Die Hauptkapitel sind: 2.1. Propria als Sprachzeichen; 2.2. Konventionalität und Arbitrarietät; 2.3. Kommunikative Funktion: Identifizierung; 2.4. Sozio-psychologische Funktion: Individuierung; 2.5. Semantik der Propria (Deixis und Referenz; Extension und Intension; Namenübersetzung; Konnotationen; Namenphysiognomik; Namenmystifikation); 2.6. Propriaklassen; 2.7. Art- bzw. Gradunterschiede zwischen Appellativa und Propria; 2.8. Transposition (Appellativ > Proprium innersprachlich/außersprachlich; Proprium > Appellativ). Kap. 3 stellt eine Schlußbetrachtung dar, in der Kalverkämper – einen ersten Versuch von p. 116 wiederaufnehmend – versucht, eine Definition des Propriums zu liefern: «Ein Sprachzeichen ist dann ein Proprium, d.h. übernimmt propriale Kommunikationsfunktion, wenn es als solches intendiert (Sprecher-Perspektive) und über geeignete kontextuelle und situationelle (pragmatische) Signale auch als solches gesichert zu verstehen (Hörer-Perspektive) ist» (p. 386). Auffallen muß an dieser Definition, daß sie sehr großes Gewicht auf subjektive Faktoren legt und keine allgemeingültigen operationellen Identifikationsverfahren benennt. Daß keine griffigere Formel möglich ist, hängt zum großen Teil mit der oft fließenden Grenze zwischen Proprium und Appellativum zusammen; zum Teil ist dieser unbefriedigende Aspekt auch durch den Ansatz Kalverkämpers bedingt, der allzu deskriptiv ist und sich nicht genügend um die Erarbeitung eines angemessenen Deliminationsverfahrens bemüht. – Der Band schließt dann mit einem Verzeichnis der Primär- und Sekundärliteratur (4./5., p. 397ss.) und einem Personen- und Sachregister (6./7., p. 434ss.).

Die vorliegende Arbeit beeindruckt durch die Breite der Anlage, durch die Fülle der angeschnittenen Probleme und die Menge der verarbeiteten Literatur. Man wird dem Autor auch sicher Dank dafür wissen, daß er die EN aus ihrem marginalen Status zurückholt in den gemein linguistischen Bereich und sie als Subklasse des Substantivs behandelt, die durch ein z.T. analoges, z.T. abweichendes Verhalten gegenüber den Appellativa gekennzeichnet ist

[1] Für ein Rangstufenmodell cf. P. Wunderli et al., *Französische Intonationsforschung*, Tübingen 1978, p. 386, 394.

[2] Auch im methodischen Bereich überwiegen jedoch die Anteile der «traditionellen» Linguistik.

(p. 26). Nur: erlaubt dies es schon, die EN als Subsystem der *langue* zu bezeichnen (p. 18, 28)? Dies scheint mir schon deshalb zweifelhaft zu sein, weil die Einheiten dieses Inventars keinen Wertcharakter haben – sie sind in dieser Hinsicht mit den (Fach-)Terminologien verwandt, die Coseriu gerade aus diesem Grund aus dem Sprachsystem ausschließt. Unter dieser Voraussetzung ist aber auch die Forderung, die EN müßten in den Wörterbüchern mit berücksichtigt werden (p. 16), nicht mehr aufrecht zu erhalten, ja vor dem Hintergrund von Kalverkämpers Ausführungen zur Arbitrarietät und zur Semantik der EN (cf. unten) erscheint eine derartige Forderung als geradezu unsinnig: die Wörterbücher würden so zu rein enzyklopädischen Personenrepertorien!

Nur schon dieser Punkt zeigt, daß diese Studie – bei allen Qualitäten – weit davon entfernt ist, frei von Mängeln zu sein. Das beginnt im formalen Bereich damit, daß die Darstellung oft ärgerlich langfädig ist (p. 16ss., 145/46, 207ss., usw.) und von z.T. endlosen Digressionen wimmelt (z.B. die Ausführungen zu den Personenkennzeichen, zum Datenschutz usw., p. 43ss.). Sie ist gesamthaft sehr mühsam zu lesen, was einerseits von den vielen nur angerissenen Literaturverweisen im Text herrührt, andererseits darin begründet ist, daß sie oft über Seiten hinweg nichts als ein stammelnder Forschungsbericht ist, in den der Autor alles hineinzupressen versucht, was er gelesen hat und das, wenn auch nur entfernt, irgendwie mit dem Thema zu tun hat.

Der Eindruck des nicht genügend Ausgereiften setzt sich auch im inhaltlichen Bereich fort. Wenn Kalverkämper p. 32 die Appelativa von den EN abgrenzt über das Merkmal ± Abstraktion, wird man ihm wohl beipflichten. Nur: fehlende Abstraktion spricht gegen die Zugehörigkeit der EN zur *langue*, zum System. Dann kann man bezüglich des illokutionären Aktes der Namengebung aber auch nicht sagen, er würde eine «Code-Integration» der EN leisten (p. 32) – auch nicht in einen individuellen Kode! Die Abstraktion fehlt ja gerade, und damit erweist sich das Inventar der EN als enzyklopädischer Natur: wir haben eine Art «Individualnomenklatur» mit extrem häufigen Homonymiefällen. Aus dem gleichen Grunde ist auch die Aussage p. 67 nicht haltbar, bei den Propria seien «situationell und sprachlich determinierte *Meinungen* zu *Bedeutungen* abstrahiert [worden]». Weinrichs Terminologie hilft uns hier nicht weiter, denn abstrahiert wurde überhaupt nichts: Bedeutung und Meinung sind identisch, ja sie reduzieren sich letztlich auf die Bezeichnung. – All dies scheint es uns auch zu verbieten, von einem *signifié* der EN zu sprechen (p. 35 u. passim) – die Namen sind ja nur Nomenklaturen mit direkter Bezeichnungsfunktion. Erstaunlicherweise hat dies Kalverkämper an anderer Stelle durchaus richtig erkannt, stellt er doch p. 36 durchaus zutreffend fest, daß es bei den Namen kein «Nichtverstehen», sondern nur ein «Nichtkennen» (des Bezeichneten) gebe (p. 36). Ebenso zutreffend weist er darauf hin, daß die Differenzierung der homophonen EN über die Bezeichnungsebene erfolge (p. 37), spricht dann aber im gleichen Atemzug wieder vom *signifié*. Nur: was ist denn das *signifié* aller «Hanse»?

Die Ausführungen zum ganzen Fragenkomplex sind schwankend, widersprüchlich, nicht genügend durchdacht. Ähnliches gilt auch für die Ausführungen zur Arbitrarietät bzw. Unmotiviertheit der EN. Nach Kalverkämper wäre Saussures Arbitrarietätsbegriff in dem Sinne zu modifizieren, daß er auf die Beziehung zwischen Zeichen und pragmatischen Sachverhalt verschoben würde (p. 37, 115). Einmal wird hier deutlich, daß der Verfasser nur die Vulgatafassung des *Cours* kennt, nicht aber die kritische Ausgabe, denn sonst könnte er seinen Vorschlag nicht als große Neuerung präsentieren: René Amacker hat überzeugend dargelegt, daß das sogenannte *arbitraire radical* genau diesen Bereich abdeckt[3]. Dann ist auch nicht klar, was nun eigentlich den ersten Pol dieser Beziehung ausmachen soll. Meint Kalver-

[3] Cf. R. Amacker, *Linguistique saussurienne*, Genève-Paris 1975, p. 79ss.

kämper ein zweiseitiges Zeichen im Sinne Saussures? Diese Konzeption findet sich – wie gesagt – bereits im *CLG;* sie wäre aber nach unserer Auffassung den EN nicht angemessen. Oder meint Kalverkämper nur ein *signifiant* (ohne *signifié*)? Dies entspräche dann Saussures Nomenklaturbegriff, wäre wohl zutreffend für die spezifischen Gegebenheiten bei EN, stünde aber im Widerspruch zu den vorhergehenden Ausführungen des Verfassers.

Aus den angeführten Gründen ist es wohl auch unmöglich, von einer «Semantik» der Propria zu sprechen (p. 58ss.) – auf jeden Fall nicht von einer Semantik im Sinne eines potentiellen Anwendungsspektrums auf einer abstrakten Ebene. Wenn von «Semantik» die Rede sein soll, dann kann es sich nur um eine nomenklatorische, direkte Referenzsemantik handeln. Diese Auffassung wird auch durch Kalverkämpers Ausführungen zur Extension und Intension der Propria gestützt: sie wären nur extensional (in diesem Fall eindeutig), nicht aber intensional faßbar. Die Existenz von motivierten Eigennamen (p. 71) widerspricht keineswegs der prinzipiellen «Bedeutungslosigkeit» der Propria; vielmehr liegt in diesen Fällen ein Synkretismus (Homonymie) zwischen EN und Appellativ vor – was Kalverkämper in den Extremfällen des Kalauers und des Namenspiels übrigens durchaus richtig gesehen hat (p. 82).

Was soll nun in diesem Zusammenhang die Rede von der Deixis bei den Propria (unter gleichzeitiger Berufung auf Bühler!)? So lesen wir p. 59, die EN seien durch eine «konventionalisierte implizierte Referenz-Deixis» charakterisiert, und p. 213 heißt es, die Propria seien – im Gegensatz zu den Appellativa – «deiktisch-präzis».[4] Hier werden ganz offensichtlich Referenz und Deixis vermischt. Referenzsemantisch sind EN in der Tat präzis, bezeichnen sie doch eine einelementige Klasse. Was die Deixis (im Bühler'schen Sinne) angeht, sind sie aber – genau wie die Appellativa – im Sinne des *ego-hic-nunc* nicht direkt origogebunden. Vielmehr gehören sie primär dem Darstellungsbereich (– ich, – du) an – wenngleich auch Umsetzungsmöglichkeiten existieren: 2. Pers. (Vokativ) *He, Hans! He, Träger!;* 1. Pers. *Ich, Peter Meier, ...; Ich, der Organisator, ...*; usw. Man kann so ganz sicher nicht sagen, die «Darstellungsfunktion» sei bei EN prinzipiell schwach ausgebildet, an ihrer Stelle würde vielmehr die «Ausdrucks- und Appellfunktion» dominieren (p. 62): diese Aussage gilt nur für die vokativische Verwendung der Propria, die zweifellos häufiger ist als bei den Appellativa, was den prinzipiellen Status jedoch nicht berührt. Und überdies betrifft dies nur die Appellfunktion – die Ausdrucksfunktion hat mit den EN als solchen (und auch mit den Appellativa) überhaupt nichts zu tun: spielt sie in der konkreten Verwendung eine Rolle, so hängt dies entweder von Zusatzfaktoren wie z.B. der Intonation ab, oder wir haben es mit in dieser Hinsicht spezifischen Subklassen der Propria zu tun (z.B. Schimpfnamen, Kosenamen).

Ähnlich unsauber wird mit dem Begriff der Konnotation umgegangen (p. 88ss.), den Kalverkämper für die Evokation von Personen, Begleitumständen, Gefühlen usw. verwendet. Nun ist aber in der neueren Konnotationsdiskussion deutlich geworden, daß eine derartige Ausweitung den Konnotationsbegriff vollkommen unbrauchbar macht; er kann linguistisch nur bedeutsam sein, wenn er auf die Subkode-Verweisung beschränkt, als Reflex der sprachlichen Architektur (Coseriu) aufgefaßt wird[5]. Was Kalverkämper hier meint, hat mit Konnotation nichts zu tun: es handelt sich vielmehr um sprachunabhängige, ausschließlich auf der individuellen Sprechererfahrung beruhende Assoziationen – was der Verfasser übrigens p. 89 zwar erkennt, allerdings ohne daraus alle nötigen Konsequenzen zu ziehen. Nicht statthaft ist es auch, in diesem Zusammenhang Saussures Assoziationsschema zu zitieren

[4] Ähnlich p. 310.

[5] Cf. hierzu PETRA M. E. BRASELMANN, *Konnotation – Verstehen – Stil*, Frankfurt/M-Bern 1981, p. 85ss. und die dort zitierte Literatur.

(p. 102), beruht dieses doch ausschließlich auf sprachlichen Strukturen und Mechanismen[6]. Lobenswert ist dagegen, daß Kalverkämper bei fremden EN das Phänomen der Fremdheitskonnotation erkannt hat und auch sieht, daß dieses auf verschiedenen Ebenen wirksam werden kann (phonologischer, morphologischer, semantischer Bereich). Allerdings ist dieses Inventar noch unvollständig, und v.a. gelingt es dem Verfasser nicht, irgendwelche operationellen Verfahren zur Erfassung des Phänomens zu entwickeln.[7]

Im mehr prinzipiellen Bereich gilt es schließlich auch noch die erstaunliche Aussage zu erwähnen, die Propria seien historisch aus den Appellativa entstanden (p. 65). Dies scheint zwar für die Entstehung der heutigen EN im Mittelalter zu stimmen, darf aber keinesfalls Allgemeingültigkeit beanspruchen: sprachgenetisch liegen die Dinge gerade umgekehrt! Aus dem gleichen Grunde ist auch die pauschale Behauptung, die Transposition Proprium > Appelativum sei seltener als der umgekehrte Vorgang (p. 66) nicht haltbar. Auch hier werden übrigens wieder innere Widersprüche sichtbar. Trotz seiner erwähnten Grundaussage zitiert Kalverkämper Weinrichs Auffassung, nach der «Appellativa ... als metaphorisierte Propria aufzufassen [sind]», zustimmend (p. 347). Wieso sieht er den Widerspruch nicht bzw. räumt er ihn nicht in unserem Sinne aus? Warum fallen seine Formulierungen nicht vorsichtiger und angemessener aus, wenn er p. 379 schon erkennt, daß bei Warenzeichen die Entwicklung Proprium > Appellativum ein durchaus geläufiges Phänomen ist (cf. z.B. *Knirps*, *Uhu*, *Tesa*, *Tempo*, *Aspirin* usw.)?

Neben diesen mehr prinzipiell-theoretischen Mängeln sind auch im Detail noch eine Reihe von Vorbehalten anzubringen, von denen wir hier nur die wichtigsten erwähnen wollen. Formeln wie «il s'appelle ...» u.ä. werden p. 130 in Anlehnung an Harweg als «namensverleihende Prädikate» bezeichnet – aber dies würde ja geradezu performativen Status implizieren, wogegen schon die 3. Pers. spricht. Prädikate dieser Art kann man höchstens als «namenkonstatierend» bezeichnen. Zudem haben sie, entgegen der Auffassung von Kalverkämper, keineswegs metasprachlichen (besser wohl: metakommunikativen) Charakter: wir haben in all diesen Fällen keinen sprachreflexiven Gebrauch, nicht ein Reden über Sprache bzw. Reden, sondern eine als solche objektsprachliche, rein konstatierende Aussage über die Relation Referenzobjekt – EN. – In Bezug auf *il s'appelle Pierre* usw. stellt sich noch ein weiteres Problem: welche syntaktische Funktion kommt hier dem EN zu? In Anlehnung an Tesnière vertritt Kalverkämper die Auffassung, daß es sich nicht um einen Aktanten, sondern um ein Prädikatsnomen handele (p. 131/32), was allerdings auch implizieren würde, daß das Verb als Translativ für eine Umsetzung N→Verb anzusehen wäre. Der erste Teil von Kalverkämpers Ausführungen ist zweifellos zutreffend, gegenüber dem zweiten sind aber nur schon deshalb Vorbehalte anzumelden, weil sich die Konstruktionen vom Typ *il s'appelle X* hinsichtlich der Pronominalisierung ganz anders verhalten als wirkliche Prädikatsnomina (*attributs*), cf. z.B.

il est beau → il l'est
il est professeur → il l'est
elle devient belle → elle le devient
il reste directeur → il le reste

aber

[6] Cf. hierzu WUNDERLI, *Ferdinand de Saussure und die Anagramme*, Tübingen 1972, p. 95ss.
[7] Cf. hierzu BRASELMANN, *op. cit.*

il s'appelle Pierre → *il se l'appelle
on l'appelle Pierre → *on le l'appelle
il est nommé Arlequin → *il l'est nommé
usw.

Aus diesen Gegebenheiten kann man nur eines schließen: der EN kann in all diesen Fällen weder Aktant noch Prädikatsnomen sein. Nur: was ist er dann? Der Fragetest dürfte hier weiterhelfen. In all diesen Fällen wird das Proprium mit Hilfe von *comment* erfragt: *Comment s'appelle-t-il?; Comment est-il nommé?;* usw. Schluß: der EN hat hier den syntaktischen Status eines *circonstant de manière*, allenfalls eines *circonstant de quiddité*![8]

Nicht zu überzeugen vermag auch die Darstellung der «Höflichkeitspartikeln» *Monsieur, Madame, Mademoiselle* usw. (p. 137ss.) Nach Kalverkämper hätten sie die Funktion, eine Transposition *Appellativum* → *Proprium* zu realisieren; sie würden überdies mit den EN ein Kompositum bilden. Diese Darstellung ist in verschiedener Hinsicht unhaltbar. Einmal ist in der Mehrzahl der Fälle (*Monsieur Dupont; Madame Joséphine* usw.) überhaupt keine Transposition nötig, da ein spezifisches Proprium folgt. Man könnte eine derartige Leistung vielleicht für Fälle wie *Monsieur Brun, Monsieur Le Roy* usw. annehmen, wo zumindest ein (phonologischer) Synkretismus mit einem Appellativum vorliegt. Dagegen sprechen aber Fälle wie *Monsieur le général, Monsieur le curé, Monsieur le professeur* usw., wo die Höflichkeitspartikel die nachfolgende Lexie keineswegs zum EN macht. Aus all dem kann man wohl nur schließen, daß die Transposition nichts mit der «Höflichkeitspartikel» zu tun hat, sondern (wenn überhaupt) unabhängig von dieser erfolgt; sie kann nicht einmal als sicherer Propriumsindex gelten. Richtig ist dagegen sicher, daß sie mit dem nachfolgenden Nomen bzw. Proprium ein Kompositum bildet[9]. – Nicht haltbar ist auch die Aussage, bei *Herr X, Monsieur un tel* usw. (ebenso wie bei *Madame B., Mademoiselle N.* usw.) sei die transponierende Wirkung aufgehoben (p. 139): zum einen gibt es diese Wirkung nicht, zum anderen sind *X, un tel* usw. nichts anderes als *dummies* für Propria (man könnte auch sagen: nicht identifizierbare [«unpersönliche»] Propria).

Ein ohne jeden Zweifel schwieriges Problem stellt die teilweise Artikellosigkeit der Propria dar; auch hier kann die von Kalverkämper vorgeschlagene Lösung (p. 171ss.) nicht überzeugen. Sie beruht je nachdem darauf, daß er entweder den Artikel als agglutiniert betrachtet oder einen Nullartikel ansetzt. Dieser Lösungsversuch scheint mir schon im Ansatz in zweierlei Hinsicht verfehlt zu sein. Einmal ist die immer wieder bemühte Theorie Weinrichs eines Nullartikels[10] alles andere als überzeugend, ja wenn man den modfr. Artikel als «substantivischen Aktivator» definiert, sogar überflüssig: es läßt sich leicht zeigen, daß überall dort, wo ein Subst. ohne Artikel in der Rede erscheint, es syntaktisch gar nicht eine seinem Primärstatus entsprechende Funktion ausübt, sondern transponiert ist. Dann kann man die Theorie einer (weitgehenden) Artikellosigkeit der Propria auch nicht mit dem Hinweis darauf erledigen, es gebe auch Fälle, wo Appellativa ohne Artikel verwendet würden: beweiskräftig kann in dieser Hinsicht doch nur ein identisches oder unterschiedliches Verhalten in jeweils gleichen Positionen (Kontexten) sein. Geht man so vor, dann wird man zumindest bei den Personennamen leicht zur Überzeugung gelangen, daß die Theorie der

[8] Cf. hierzu L. Tesnière, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris ²1965, chap. 37.

[9] Nicht weniger anfechtbar ist die Darstellung der Beziehung zwischen Vornamen und Nachnamen (p. 149), nach der der VN Transpositionsfunktion bezüglich des NN haben soll; die Kritikpunkte sind die gleichen. Überdies wird in diesem Zusammenhang der Begriff *metasprachlich* erneut falsch verwendet: die Transposition ist in jedem Fall ein objektsprachliches Verfahren.

[10] Cf. H. Weinrich, *In Abrede gestellt: der Teilungsartikel der französischen Sprache*, in: *Philologische Studien für J. M. Piel*, Heidelberg 1969, p. 218–223.

Artikellosigkeit durchaus angemessen ist; tritt gleichwohl eine artikelähnliche Sequenz auf (*Lafontaine*, *Le Roy* usw.), so ist sie vollständig agglutiniert und damit ohne Artikelfunktion. Probleme bereiten in dieser Hinsicht dagegen Fluß- und Ländernamen, die sich je nach Position wie Appellative oder wie PN verhalten. Gegen die Annahme einer vollständigen Artikelagglutination sprechen Erscheinungen wie

- Departementsnamen wie *Indre-et-Loire*, *Maine-et-Loire*, *Seine-et-Marne* usw., wo der Artikel fehlt;
- er fehlt ebenfalls bei Aufzählungen vom Typ *les fleuves Rhin, Rhône et Loire* (cf. dagegen *le Rhin*, *le Rhône* et *la Loire*);
- bei Namenserwähnungen vom Typ *le/un fleuve appelé Rhône*, *un pays appelé France* fehlt in der Regel der Artikel;
- bei Adjektivableitungen wird der Artikel nicht mitberücksichtigt: *le Rhin* → *rhénanien*, *le Rhône* → *rhodanien*, *La France* → *français*, *le Portugal* → *portugais* usw. (aber: *Lafontaine* → *lafontainien*, *Le Brun* → *lebrunien* etc.).

All dies scheint mir die Analyse p. 180ss. zu verunmöglichen. Vielmehr drängt sich für die Fluß- und Ländernamen die Annahme einer Art Zwischenstellung zwischen PN und Appelativa auf, deren theoretische Begründung und genaue Beschreibung jedoch noch aussteht.

Zahlreich sind schließlich die Vorbehalte gegenüber den die Wortbildung betreffenden Ausführungen. Kalverkämper behandelt die Abfolge *Vorname* + *Nachname* als Kompositum (p. 198ss.), wogegen nichts einzuwenden ist. Fragwürdig werden dagegen seine Ausführungen, wenn es um die Bestimmung der Determinationsrelation geht. Kalverkämper entscheidet sich – willkürlich, wie er selbst sagt – dafür, VN + NN als tt' zu betrachten, obwohl auch die gegenteilige Praxis nachzuweisen sei (amtlicher Namengebrauch, Telefonbuch usw.). Die Gründe, die er für einen Entscheid anführt, sind jedoch alle nicht stichhaltig. Da ist zuerst das historische Argument, im 12. Jahrhundert und später sei der VN durch den Rest spezifiziert worden. Nur: was für die Vergangenheit gilt, braucht heute nicht zu gelten; Kalverkämpers Argumentation impliziert eine Vermischung von Synchronie und Diachronie. – Weiter wird angeführt, die im Frz. übliche progressive Sequenz würde für tt' sprechen. Nur: auch t't fehlt im Frz. nicht (*un grand échec* usw.). Und wie steht es mit dem Dt., Engl. usw., wo die Vorausstellung des Adj. das Übliche ist? Wäre dort etwa VN + NN als t't zu interpretieren? – Und schließlich: was soll die Aussage, die Intonation (gemeint ist wohl der Insistenzakzent) könne je nachdem das Determinationsverhältnis beeinflussen (p. 201)? Dies ist weder im Bereich der Propria noch der Appellativa der Fall: der Insistenzakzent hat rein kontrastivhervorhebende Funktion; er kann aus diesem Grund zwar an der Thema-Rhema-Markierung beteiligt sein, die Determinationsverhältnisse im segmentalen Bereich bleiben davon aber unbeeinflußt[11]. Kalverkämper vermischt hier ganz eindeutig zwei Ebenen, die schon Bally säuberlich getrennt hat![12]

Überdies scheint es mir überhaupt unmöglich zu sein, bei komplexen EN von einem Determinationsverhältnis zu sprechen, denn dies würde ja gerade den (von K. selbst verneinten) abstraktiven Status der Propria (VN, NN) voraussetzen. Vielmehr müssen die Sequenzen vom Typus VN + NN in ihrer Gesamtheit als EN angesehen werden, wobei die Komponenten in einem additiven Verhältnis zueinander stehen und jeweils jeder Teil auch für die Gesamtsequenz stehen kann, cf. z.B.

[11] Cf. hierzu WUNDERLI, *Französische Intonationsforschung*, p. 327ss., 328 ss.
[12] Cf. BALLY, *LGLF*, p. 35ss.

Peter Franz Heinrich Müller ——— → Peter Müller
→ Peter
→ Müller

Wiederum muß man sich fragen, warum Kalverkämper nicht selbst zu dieser Lösung vorstößt und krampfhaft eine Determination zu konstruieren versucht, sieht er doch an andern Stellen die Dinge durchaus richtig: so stellt er p. 204 zu Recht fest, daß Doppelnamen nicht auf einem Determinationsverhältnis beruhen, sondern rein additive Komposita darstellen, und p. 237/38 stellt er das Gleiche fest für Fügungen wie *la cantatrice Callas* usw. Hätte er den Wiederaufnahmetest (cf. oben) angewendet (→ *la* [*cette*] *cantatrice; la Callas*) hätte er gesehen, daß sich die beiden Typen gleich verhalten!

Und noch einige weitere Bemerkungen zum Wortbildungsbereich:

- Es ist vollkommen unmöglich, wie Kalverkämper p. 292, von einem Suffix *-i* in *Ami, Nazi, Profi, Taxi* zu sprechen; wo ist denn da die Bedeutung bzw. Funktion des Suffixes?
- Die Formulierung «*richissime* wird substituiert durch *très riche*, ...» (p. 255) geht vollkommen an den sprachlichen Tatsachen vorbei: *richissime* usw. war im Frz. immer ein marginaler Typus (Renaissance-Italianismus), der den analytischen Bildungen nie ernsthaft Konkurrenz gemacht hat.
- In dt. *Zigarette, Serviette, Toilette* kann man *-ette* unmöglich als Lehnsuffix bezeichnen (p. 296): die Lexien sind vielmehr als Ganzes entlehnt.
- Zwischen *Oper-Operette, Zigarre-Zigarette* bestehen gerade keine Diminutivoppositionen mehr (p. 296); die Ableitung ist vielmehr vollkommen lexikalisiert und im Sprecherbewußtsein mit einem autonomen semantischen Gehalt besetzt.

Und noch ein letzter Punkt, der nach Kritik rufen muß: Kalverkämpers unqualifizierter Umgang mit der Intonation. Das fängt mit der unsauberen Rede vom Akzent als «Druck- / dynamischer Akzent» (p. 309) an, wo doch inzwischen bekannt sein müßte, daß der Akzent mit der Intensität gerade am wenigsten zu tun hat[13]. – P. 260 lesen wir, bei Komposita wie *l'alphabète Morse* usw. liege der Akzent auf der letzten Silbe, was nur bedingt stimmt, nämlich bezüglich des sog. Meta-Akzents; wird das Kompositum dagegen in ein umfassenderes *mot phonétique* integriert, so ist dieser Akzent zu tilgen[14]. – P. 201 verbindet Kalverkämper den Insistenzakzent in unzulässiger Weise mit der *déterminé/déterminant*-Struktur (cf. oben). – P. 265/266 wird behauptet, bei *Dumas fils, Carnac-plage* usw. würde die Nachstellung des Adjektivtranslats überhaupt erst die akzentuelle Kontrastierung ermöglichen, was keineswegs den Tatsachen entspricht: der kontrastive Akzent ist ein Insistenzakzent, und dieser ist vollkommen unabhängig von der Position des jeweiligen Monems im Syntagma oder Satz einsetzbar (cf. '*Dumas fils* ↔ '*Daudet fils; Dumas 'fils* ↔ *Dumas 'père* usw.)[15]. – Zu den Komposita vom Typus *Monsieur* + *EN* lesen wir p. 137: «So steigt die Intonationskurve – parallel dazu vergrößert sich die Erwartungshaltung des Hörers, um ein Proprium zu vernehmen». Natürlich steigt hier die Intonationskurve in der Regel, zumindest wenn die Sequenz ein eigenes *mot phonique* innerhalb des Satzes bildet. Aber dies ist nichts ungewöhnliches: wir haben als Kontur eine *continuation*, die sich in nichts von der bei *le beau pays, la langue française* usw. unter gleichen Bedingungen verwendeten unterscheidet[16] – alles andere, was sich Kalverkämper ausgedacht hat (Proprium-Signalisierung, Steuerung der Hörererwartung usw.) entbehrt jeglicher Grundlage.

[13] Cf. WUNDERLI, *Französische Intonationsforschung*, p. 84ss., 334–387.
[14] Cf. WUNDERLI, *Französische Intonationsforschung*, p. 46ss.
[15] Cf. WUNDERLI, *Französische Intonationsforschung*, p. 328ss.
[16] Cf. WUNDERLI, *Französische Intonationsforschung*, p. 188ss., 217ss.

Am schwerwiegendsten sind die Folgen bei der Behandlung der Apposition: Typen wie *Jeannot Lapin* (p. 150), *Monsieur le hibou* p. 151), *le chien Fifi* (p. 235ss.), *Herr Professor Meier* (p. 246/47) sind für Kalverkämper Appositionen oder zumindest appositionsverdächtig. Zuerst verkennt er einmal, daß jede echte Apposition (*Louis XIV, roi de France; Jeannot, le lapin*) sich in einen explikativen Relativsatz überführen läßt – und gerade dies ist in den von ihm angeführten Fällen nicht möglich. Dann wird auch die spezifische, mit derjenigen des explikativen Relativsatzes[17] identische Intonationsstruktur vernachläßigt: Appositionen können nie mit dem Bezugswort ein gemeinsames *mot phonique* bilden, sie sind in dieser Hinsicht immer autonom. Die von Kalverkämper erwähnten Fälle sind aber gerade dadurch gekennzeichnet, daß sie nur 1 *mot phonique* bilden: wir haben eben keine Appositionen, sondern vielmehr (additive) Komposita. Und wiederum wundert man sich, wenn man feststellt, daß der Verfasser p. 270 die Dinge bezüglich *der Frankreich-Kenner* (,) *Chefkoch Gustav Weber* im wesentlichen richtig darstellt!

Kommen wir zum Schluß. Die vorliegende Arbeit stellt sicher eine große Fleißleistung dar und enthält auch viele interessante, ja sogar gute Einzelbeobachtungen. Hinsichtlich der Gesamtanlage und der theoretischen Grundlegung liegt jedoch allzu vieles im Argen. Dazu kommt noch eine Reihe von unhaltbaren Einzelanalysen, verbunden mit Inkonsequenzen und inneren Widersprüchen. Die Arbeit ist als ganzes unfertig, unausgereift und so letztlich unbefriedigend.

Peter Wunderli

★

Etudes de statistique linguistique. Recueil publié par JEAN DAVID et ROBERT MARTIN, Metz (Université de Metz) 1977, 121 p. (*Recherches linguistiques* III).

Ces *Etudes* rassemblent les contributions de plusieurs auteurs, ce qui peut présenter, comme le souligne le texte de la *Préface* (p. 7–8), un double avantage: celui de mettre en lumière, pour le lecteur attentif, une convergence dans la diversité qui porte témoignage de la cohérence objective des études statistiques et d'un point de vue pratique, les publications collectives ouvrent sur des terrains de recherche contigus mais distincts des vues panoramiques qui permettent aux initiés de se faire une idée du champ défriché et qui aident les novices à mieux choisir leurs pistes.

L'ouvrage s'ouvre sur une interrogation sur le fondement même des modèles statistiques, due à Charles Muller (*Observation, prévision et modèles statistiques*, p. 9–19). L'occasion de cet article est l'apparition récente d'un modèle mathématique d'un intérêt exceptionnel, dont la mise au point est due à M. Bernard Dolphin (Amiens). Sur la base du texte de *Phèdre* de Racine, on établit un index lexical, disposant alors de la liste de ses 1.653 vocables et de la fréquence de chacun dans la pièce, on obtient un bilan du *contenu lexical* de l'œuvre. Ensuite l'auteur dresse une table de distribution des fréquences, une façon de présenter la *structure lexicale* de l'œuvre sous son aspect purement quantitatif. Cette recherche rend accessible au calcul la «face cachée du lexique», c'est-à-dire l'effectif des mots qui *pourraient* apparaître dans le texte pour une situation donnée; elle perfectionne la formule de Waring/Herdan, elle intègre au calcul du lexique d'un auteur, en l'occurrence *Phèdre* de Racine, l'estimation de son lexique *virtuel* pour une situation donnée de discours.

[17] Cf. WUNDERLI, *L'intonation des relatives explicatives et déterminatives*, *ITL 60/61* (1983), 43–75.

Pour Colette Dolphin (*Evaluation probabiliste des co-occurrences*, p. 21–34), «le recours à la statistique linguistique permet, une fois mots-clés et vocables caractéristiques d'un texte décelés, une analyse objective de leurs relations avec leur environnement lexical. Le but de cette approche est d'exposer une méthode quantitative rigoureuse qui permette de déterminer, pour un vocable remarqué, quels sont les vocables qui l'avoisinent d'une manière privilégiée. Pour combiner l'aspect syntagmatique et l'aspect paradigmatique du statut d'un mot, notre méthode conjugue deux démarches: l'une en quelque sorte «horizontale», qui étudie la position du vocable dans telle phrase le contenant, et l'autre, bien déterminée, qui confronte les phrases où il apparaît.» (p. 21) L'auteur propose un exemple d'application de cette méthode au mot-clé principal de *Malpertuis*, roman de J. Ray, «yeux», dont elle recherche les co-occurrents favoris.

Monique Debièvre (*Essai d'application des méthodes de la statistique linguistique au problème posé par l'attribution du texte de la version française du Roman de 'Tristan'*, p. 35–54) tente d'aborder le problème de l'attribution d'un texte anonyme ou d'un texte dont l'auteur, supposé connu, est cependant controversé. Il convient de rappeler les données de la controverse et de faire état des arguments qui fondent les diverses théories et divisent les critiques en 1) partisans de l'hypothèse de deux auteurs de la version française du *Roman de Tristan;* 2) tenants d'une pluralité d'auteurs; 3) défenseurs de la théorie d'un auteur unique. L'auteur indique les possibilités et les limites d'un test d'analyse statistique appliquée à l'étude de l'attribution d'un texte. Dans le cas de la recherche de la paternité d'un texte littéraire, l'analyse statistique obéira aux principes de comparaison: rapprochements analogiques ou analyses des différences; les données seront dénombrables, la régularité mathématique remplacera les analogies ou l'unité de ton des méthodes traditionnelles et les écarts significatifs seront établis à partir de résultats chiffrés. Pour le recueil de données: ce sont les *mots-outils* ou mots de relation qui sont retenus, ils présentent l'avantage d'être d'une grande fréquence et sont indépendants des contraintes thématiques imposées par le récit en raison de leur sémantisme presque nul. M. Debièvre a sélectionné les 27 mots les plus fréquents: art. déf. et pron. pers. de la 3e pers., que, qui, démonstratifs, faire, être, avoir, quand, mais, plus, comme, en, por, etc. A défaut de conclusion plus explicite, il semble que l'on puisse cependant parler de l'*unité structurelle* du *Roman de Tristan* de Béroul considéré dans sa totalité. S'il est impossible de prouver la présence d'un auteur unique, il semble que l'on soit, selon l'auteur, en droit de parler de l'*unité structurelle*, révélée par la remarquable stabilité d'emploi des conjonctions et des relatifs, à laquelle vient s'ajouter la stabilité d'emploi des autres mots de relation.

Dans une phase plus avancée de son enquête, M. Debièvre a comparé les données recueillies dans le texte de Béroul aux données d'un texte contemporain, dont l'auteur était différent, *Philoména*, attribué généralement à Chrétien de Troyes. L'analyse de celles-ci met en évidence l'hétérogénéité de deux récits contemporains et de même genre (ce que l'on savait déjà!), en même temps que l'homogénéité du *Philoména* vient confirmer l'hypothèse de départ: l'homogénéité du style chez un auteur donné, dans un genre défini et à un moment de sa carrière littéraire. Toutes ces conclusions amènent logiquement à penser que c'est bien la même personne, le *même écrivain* ou plutôt le même conteur, qui a mis en forme le *Roman de Tristan*.

Jean Claude Lejosne (*Contribution à l'étude de l'opposition «verbes forts – verbes faibles» dans quelques dialectes germaniques*, p. 55–87) s'intéresse à l'équilibre de ces deux types de verbes dans cinq corpus, deux de langue ancienne et trois de langue moderne: a) dialecte westique ancien (vers 700, transcrit vers 1000): *Beowulf* et la *Prise de Finsburgh* b) dialecte nordique (vers 1330): *La Saga d'Eric le Rouge* c) dialecte westique du groupe du bas-allemand (1964–1965): quatre magazines de langue néerlandaise d) dialecte westique du groupe haut-

allemand (1962): *Frankfurter Allgemeine Zeitung* e) dialecte germanique sous influences non-germaniques (le yiddish) (1974/1976): *Unzer Weg*.

Colette Charpentier (*La statistique linguistique pratiquée dans les pays anglo-saxons. Eléments de bibliographie (1970–1976)*, p. 89–119) propose au chercheur une bibliographie qui répond à un besoin d'information, signalant des matériaux accessibles, des projets et des résultats acquis.

Marie-Claire Gérard-Zai

★

WOLFGANG G. MÜLLER, *Topik des Stilbegriffs*. Zur Geschichte des Stilverständnisses von der Antike bis zur Gegenwart, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1981, 209 p.

Das laut Titel umrissene Arbeitsgebiet läßt eine mehrbändige Monumentaluntersuchung erwarten, die Müller – was die Quantität betrifft – auf gut 200 Seiten meistert. Berücksichtigt man neben dem Titel, der äußerst arbeitsintensive Fragestellungen wie z.B. «Topik», «Stilbegriff», «Geschichte» und die nicht gerade eingegrenzte Untersuchungsepoche «von der Antike bis zur Gegenwart» anschneidet, noch die Inhaltsangabe im Klappentext, so erscheint das Vorhaben fast nicht zu bewältigen[1]: Kosmopolitische Quellenbelege (griechisch/lateinisch, französisch, deutsch, englisch) aus Rhetoriken, Poetiken und Stilistiken «geben Einblick in die Geschichte des Stilbegriffs und der Stiltheorie und in Wesen und Selbstverständnis der Epoche». Eine solche Heterogenität der Quellen und des Untersuchungsgegenstandes impliziert dann zwangsläufig Heterogenität der Aussagen und der Bewertung: man hat z. B. oft den Eindruck, daß nicht klar unterschieden wird zwischen Stilfigur, Stil (eines konkreten Textes), Stilistik (die Systematisierung der Stile) und Stiltheorie (der theoretische Überbau aus wissenschaftstheoretischer Sicht).

Basierend auf einem auf Curtius aufbauenden Toposbegriff («tradierter Gedankenkomplex und feste sprachliche Prägung»[2]), wobei die sprachliche Formel die Voraussetzung zur Überlieferung und Verbreitung, aber auch zur Entwertung zum Gemeinplatz darstellt (p. 45)[3], wendet Müller die «toposgeschichtliche Methode» an, d. h. er will Äußerungen über den Stil auf ihren propositionalen Gehalt hin befragen und die jeweils zugrundeliegenden Topoi «in ihrem historischen und theoretischen Kontext ... situieren» (p. 1).

Im wesentlichen geht der Autor innerhalb der beiden topologischen Hauptstränge «style as man» (Kap. I–III) und «style as dress» (bes. Kap. IV) chronologisch vor, wobei die Ausführungen vor allem um den ersten, den Topos der personalen Identifikation durch den Stil kreisen. In der Antike (Kap. I) zeigt Müller in überzeugender Kenntnis der Quellen und mit philologischer Akribie die topische Gleichung von Mensch und Stil bei Platon, Isokrates, Cicero, bei Quintilians *vir-bonus*-Ideal (Beredsamkeitstopos: gute Gesinnung = guter Stil) und bei Seneca (schlechter Stil = schlechter Charakter). Diesen Topos der Identität von Mensch und Rede verfolgt Müller in seinen jeweiligen Ausprägungen und Nuancierungen in Renaissance und Barock, wobei auf Kosten des ästhetisch-moralischen Aspekts zuneh-

[1] Weisen doch z.B. H. HATZFELD/Y. LE HIR (*Essai de bibliographie critique de stylistique française et romane [1955–1960]*, Paris 1961), allein für einen Zeitraum von 5 Jahren nur die Stilistik betreffend bereits 1800 Publikationen nach.

[2] Cf. MÜLLER, *Topik*, p. 5.

[3] Was allerdings – wie MÜLLER zu recht sagt – keine Gegensätze sind, sondern Zeichen des Weiterlebens, cf. *op. cit.*, p. 45s.

mend die Individualität der Rede an Bedeutung gewinnt (Erasmus, Montaigne, Burton; cf. Kap. II). Kap. III ist dem Diktum Buffons «Le style est l'homme même» gewidmet, der dem Topos damit seine markante sprachliche Formulierung verleiht, welche – wie Müller zeigt – in verschiedenen Varianten bis heute weiterlebt. – Kap. IV wendet sich dem «Anti-Topos» zu, dem «Stil als Einkleidung des Gedankens», der besonders im Klassizismus verbreitet war, nachdem er sich gegen die puritanische Forderung des «nackten», «schmucklosen» Stils durchsetzte. – In den Kapiteln V–VII (Romantik, physiognomische Stilkonzepte, Problem der Toposmischung) dominiert aus literarhistorischen und -ästhetischen Gründen (nur aus diesen?) wieder der Ausgangstopos von Stil als Manifestation des Subjektes, d.h. der Gedanke des Individualstils, und seine jeweiligen Nuancierungen bis ins 20. Jahrhundert; dazu gehören auch die Überlegungen zum Topos «Le style est la nation» (Kap. VII), da dieser mit dem Topos «Le style est l'homme même» verbunden werden kann: «Das Pathos des Individualismus ist für das 19. Jahrhundert genauso kennzeichenend wie das Pathos des Nationalismus», denn sie «gehen auf eine Wurzel zurück» (p. 121).

Hier nun wollen wir auf einige Probleme der vorliegenden Untersuchung eingehen: die zu starke Verallgemeinerung, die Problematisierungen weitestgehend meidet, und – besonders bei der Darstellung der Stil*theorien* (Kap. IX–XI) – oft zu Einseitigkeiten führt[4]. Eine unzulässige Generalisierung liegt schon im letzten Zitat vor, wenn vom «Pathos des Individualismus» des 19. Jahrhunderts die Rede ist – nicht nur von der Romantik, wo man eben noch gewillt wäre, ein solches zuzugestehen, nein – vom «*ganzen* 19. Jahrhundert», was auch im folgenden bemüht wird: «Hier ist die Zurückweisung des Topos 'Style is the dress of thought' und in der Affirmation des Topos 'Style is the incarnation of thought' eine stil- und literarästhetische Position erreicht, die das ganze 19. Jahrhundert hindurch gültig sein sollte» (p. 91)[5]. Ganz so homogen und einträchtig ist auch im 19. Jahrhundert die Haltung zum Stil nicht – ganz zu schweigen vom 20. Jahrhundert, wo die Diskussionen auf stiltheoretischer Ebene geradezu kulminieren. Was das Pathos des Individualismus, der Subjektivität des 19. Jahrhunderts betrifft, so möchten wir einen Autor des – wenn auch ausgehenden – 19. Jahrhunderts entgegenhalten, Emile Zola, dessen Romane, besonders dessen theoretische Manifeste seinen ständigen Kampf um die *impersonnalité*, die sich die Naturalisten auf die Fahne geheftet haben, beweisen. Inwieweit Zola die dokumentative, wissenschaftliche Darstellung in seinen Romanen immer gelungen ist, können wir hier nicht behandeln[6]. Festzuhalten ist jedoch, daß er sich ständig damit auseinandergesetzt hat. Das Dokument *tel quel*, das bereits von Flaubert geforderte *mot juste*[7] unterstützt nicht gerade den Müller'schen Subjektivitätsglauben. Zola spricht von der «personnalité du romancier, en dehors du style»[8], vom «carac-

[4] Hierzu gehören auch allzu euphorische Werturteile wie zur (u. E. recht unbekannten) «Definition 'Style is a thinking out into language', die zu den denkwürdigsten Aussagen über den Stil gehört, die es überhaupt gibt» (cf. MÜLLER, *Topik*, p. 137).

[5] Cf. etwa auch *op. cit.*, p. 124: «Es ist in der Tat ein erstaunliches Phänomen, daß so gut wie die *gesamte Diskussion des 19. Jahrhunderts* über den Stil um einen Topos [i. e. Topos der personalen Identifikation durch den Stil] und dessen Interpretation kreist» (Hervorhebung von uns); ebenso p. 109: «Die stiltheoretische Position, die die Romantik erreicht hatte [i. e. «style as man»], *dominierte im gesamten 19. Jahrhundert* und hat bis in die Gegenwart hinein zahlreiche Befürworter» (Hervorhebung von uns).

[6] Cf. zu diesem Problem F. SCHALK, *Zur Romantheorie und Praxis von Emile Zola*, in: H. KOOPMANN/J. A. SCHMOLL (Hg.), *Beiträge zur Theorie der Künste im 19. Jahrhundert*, vol. 1, Frankfurt a./M. 1971, p. 337–351; ebenso H.-J. NEUSCHÄFER, *Der Naturalismus in der Romania*, Wiesbaden 1978, bes. p. 36ss.

[7] Cf. E. ZOLA, *Oeuvres critiques: Les romanciers naturalistes*, Paris 1928, p. 303.

[8] Cf. E. ZOLA, *Le roman expérimental*, Paris ²1880, p. 32s.

tère impersonnel de la méthode»[9]. Dieses naturalistische Programm hat eine direkte Auswirkung auf die Frage des Stils, zu der Zola explizit Stellung nimmt: nicht umsonst ist Stendhal in Zolas Augen zu romantisch in den Formulierungen, wogegen Flauberts wissenschaftlicher Impetus der sachgemäßen, fachterminologischen Darstellung von ihm – Zola – weitergeführt wird[10]. Wenn auch bei Zola durch den *tempérament*-Begriff das postulierte Unpersönliche nicht eingehalten wird – Schalk spricht von einem «logischen Bruch»[11] –, wenn man auch Individualität des Autors als integrierenden Bestandteil in Richtung auf die objektive Realität wieder hinein interpretieren kann, wenn auch Müller selbst an anderem Ort zum 20. Jahrhundert anläßlich der Diskussion von T.S. Eliot (p. 148ss.) vom «Transformationsprozeß» des «Persönlichen ins Unpersönliche» spricht – er also das Problem doch noch sieht –, so rechtfertigt dies noch lange nicht eine derart harmonisierende, nivellierende Darstellung des 19. Jahrhunderts.

Was die oben zitierte angebliche Zurückweisung der Kleidermetapher im 19. Jahrhundert angeht, so überrascht die gegenteilige Bemerkung Zolas: «[Le style de Flaubert] est de la vérité *habillée* par un poète»[12]. Gerade von Zola ist bekannt, wieviel Mühe er auf die Ausarbeitung der *Form*[13] verwendet hat. – Während Zola im 19. Jahrhundert diese Form nicht nur im Hinblick auf die Realitätsadäquanz, sondern auch auf den Empfänger konzipiert: «D'autre part, il est évident, que, lorsque j'écris un article pour la Russie, je le conçois un peu autrement que si je le concevais pour la France»[14], tut Müller 1981 so, als gäbe es nur die von ihm behandelte autor- und produktionsorientierte Perspektive. Diese Einseitigkeit wird ganz besonders deutlich bei seiner Behandlung der Stiltheorien im 20. Jahrhundert; es ist sicher legitim, wie Müller einen bestimmten Blickwinkel zu wählen, indem er Stiltheorien des 20. Jahrhunderts untersucht, deren propositionaler Gehalt der Topos «Style est l'homme même» ist[15]. Nur darf *Eingrenzung* nicht synonym werden mit *Einseitigkeit*, Ein schönes Beispiel stellt die Behandlung R. Ohmanns dar: Müller nennt peinlich genau alle *früheren* Arbeiten Ohmanns, die in sein Schema passen; keine einzige der – viel wichtigeren – Arbeiten, wo Ohmann die Sprechakttheorie mitverarbeitet[16]. Müller hätte diese wenigstens – wie z.B. Bally (p. 178 N 10) – in der Fußnote erwähnen müssen. Darüberhinaus hätte – um nicht der gefährlichen Einseitigkeit total zu verfallen – doch zumindest auf das ganze Kommunikationsmodell Bezug genommen werden müssen. Dies sind Dinge, die im Rahmen von Müllers Ansatz, den wir respektieren, machbar gewesen wären. Daß sich die moderne Stilistik nicht

[9] Cf. ZOLA, *op. cit.*, p. 41.

[10] Cf. z.B. ZOLA, *Romanciers naturalistes*, p. 67ss. (zu Stendhal), p. 107ss. (zu Flaubert).

[11] Cf. SCHALK, *Romantheorie und Praxis von Emile Zola*, p. 341. Zu diesem Problem nimmt auch NEUSCHÄFER Stellung und spricht von der «Bedingtheit der naturalistischen Poetik» (*Naturalismus in der Romania*, p. 36ss.).

[12] Cf. ZOLA, *Romanciers naturalistes*, p. 117. – Hervorhebung von uns.

[13] «Me voilà amené à terminer cette étude du roman français actuel par un rapide examen de la grosse question du style. Il faut dire où nous en sommes, la chose vaut la peine. *A aucune époque, la forme n'a préoccupé davantage nos écrivains*» (ZOLA, *op. cit.*, p. 299; Hervorhebung von uns).

[14] Cf. ZOLA, *Romanciers naturalistes*, p. 306s.

[15] Wobei man unseres Erachtens nicht von Voßler sprechen kann, ohne auf Croce einzugehen! (So MÜLLER, *Topik*, p. 176ss.).

[16] Cf. z.B. folgende neuere, von MÜLLER nicht erwähnte Arbeiten von R. OHMANN: *Generative Grammatiken und der Begriff: Literarischer Stil*, in: J. IHWE (Hg.), *Literaturwissenschaft und Linguistik*, vol. 1, Frankfurt a./M. 1971, p. 213–233; *Instrumental Style*, in: B. KACHRU/H. STAHLKE (Hg.), *Current Trends in Stylistics*, Edmonton 1972, p. 115–141; *Speech, Action and Style*, in: S. CHATMAN (Hg.), *Literary Style*, London/New York 1971, p. 241–259; *Speech Acts and the Definition of Literature, Philosophy and Rhetoric 4* (1971), 1–19.

in Voßler, Spitzer, Lee, Morier erschöpft, wäre ein ungerechtfertiger Vorwurf. Allerdings nur, wenn man vom allumfassenden Titel und der Zielsetzung Müllers (cf. oben) absieht. In der Schlußbemerkung hingegen (p. 196) definiert Müller das Ziel seines Buches bescheidener: «Unsere Untersuchung der Stiloptik hat sich bemüht, eine systematische Übersicht über die wichtigsten stiloptischen Sentenzen, Formeln und Bilder zu geben.» Und dies stimmt in der Tat, denn das Weiterleben des Diktums von Buffon wird meist (abgesehen von den letzten beiden Kapiteln) in Form von gesammelten, aphoristisch anmutenden Formeln begriffen, die irgendwer, irgendwann geprägt hat, wie z. B. «Le style est la femme», «Le style c'est l'homme», «Der Stil ist der Mensch, aber der Satz ist der Stil, darum schon der Satz der Mensch» (p. 47, 50 et passim). Solche Dikta belegen sicherlich rezeptologisch Buffons Aktualität, haben jedoch nichts – was eigentlich das Ziel war – mit ernstzunehmenden, stilrelevanten Topoi zu tun.

Eine grundsätzliche Bemerkung möchten wir abschließend Müller entgegenhalten: Der Autor nennt eine Verbindung der gegensätzlichen Topoi «Stil als Kleidung» und «Stil als Manifestation des Subjekts» «unhistorisch», «unlogisch», «unvereinbar» (p. 109ss.), ja er spricht sogar von «Metaphysik» (p. 114), wogegen verschiedene Varianten ein und desselben Topos (z. B. «Le style est l'homme même» und «Le style est la nation») vereinbar wären (p. 118ss.). Wir haben im Anschluß an Ohmann und Spillner dagegen die These vertreten, daß *keine* der gängigen Einzeldefinitionen von Stil in der Lage ist, das Phänomen «Stil» in seiner Komplexität zu erfassen, sondern jeweils *einen* begrenzten Ausschnitt herausstellt[17]. Auf Müllers Aussage bezogen heißt das: Stil kann alles sein, und zwar je nach Blickwinkel, Methode, Objekt und Erkenntnisinteresse.

Wenn man weiter absieht von kleinen theoretischen Mängeln: z. B. Verwechslung von «epistemisch» und «epistemologisch»[18], undifferenzierter Gebrauch von «Konnotation»[19], Fehlrezeption von Spillner[20] usw., stellt die vorliegende Arbeit eine sorgfältige und abge-

[17] Cf. dazu PETRA M. E. BRASELMANN, *Konnotation-Verstehen-Stil*, Frankfurt a./M.–Bern 1981, p. 68 und die dort behandelten Aussagen zu Ohmann und Spillner. – Auch SPILLNER (*Linguistik und Literaturwissenschaft*, Stuttgart/Berlin/Köln/Mainz 1974, p. 60ss.). hat daraus vollumfänglich die Konsequenzen gezogen, indem er in seinem Modell «aus den für sich genommen begrenzten Ansätzen den Versuch einer Synthese» vornimmt (p. 62).

[18] So sagt MÜLLER (*Topik*, p. 184): «Ohmanns wichtigste [! cf. dazu oben und N 16] Aussage über den Stil ist die Definition des Stils als 'epistemologische Wahl' (*epistemic choice*)». Hier hätte es «epistemisch» heißen müssen, da es sich um eine Einheit, Größe der Wissenschaftstheorie handelt – was auch durch den englischen Beleg vorgegeben ist – und nicht um die Wissenschaftstheorie schlechthin.

[19] Die Tatsache, daß MÜLLER auf p. 36 und p. 133 unbeirrt von «negativen Konnotationen» spricht, zeugt davon, daß ihm «neuere» Forschungsergebnisse (spätestens 1976 anzusetzen bei R. MARTIN, *Inférence, antonymie et paraphrase*, Paris) unbekannt sind. Es muß endgültig klar sein, daß Konnotation nichts mit Referenz zu tun hat und daß nicht alles, was nicht Denotation ist, Konnotation sein muß! Cf. dazu BRASELMANN, *KVS*, p. 85–153; ID., *KERBRAT-ORECCHIONI, *Connotation; VRom. 39* (1980), 211–215, bes. 215. Ebenso ID., *ZIMMER, *Stilanalyse; VRom. 39* (1980), 215–218; ID., *Das Mißverständnis um den Affektivitätsbegriff*, in: P. WUNDERLI/W. MÜLLER (Hg.), *Romania historica et Romania hodierna*. Festschrift für Olaf Deutschmann zum 70. Geburtstag, Frankfurt a./M.–Bern 1982, p. 13–31, bes. p. 25.

[20] MÜLLER schreibt: «Der moderne Stiltheoretiker Bernd Spillner hält im Anschluß an Brunetière die Vorstellung für 'problematisch, daß im sprachlichen Formulierungsprozeß zunächst eine neutrale Aussage entsteht, die dann in einem zweiten Schritt mit einem ästhetischen Kleid, d.h. dem «Stil», ausgeschmückt wird'. In der Tat ist die Vorstellung vom Stil als der Einkleidung des Gedankens im 20. Jahrhundert selten...» (MÜLLER, *Topik*, p. 110). Dies meint nun Spillner gerade nicht: ihm geht es – wie aus seinem gesamten Ansatz, aber auch schon aus der von Müller zitierten Seiten-

sicherte Studie dar, die einen guten Überblick liefert. Die angestrebte und zum Teil durchgeführte Quantität des zu Bewältigenden erklärt die Einseitigkeit der Ausführungen, – ja macht sie geradezu verständlich.

Petra M. E. Braselmann

★

HORST BURSCH, *Die lateinisch-romanische Wortfamilie von* *INTERPEDARE *und seinen Parallelbildungen*, Bonn (Romanisches Seminar der Universität) 1978, 274 p. *(Romanistische Versuche und Vorarbeiten Bd. 52)*.

Die Dissertation von Horst Bursch setzt sich zum Ziel, der an Ableitungen reichen Wortfamilie von lat. PES einen weiteren «bisher nicht erkannten Zweig» hinzuzufügen und dadurch für eine große Anzahl romanischer Wörter umstrittener Herkunft eine neue, befriedigendere Erklärung zu geben. Ausgangspunkt sind neben dem im Titel genannten *INTERPEDARE[1] – belegt in zwei Handschriften eines 551 von dem Goten Jordanes verfaßten Textes – Varianten dieses Verbs mit den Präfixen INTRA-, INFRA- und INTRO-, deren überzeugend nachgewiesene Austauschbarkeit (p. 38ss.) zusammen mit der Deglutination des vermeintlichen Präfixes IN- (p. 46ss.) zu romanischen Verbstämmen wie *trap-*, *trep-*, *frap-*, *trop-* führt, die ihren Ursprung auf den ersten Blick nicht mehr erkennen lassen. So nimmt es, auch wissenschaftsgeschichtlich, nicht wunder, daß die bisherige Forschung nach anderen Etymologien – germanischen Wörtern, Schallbildungen – gesucht hat. Burschs Ansatz führt demgegenüber zurück zu der Position von Meyer-Lübke, für den die Rekonstruktion vulgärlateinischer Ableitungen das wichtigste Prinzip zur Erklärung des romanischen Wortschatzes war. Mit wieviel Gewinn dieses Prinzip auch heute noch angewendet werden kann, zeigen außer der vorliegenden Untersuchung von Bursch auch zahlreiche Arbeiten seines Lehrers Harri Meier und der Bonner Schule.

Methodisch geschickt gliedert Bursch seine von Rumänien bis Portugal in einer Vielfalt von Formen verbreitete Wortfamilie nach den Grundbedeutungen, aus denen sich die Bedeutungen der romanischen Ableger entwickelt haben. Die vor allem auf die Semantik gegründete Beweisführung, dies sei vorab gesagt, erweist sich als eine der Stärken der mit Umsicht und aller wünschenswerten Akribie durchgeführten Arbeit. Nicht ganz so überzeugend, doch letztlich akzeptabel, ist die Argumentation im Bereich des Lautlichen: Schwierigkeiten bereitet z.B. die Erhaltung von *-p-* in der Westromania bzw. die Verdoppelung zu *-pp-* in Italien bei den Ableitungen mit INTRA-, INTRO- und INFRA- (z.B. fr. *trappe*, *frapper*, sp. *trapa*, *tropezar*, it. *trappa*, *frappare*). Für Bursch «steht außer Frage», daß hier Analogie zu Bildungen mit konsonantischem Präfixauslaut (*INTERPEDARE, SUPPEDARE, *APPEDARE) eine Rolle gespielt hat, nur hätte er präzisieren müssen, daß diese Analogie gewirkt haben muß, ehe die Verbalstämme -PEDARE, -PEDITARE usw. durch die lautliche Entwicklung bis zur Unkenntlichkeit reduziert wurden (z.B. fr. *-per*, kat. sp. *-par*, it. *-pare*), somit *tra-*, *tro-*, *fra-* nicht mehr als Präfixe analysierbar waren. Der Hinweis auf die «ähnlichen Fälle» von it. *frapporre*, *trattenere* scheint mir nicht stichhaltig (p. 56s.).

angabe (SPILLNER, *Linguistik und Literaturwissenschaft*, p. 27) ersichtlich – um *theoretische* Unzulänglichkeiten dieser Konzeption, und nicht um eine frequenzmäßige Rarität derselben im 20. Jahrhundert! Dies liegt auf einer völlig anderen Ebene, und es bedeutet eine logische Inkompabilität, Spillner so auf Müllers Ansicht hin «zu frisieren».

[1] Cf. zu diesem Ansatz H. MEIER, «*PES*», *RF 69* (1957), 89.

In Kapitel B I (p. 64–120) ist der semantische Ausgangspunkt 'mit den Füßen auftreten', 'traben', 'gehen'; auf die dazu notwendige Voraussetzung, daß die ursprüngliche Bedeutung der Präfixe INTER-, INTRA-, INTRO-, INFRA- ('[da]zwischen', 'unter[halb]') verlorengegangen ist, wird nur mehr beiläufig im einleitenden Kapitel verwiesen (p. 46) – eine eingehendere Begründung wäre hier am Platze gewesen. Einen guten Einstieg in die Wortfamilie ermöglicht das im FEW 17, 395b–360a, unter germ. **trappôn* 'treten' vereinigte Material, «72 lautlich differenzierte, semantisch zusammengehörige Formen» (z. B. *trapir* 'fouler aux pieds', *trapiá* 'marcher', *estrapar* 'piétiner, trépigner, fouler aux pieds', *trapigná* 'trépigner'), denen jedoch die erste Silbe *tra-* mit folgendem *-p-* gemeinsam ist, von Bursch interpretiert als deglutiniertes (IN)TRA- + Anlaut diverser Verbalableitungen von PES (-PEDIRE, -PEDARE, -PETINARE usw.). Die Formulierungen bei Wartburg (zit. p. 65) lassen erkennen, daß ihn das germ. Etymon selbst nicht ganz befriedigt hat; noch weniger befriedigend war im FEW die Abtrennung eines Teils des offensichtlich zusammengehörigen Ableitungsbündels, der sich unter dt. *trippeln* und germ. **trippôn* 'hüpfen, springen' (17, 364b–369a) wiederfindet, darunter auch Formen «mit voll erhaltenem Präfix» (poit. *entrepi*, Ruff. *s'ẽtrəplie*), die eine gute Stütze für die neue etymologische Deutung abgeben. Eine weitere gewinnt Burschs Ansatz durch den Nachweis, daß den galloromanischen lautlich und semantisch verwandte Formen in der ganzen Romania verbreitet sind (p. 70–72).

Zu germ. **trippôn* stellte die Mehrzahl der Etymologen seit Mackel (1887) auch das afr. Verb *treper* 'tanzen' und das dazugehörige *trépigner*. Diese Erklärung mußte Widerspruch hervorrufen, weil sie die fr. Verben von ihren romanischen Geschwistern trennt, z. B. it. *treppare* 'hüpfen', sp. *trepar* 'klettern', für die ein im Germanischen vor dem 14. Jh. nicht belegtes Etymon nicht in Frage kommt (und die Erklärung von sp. *trepar* als französisches Lehnwort erscheint Corominas «sumamente inverosímil»[2]). Möglichen kulturhistorischen Einwänden gegen die Herleitung einer Bezeichnung für 'tanzen' aus dem Latein begegnet Bursch mit Zitaten aus der einschlägigen Fachliteratur, die die Beliebtheit des Tanzens auch bei den Römern dokumentieren[3].

Die Herkunft von rom. *trappa* 'Falle', zuerst belegt in der *Lex Salica*, aus dem Germanischen bzw. Fränkischen ist seit Diez kaum mehr angezweifelt worden; nur Corominas und Alcover/Moll halten eine Schallbildung für wahrscheinlicher. Seine Zweifel an der germanischen Etymologie begründet Bursch mit dem «engmaschigen über das Gebiet der gesamten Romania ausgebreiteten Netz [...] an Formen aus der Wortsippe von rom. *trappa* und dem relativ kleinen Bestand an verwandtem Material auf germanischem Sprachgebiet» (p. 98). Semantisch ist die Herleitung der «Falle» von einem Verb für 'mit dem Fuß auftreten' durchaus einsichtig: obwohl bei den meisten Belegen aus alten Texten auch den Spezialisten nicht klar ist, wie die betreffenden Fallen funktionieren, scheint in der Regel der Fallenmechanismus durch ein Auftreten auf einen Deckel oder ein Trittbrett oder durch das Hineintreten in eine Schlinge ausgelöst zu werden.

[2] Zitiert p. 80. COROMINAS geht von einer Schallsilbe *trep/trip* aus, «creación onomatopéyica paralela en ambas familias lingüísticas [sc. im Germanischen und Romanischen]».

[3] Die von E. WECHSSLER 1897 getroffene und später von anderen Autoren wiederholte Feststellung «Kein einziger frz.-prov. Ausdruck für Tanzen stammt aus dem Lateinischen» (zit. p. 85) ist ohnehin im Lichte neuerer Forschung zu überprüfen; cf. H. MEIER/GERTRUD DE PEÑA, «*tanzen. Über Ursprung und Geschichte eines europäischen Wortes*», in: *ASNS 203* (1967), p. 322–344, die *danser* von *RO(RE)TANTIARE ableiten, und H. BURSCH, «*Die Wortfamilie von afrz. treschier 'tanzen' und dt. dreschen*», in *ASNS 223* (1976), p. 1–8, der als Etymon für diese Wörter *TRISICARE zu TERERE vorschlägt.

Der zweite Komplex der Wortfamilie wird den Grundbedeutungen 'dazwischentreten, hindern, stolpern, stoßen, schlagen' zugeordnet (B II, p. 121–159). Mit dem «Leitwort» sp. *tropezar* 'stolpern' < *INTROPEDITIARE[4] (asp. auch *entropezar*) hat Bursch einen Stolperstein der etymologischen Forschung aufgegriffen, der zu teilweise sehr merkwürdigen Überlegungen und phantasievollen Erklärungen Anlaß gegeben hat, nicht zuletzt auch für die Formen mit *m*, u.a. *trompeçar*, *trompicar*, *trompillar*[5]. Die lateinischen Etyma – für die *m*-Formen nimmt er mit H. Meier Doppelpräfigierung mit *INTER-IN/*INTRO-IN- an (p. 137) – werden nicht nur den spanischen Wörtern dieses Bedeutungsbereichs gerecht, sondern auch denjenigen des italienischen und galloromanischen Sprachraums (z.B. calabr. *troppicare*, salent. *ntruppicare* 'inciampare', gask. *tropicà* 'trébucher' < *INTROPEDICARE), die den Etymologen ebenfalls beträchtliches Kopfzerbrechen bereitet hatten. Als Deverbalia zu den *m*-haltigen Verben werden fr. *trompe*, sp. *trompa/trompo* 'Kreisel' gedeutet, die Motivation dafür läge in dem «Eindruck des Taumelns und Schwankens», den die letzte Phase der Kreiselbewegung hervorruft (p. 152).

Ausgehend von der auch bei anderen PES-Ableitungen gut belegten Bedeutung 'mit dem Fuß abmessen, einteilen' (cf. p. 164s.) führt die semantische Filiation in Kap. B III (p. 160–216) zu '(in Stücke) teilen, kleinmachen, ab-/einschneiden, zerfetzen'. Von dieser Basis aus gelingt es Bursch, eine Reihe romanischer Wörter für 'Holz, Baumstumpf, Zweig, Steckling, Busch, Gebüsch, Wald', die sich «bisher der etymologischen Identifizierung entzogen haben» (p. 169), als Deverbalia von *INTRAPEDARE und seinen Parallelbildungen zu bestimmen. Auch das unerklärte fr. *trapu* 'untersetzt, stämmig' (von 'Baumstumpf, Klotz' zu 'kleiner, gedrungener Mensch', p. 178) und rom. *drappum*, fr. *drap*, sp. *trapo* 'Tuch', dessen Etymologiegeschichte ebenfalls von Ratlosigkeit geprägt ist, schließen semantisch gut hier an: von 'abmessen, einteilen' gelangt man leicht zu 'Stück Tuch'. – Die neue Etymologie für fr. *frapper* (< *INFRAPEDARE) wird diejenigen vielleicht nicht überzeugen, die der Onomatopöie breiten Raum geben, sie leuchtet aber ein, wenn man das Verb in seinem romanischen Kontext betrachtet: it. *frappare* 'zerschneiden, zerstückeln', *frappa* 'Fetzen' (cf. afr. *frepe* 'id.'), sp. *harapar*, pg. *farrapar* 'zerreißen, zerfetzen' usw. Bei dem als «haltbarste Stütze» für diesen Ansatz angeführten kalabresischen Ausdruck *mintere u frappede* 'ein Bein stellen' (p. 214) muß man sich allerdings fragen, ob es sich hier nicht um eine jüngere Neubildung handeln kann.

Das letzte Kapitel (B IV, p. 217–239) ist der Entwicklung von Mengenbezeichnungen gewidmet; im Mittelpunkt stehen fr. *trop*, *troupe*, *troupeau* und seine romanischen Entsprechungen, die in den meisten etymologischen Wörterbüchern jüngeren Datums mit germ. (anfrk.) THORP 'Dorf' verbunden werden. Das germ. Etymon hat laut Bursch lautlich und semantisch «durchaus Gewicht», sofern man nur die hochsprachlichen romanischen Formen betrachtet (p. 228) – m.E. wären aber auch die p. 229 aufgeführten dialektalen Formen ohne Schwierigkeit hier anzuschließen. Sein eigener Vorschlag, fr. *trop*, *troupe*, *troupeau* usw. von *INTROPEDILLARE abzuleiten[6], scheint mir semantisch weniger überzeugend als die bisher referierten Herleitungen, und die Tatsache, daß er gleich drei mögliche Bedeu-

[4] Oder von H. MEIER vorgeschlagenes *INTERPEDITIARE, cf. p. 136f.

[5] Zum Beispiel Y. MALKIELS Spekulation, das *m* sei von *trompa* übernommen, das metaphorisch auch 'Nase, Gesicht' bedeuten kann: "The shift *tropeçar* > *trompeçar* endowed with rich new imagery a word no longer vividly associated with *pie* and its nearest offshoots; instead of the tangled foot causing the victim to trip, speakers preferred to envision the amusing effects of stumbling: a swollen nose or a bleeding mouth» (zit. p. 134). Diese Erklärung kann man mit einem von MALKIEL geschätzten Ausdruck wohl als «ludicrous» bezeichnen.

[6] H. MEIER hatte in dem Anm. 1 genannten Artikel «*PES*» *INTERPEDILLARE vorgeschlagen.

tungsfiliationen anbietet (1. 'einteilen' > 'zerstückeln' > 'Stück' > 'Abteilung' > 'Herde', p. 232; 2. 'stampfen', 'zusammendrängen' > 'Herde', p. 234; 3. 'tanzen' > 'Gesellschaft', p. 235), ist der Argumentation nicht unbedingt förderlich.

Insgesamt aber zeigt die Dissertation von H. Bursch, an der noch die detaillierten Darstellungen der Etymologiegeschichte und die schematischen Zusammenfassungen der Bedeutungsfiliationen (p. 241 s.) lobend hervorzuheben sind, sehr schön, daß durch die Untersuchung einer ganzen Wortsippe im Verband gut begründete etymologische Lösungen gefunden werden können, die bei isolierter Betrachtung einzelner Wörter nicht zu erreichen sind.

Annegret Bollée

★

HARRI MEIER, *Die Entfaltung von lateinisch vertere/versare im Romanischen*, Frankfurt am Main (V. Klostermann) 1981, VII + 221 p. *(Analecta Romanica 47)*.

HARRI MEIER, *Lateinisch-romanische Etymologien*, Wiesbaden (Franz Steiner) 1981, VIII + 209 p. *(Untersuchungen zur Sprach- und Literaturgeschichte der romanischen Völker 10)*.

Die etymologischen Arbeiten der «Bonner Schule» und nicht zuletzt die ihres Gründers, Harri Meier, haben sich in den letzten Jahrzehnten gemehrt. Ihr wichtigstes Charakteristikum, die Rückführung möglichst vieler romanischer Wörter auf lateinische Etyma und die damit Hand in Hand gehende Skepsis bezüglich der Annahme von Substratwörtern und von Lehnwörtern, besonders von germanischen Lehnwörtern, ist allzu bekannt, um hier eine längere Beschreibung zu verdienen. Ich habe mich bisher einer kritischen Stellungnahme zu dieser Methode enthalten, möchte aber jetzt einige kritische Bemerkungen machen.

In vielen Fällen geht m. E. M. in seiner Ablehnung angenommener Substratwörter und germanischer Lehnwörter und in seiner Kritik an Theorien, die mit Wortkreuzungen operieren, zu weit; ich möchte in dieser Hinsicht G. Rohlfs beipflichten (cf. etwa seine kritische Auseinandersetzung in der Festschrift E. Gamillscheg, *Syntactica und Stilistica*, Tübingen 1957, p. 499 ss.). So finde ich nach wie vor das von M., *Entfaltung* 71 s. kritisierte germ. Etymon von afrz. *gueseillier* wahrscheinlicher als M.s Vorschlag, und ein Ähnliches gilt für das *op. cit.* p. 119 behandelte afrz. *brode* (vom ndl. *brood* eher als von *vertere*).

Der Verfasser des indogermanischen etymologischen Wörterbuchs, J. Pokorny, ist oft kritisiert worden, weil er eine Menge indogermanischer Wörter auf eine sehr begrenzte Zahl urindogermanischer Wurzeln mit notwendigerweise allgemeinem und vagem Sinn zurückführte; man hat die sich dabei ergebenden zahlreichen Homonyme bedenklich gefunden, und man hat mit Recht darauf hingewiesen, daß kein Grund vorliegt, anzunehmen, daß man sich in alter Zeit weniger konkret und präzis als heutzutage ausdrückte. Eine ähnliche Kritik läßt sich an M.s Rückführung eines großen Teils des romanischen Wortschatzes auf wenige lateinische Wörter machen. Es ist an sich unwahrscheinlich, daß das eine lat. Verb *vertere* je so vital gewesen sei, daß seine Deszendenten ein 220 Seiten starkes Buch füllen könnten.

Ferner macht das Ansetzen zahlreicher unbelegter vulgärlateinischer Formen und das Zurückführen vieler bisher unbezeugter Lautentwicklungen auf vulgärlateinische Zeit einen Latinisten mißtrauisch. Es fällt z. B. schwer, mit M., *Entfaltung* 15 zu glauben, daß die Parallelformen *reversare/*revorsare* (trotz M. *op. cit.* unbelegt)/**revarsare/*reversiare/*revorsiare/ *revarsiare* wirklich im Vulgärlatein existierten; nicht nur sind die Formen mit einem *-a-* im Stamme und die auf *-iare* unbelegt und ist ihre Existenz unglaubhaft; auch die Form mit einem *-o-* im Stamme ist zweifelhaft: die Form *vortere* ist nur in archaischen und archaisierenden Texten belegt (M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977, p. 48).

und es ist mehr als unsicher, ob sie in später Zeit volkssprachlich war. Ebenso unwahrscheinlich ist M.s Annahme (*Entfaltung* 44s.), span. *balsa* ließe sich auf ein schon zu Plinius' Zeit vorhandenes vulgärlat. **valsa* (<**vasla*<*vascula*) zurückführen oder die (von D. Woll stammende und von M., *Entfaltung* 96 gutgeheissene) Herleitung des frz. *blond* aus **flavicundus* statt aus dem germ. **blund*, die von span. *zappare* aus einem bereits spätlat. **zappare* (<*suppeditare; Etymologien* 60), das Ansetzen einer vulgärlat. Synkope **corrimare*>**crimare (Etymologien* 119), usw.

Da das Latein für M.s Etymologisieren eine so zentrale Rolle spielt, würde man erwarten, daß er die lateinische Sprachgeschichte und die lateinischen Quellen besonders sorgfältig untersucht. Das ist, wie schon aus dem Obigen hervorgeht, leider nicht der Fall. Cf. ferner seine Bemerkung, *Etymologien* 43: «Für das ursprüngliche Nebeneinander ... in **rapo, rapui* (**rapavi*), *raptum* (**rapatum*), **rapare* einerseits und **rapuo, rapui* (**rapuavi*), *raptum* (**rapatum;* nicht **rapuatum*?), **rapuare* andrerseits bietet uns das Lateinische Parallelen in *veto, vetui, vetitum, vetare* neben *vetuo* (Petron), *vetuare...*» Aber die klassische Flexion *veto, vetui, vetare* war ja unregelmäßig, da das Perfekt der Verba der 1. Konjug. gewöhnlich auf *-avi* endigt; es ist natürlich, daß das abnormale Perfekt *vetui* ein Präsens *vetuo* nach sich zog, und zwar nach Analogie von *luo lui, nuo nui, diminuo diminui* usw. Die Flexion **rapo rapui* dagegen wäre normal – cf. *geno genui, vomo vomui* usw. –, und es läge kein Grund vor, ein Präsens **rapuo* neuzubilden.

Etymologien 96ss. werden zwei Verben *rīmare* (das alte *rīmari* 'spalten' und ein anderes **rĭmare*<*rhythmare*) angenommen, und diesen beiden homonymen Verben wird dazu noch ein zweifaches **rumare* beigestellt. Trotz den Ausführungen p. 102 bleibt es unklar, wie die Nebenform auf *u* zu erklären wäre; im Lateinischen läßt sich schon eine Schwankung zwischen unbetontem *ĭ* und *u* (*maximus – maxumus* usw.), aber nicht zwischen *ī* und *u* nachweisen. Hinzu kommt, daß es im Lateinischen seit Alters bereits ein *-rumare* gibt, das etwa im obszönen *irrumare* auftritt; es ist a priori unwahrscheinlich, daß man daneben zwei weitere homonyme (-)*rumare* gehabt hätte.

Die unkritische Dreistigkeit, mit der M. für seine Etymologien mit unbelegten Formen und Lautentwicklungen operiert, kontrastiert mit seiner scharfen Kritik an älteren Etymologien, besonders wenn diese an vorrömisches Substrat oder germanisches Superstrat anknüpfen. Oft schießt er in seiner Kritik über das Ziel. So heißt es, *Entfaltung* 182, bezüglich der verschiedenen Bedeutungen von frz. *baiser:* «Ist schon nicht klar, wie es von 'küssen' zu 'coire' kommt, so bleibt eine Entwicklung von 'küssen' ... zu 'betrügen' erst recht im dunkeln». Die erste Bedeutungsentwicklung braucht indessen m.E. keine weitere Erklärung, und für die zweite genügt wohl v. Wartburgs Hinweis auf den Judas-Kuß.

Trotzdem dürfte M.s Kritik an seinen Vorgängern das Wertvollste an seinen etymologischen Arbeiten sein. Sie wird sicher manche Forscher herausfordern, althergebrachte Etymologien zu überprüfen, auch wenn sie M.s eigene Lösungen nicht annehmen. Als ein Beispiel erwähne ich M.s Behandlung des spätlat. *sculca, Etymologien* 152ss. Gegen J. Jud, Meyer-Lübke, Gamillscheg u.a. weist er recht überzeugend nach, daß es kein gotisches **skulka* 'Späher' gab, woraus ital. *scolca* 'Schutzwache' u.a. herzuleiten wäre; M.s diesbezügliche Kritik ist bereits von W. Betz in der Festschrift H. Meier (1980) 48ss. vertieft worden. Allerdings wird M.s eigener Vorschlag, **sculcare* <**ausculticare*, nicht viele Anhänger finden, und auch bei M.s Behandlung dieses Problems vermißt man eine gründliche Auseinandersetzung mit dem lateinischen Material und den latinistischen Vorarbeiten. Statt die wenigen spät- und mittellateinischen Belege für *exculcator, sculca* und auch *exculcatorius* zu zitieren, begnügt sich M. mit einem Verweis auf die völlig ungenügende Darstellung bei DuCange; die Behandlung der Wörter bei J.B. Hofmann, *Philologische Wochenschrift 55* (1935), 1227,

J. Rougé, *Latomus 21* (1962), 384ss., Fridh, *Contributions à la critique et à l'interprétation des Variae de Cassiodore*, Göteborg 1968, p. 17ss. u.a. bleibt unerwähnt.[1]

Wer M.s syntaktische Arbeiten (etwa die über den Ausdruck 'Ich fürchte, (daß) er kommt' in der Festschrift v. Wartburg, 1968, p. 553 ss.), mit Gewinn und Freude gelesen hat, ist vielleicht geneigt es zu bedauern, daß M. sich nicht mehr der Syntax und weniger der Etymologie gewidmet hat. Aber auf welchem Gebiet er auch arbeitet, immer ist er anregend und gelehrt. Er mag viele Irrtümer begehen, aber gescheite Fehler sind für die Forschung fruchtbarer als triviale Wahrheiten.

Bengt Löfstedt

★

KEITH E. KARLSSON, *Syntax and Affixation. The Evolution of MENTE in Latin and Romance*, Tübingen 1981, 163 p. + IX *(Beih. ZRPh. 182)*.

Die Studie stellt einen Teil der zum Erwerb des Doktorgrades an der University of California 1979 eingereichten Arbeit des Verfassers dar, die durch Yakov Malkiel angeregt und gefördert wurde. Der Anlage und der Intention nach handelt es sich um eine rein morphologisch-diachronisch orientierte Arbeit, die weniger strukturell als punktuell ausgerichtet ist. Im Zentrum steht die für die romanischen Sprachen (mit Ausnahme des Rumänischen) so typische Bildung sog. sekundärer Adverbien der Art und Weise auf -MENTE (als Phänomen der Wortbildung im Gegensatz zu den formal nicht gesondert markierten primären Adverbien). Auf den ersten 1½ Seiten wird knapp auf syntagmatische, syntaktische und semantische Eigenheiten dieser Adverbgruppe hingewiesen, wobei auch das Problem derjenigen Sprachen angesprochen wird, die keine eigenen formalen Mittel zur Explizierung adverbialer Werte zur Verfügung haben, die aber sehr wohl imstande sind, diese Idee zum Ausdruck zu bringen. Diese Erscheinung führt zum ersten Hauptkapitel, das überschrieben ist mit *Adjective and Adverb: A Typological Survey* (p. 5–16). Eine Reihe von indoeuropäischen und nicht-indoeuropäischen Sprachen wird in einer Art onomasiologisch fundierter Analyse auf die Möglichkeit hin untersucht, das sprachlich wiederzugeben, was durch das romanische -MENTE-Adverb ausgedrückt werden kann. Als Faktoren für die Einordnung zu den Wiedergabeformen der Kategorie 'Adverbialausdruck der Art und Weise' werden aufgezählt: die Wortstellung, der Akzent und die Form (keine Flexion, bestimmte Kasusformen, Affigierung). Dabei stellt sich heraus:

1. nur in sehr wenigen Sprachen unterbleibt jegliche Adverbialmarkierung (d.h. die Wortstellung wird bedeutungstragend);

2. in den meisten Sprachen mit Adjektivflexion wird eine Form aus diesem Inventar (in der Regel die am wenigsten markierte) unter Beibehaltung aller anderen (d.h. adjektivischen) Funktionen zusätzlich auf die adverbiale Verwendung spezialisiert;

3. in relativ wenigen Sprachen existieren eigene Adverbialaffixe (Prä- oder Suffixe). Hierher zählen die -MENTE-Bildungen der Romania.

[1] BETZ *loc. cit.* zitiert den Beleg aus Gregorius Magnus, *epist.* 2, 33, und aus Vegetius, *De re militari* führt er die folgende Stelle an: *Sculcator est miles ex genere exploratorum levis armaturae, qui in proeliis hostium vestigiis insisterent, quasi exculcator dictus ab exculcandis sive emittendis iaculis.* Woher dieses Zitat stammt, weiß ich nicht; es steht jedenfalls nicht bei Vegetius (obgleich das Wort *exculcator* sich bei ihm 2, 15 und 17 findet).

Diese gewiß nicht uninteressante typologische Betrachtung hätte allerdings weiter genutzt werden können, v.a. auch im Hinblick auf den vielversprechenden Haupttitel der Studie: «*Syntax* and Affixation». Die Syntax kommt denn auch generell zu kurz. Auf die grundlegende syntaktische Arbeit von Olaf Deutschmann zum *-mente*-Adverb in der Romania wird weder im Text noch in der Bibliographie verwiesen[1]. Eine echte Miteinbeziehung des syntaktischen Aspekts hätte durchaus interessante Ergebnisse zeitigen können, v.a. auch im Hinblick auf das Verhältnis zwischen Adjektiv und Adjektiv mit adverbialem Nutzwert. Daß man in dieser Sprachgruppe, zumindest auf Systemebene nicht von Adverbien sprechen kann, ist offenbar. Der adverbiale Nutzwert ist hier lediglich eine Normerscheinung, d.h. die Nutzung eines von seinem Grundwert her anderweitig festgelegten sprachlichen Zeichens. Die Realisierung eines adverbialen Werts ist gebunden an gewisse Distributionen, die jedoch durchaus auch mit dem Grundwert kompatibel sein können, so daß häufig die Realisierung des adverbialen Normwerts kontextabhängig ist. Viele Probleme werden durch die typologische Betrachtung nicht gelöst, ja kaum aufgeworfen, so etwa wird das deutsche «Adverb» als durch die unflektierte Adjektivform wiedergegeben dargestellt. Liegt dann auch in der Kopulakonstruktion des Typs *sie ist schön* ein Adverb vor? Hier offenbart sich die Problematik einer jeden onomasiologischen Analyse: das Inventar derjenigen sprachlichen Einheiten, die zur Abdeckung einer Kategorie dienen, trägt in keiner Weise den übrigen Werten und Verwendungsweisen dieser Einheiten innerhalb des *sprachlichen* Systems Rechnung. Die Untersuchung bleibt im Kategoriellen stecken und mündet nie ein in eine strukturell-funktionell-einzelsprachlich fundierte Darstellung[2]. Über den Wert der Einheiten in der betrachteten Sprache wird nichts ausgesagt, ja häufig erhalten sprachliche Einheiten einen Stellenwert, der ihnen vor dem Hintergrund des einzelsprachlichen Systems gar nicht zukommt. Marginalwerte können dadurch eine immense und oft irreführende Bedeutung erhalten. Hinzu kommt, daß solche rein onomasiologischen Betrachtungen auch nur von geringem erkenntnistheoretischem Interesse im Hinblick auf Sprache sind, denn es ist hinreichend bekannt, daß man prinzipiell alle Kategorien bzw. die Inhalte aller möglichen Welten in jeder Sprache fassen kann, die Prozeduren unterscheiden sich allerhöchstens durch die Nutzbarmachung sprachlicher Mittel unterschiedlicher Rangstufen (Lexie>>>Text) bzw. Distributionen.

Was die Darstellung der Entwicklung des -MENTE-Adverbs vom Lateinischen zu den modernen romanischen Sprachen angeht, so ist sie mit viel Akribie durchgeführt. Es wird umfangreiches Korpusmateral für alle gelegten Schnitte und alle in Betracht gezogenen Sprachen präsentiert, wobei allerdings niemals genau gesagt wird, aufgrund welcher Texte das Gesamtkorpus zustandekam. Doch erweist sich das, was sich beim Beispielmaterial der indogermanischen und der nichtindogermanischen Sprachen des Typologiekapitels als hilfreich erwies, nämlich die Übersetzung der Beispiele, hier eher als störend, v.a. da selbst bei formalen Differenzen zwischen einzelnen Adverbien der gleichen adjektivischen Basis (z.B. *facile*, *faculter*, *faciliter* usw.) der Eindruck absoluter Synonymie entsteht, obgleich häufig diastratische und/oder diaphasische Konnotationen[3] vorliegen bzw. auf der Ebene unterschiedlicher Synchronien argumentiert wird. – Die Materialpräsentation umfaßt die folgenden Kapitel: *The Adverbs of Classical Latin* (p. 17–34), *From Latin to Romance* (p. 35–51),

[1] O. DEUTSCHMANN, *Zum Adverb im Romanischen*. Anläßlich französisch *Il est terriblement riche – Il a terriblement d'argent*, Tübingen 1959.

[2] Cf. hierzu in neuester Zeit B. STAIB, *Semantik und Sprachgeographie*. Untersuchungen zur strukturell-semantischen Analyse des dialektalen Wortschatzes, Tübingen 1980, p. 25ss.

[3] Es sei hier nur ganz pauschal auf die Problematik einer objektivierbaren Abgrenzung zwischen diastratischen und diaphasischen Varianten hingewiesen.

MENTE in Gallo-Romance (p. 53–85), *MENTE in Ibero-Romance* (p. 87–114), *MENTE in Italo-Romance*, '*Rheto-Romance*', *Dalmatien, and Rumanian* (p. 115–131). Dem folgt eine *Conclusion* (p. 133/34), zwei Appendices in Form von Fundstellen- und Wortlisten (*MENTE in Latin* [p. 135–143], *Adjectives with MENTE in Latin* [p. 145–148]) und eine umfangreiche Bibliographie, geordnet nach der für die einzelnen Hauptkapitel grundlegenden Literatur (p. 149–163).

Für das Lateinische werden alle Möglichkeiten der Adverbialbildung als Phänomen der Wortbildung dargestellt, gegliedert nach der formalen Markierung. Produktive und nicht-produktive, analysierbare und nicht mehr analysierbare Adverbbildungen werden gleichberechtigt systematisiert und präsentiert[4]. Allerdings wird die Weiterentwicklung im Bereich der noch produktiven Adverbialbildungen auf *-e*, *-ter* und *-iter* sorgfältig und gründlich nachvollzogen. Die Vielfalt der klat. Adverbialformen wird durch eine weitestgehend exhaustive Auflistung der vorhandenen Typen bestens dokumentiert (wenigstens 15 Haupt- und Untertypen werden herausgestellt). Dabei fällt auf, daß die meisten Typen bereits im Klat. Reliktcharakter haben und auf keinen Fall mehr produktiv sind, oft nicht einmal mehr analysierbar (z. B. *clam*, *iam*, *nam*, *tam* etc.), obwohl alle diese Typen für den Verfasser ganz offensichtlich zu den durchsichtigen Wörtern im Sinne Gaugers[5] gehören. Synchronische und diachronische Einordnungskriterien werden hier permanent vermischt. Im Mittelalter verringert sich die Produktivität dieser Bildungsvielfalt noch weiter und reduziert sich im wesentlichen auf die Endungen *-e* und *-(i)ter*, so daß es zu zahlreichen Alternativbildungen zu morphologisch anders gekennzeichneten Adverbien kommt. In der Gesamtromania verschwinden dann auch diese Typen. Mit Ausnahme der Übernahme einzelner klat. Adverbialformen ins Lexikon (> primäre Adverbien) tritt eine neue Form der Adverbialbildung an ihre Stelle. Das aus dem Paradigma des autonomen Nomens MENS übernommene MENTE wird nach einem von Sprache zu Sprache unterschiedlichen Morphologisierungsprozeß zum einzig produktiven Mittel der Bildung von Adverbien der Art und Weise.

Für jede romanische Sprache getrennt finden die folgenden Aspekte Berücksichtigung:

1. die Lautentwicklung von -MENTE;
2. Auflistung formaler Varianten (betroffen ist hiervon in erster Linie die Iberoromania);
3. -MENTE-Adverbien als/nicht als graphische Einheit;
4. -MENTE bei mehr als einem Adverb in der Koordination

Alle Untersuchungspunkte werden gut dokumentiert. Doch erscheint uns Punkt 3 nicht sehr aussagekräftig, wenn man bedenkt, daß in handschriftlichen Zeugnissen des Mittelalters oft sehr willkürlich mit den Wortgrenzen umgegangen wird.

Interessant ist ferner der Versuch, die Rolle des lat. Nomens MENS in den einzelnen Teilen der Romania nachzuvollziehen, der jedoch auf einige oberflächliche Bemerkungen beschränkt ist, da es hierzu noch keine Untersuchungen gibt. So finden sich im Französischen keinerlei autonome Relikte des lat. MENS, im Spanischen hingegen existiert es als Substantiv weiter etc. Des weiteren wird auch jeweils kurz auf Konkurrenzformen zu -MENTE beim Adverbialausdruck verwiesen. Im Afrz. finden sich hier in Kombination mit einem Adjektiv etwa *cuer*, *co(u)rage*, *sen*, *sens*, *pense*, *entendement*, *ame*, *esprit*, im Altkastilischen *guisa*, *cosa*, *manera*, etc. Allerdings muß man vorsichtig sein, die syntagmatische Verbindung von Adjektiven mit den eben aufgezählten Einheiten in ein morphologisch-funktionelles Paradigma mit den

[4] Zur Definition von Produktivität und Analysierbarkeit cf. E. WERNER, *Die Verbalperiphrase im Mittelfranzösischen*. Eine semantisch-syntaktische Analyse, Frankfurt–Bern–Cirencester 1980, p. 34, 326.

[5] Cf. H.-M. GAUGER, *Durchsichtige Wörter*. Zur Theorie der Wortbildung, Heidelberg 1971.

-MENTE-Bildungen zu stellen: während bei den -MENTE-Adverbien -MENTE ausnahmslos Translativ ist, welches das jeweilige Adjektiv in ein Adverb transponiert, sind *cuer*, *guisa* etc. niemals Translativ. Auch in Kombination mit einem Adjektiv behalten sie ihren primären Wert als Substantiv bei. Erst der gesamte Komplex Adj. × Subst. wird dann – in der Regel mithilfe einer Präposition – in die Position eines Zirkumstanten in der Terminologie Tesnières transferiert, so daß es sich um ein Translat ersten Grades handelt. Eine direkte Gegenüberstellung der verschiedenen Möglichkeiten des Adverbialausdrucks für die Art und Weise ist somit nur unter Beachtung der verschiedenen Rangstufen, denen beide Typen hinsichtlich der Zuweisung des adverbiellen Werts angehören, zu rechtfertigen.

Gesamthaft gesehen gibt die vorliegende Studie einen verdienstvollen Einblick in die panromanische Erscheinung der -MENTE-Adverbien. Da die Studie jedoch auf weiten Strecken rein deskriptiv hinsichtlich einer Behandlung der morphologischen Seite dieser Adverbienbildung bleibt, erscheint der Titel «Syntax and Affixation» allerdings hochgestapelt. Es wird nicht auf die Syntax des MENTE-Adverbs eingegangen, es sei denn, der Verfasser meint, daß bereits eine Analyse der Abfolge von MENTE in Verbindung mit mehreren Adjektiven Syntax sei. Der Begriff des Bauplans fehlt gänzlich. Was untersucht wird ist ausschließlich die Ausdrucksseite bzw. besser deren Realisierung *in concreto*, so daß allerhöchstens der Abstraktionsgrad der *Σ-parole* Hegers erreicht werden kann[6]. Daß die aufgrund des Titels zu erwartenden systematischen Aspekte auf der Strecke bleiben, ist zweifelsohne schade, wenn auch im Hinblick auf die wohl implizit intendierte morphologische Ausrichtung der Studie durchaus konsequent.

Bleiben noch einige Punkte, die wir nicht unbemerkt lassen wollen:

– P. 1: Die Feststellung von der Heterogenität der Klasse der Adverbien betrifft wohl eher deren Form als deren Funktion.

– P. 17: Die Behauptung, daß im Klat. die Adverbialbildung uneinheitlich sei, mit Ausnahme der Adverbien auf *-ius*, ist sachlich unzutreffend. Auch in der Gruppe der Adjektive, die normalerweise das Adverb auf *-ius* bilden, gibt es Ausnahmen, und zwar sind dies diejenigen Adverbien, die abgeleitet sind aus Adjektiven, die vor dem Endungsvokal einen weiteren Vokal aufweisen, z. B. *idoneus*→*magis idoneus* und nicht **idoneius*, dsgl. bei *arduus* etc.

– P. 69ss.: Die Erklärungsversuche für die Entstehung von modfrz. *-amment/emment* und *-ément* erweisen sich als recht traditionell und bringen keine neuen Aspekte in die Diskussion.

– P. 13: Was soll man sich unter einem virtuell kompletten Schwund der span. Form *-mientre* vorstellen? Entweder eine Einheit verschwindet komplett, dann ist dies eine durchaus reale Sache oder sie tut es nicht. Dann ist der Schwund auch nicht mehr komplett!

– P. 135ss.: Das Fundstellenverzeichnis von MENTE im Lateinischen zeigt einwandfrei, daß es auf keinen Fall nur grammatisches Instrument ist; die Morphologisierung setzt demnach wohl erst in der Entwicklung des Gemeinromanischen ein.

Edeltraud Werner

★

[6] *Σ-parole* im Sinne einer rein quantitativen Abstraktion aus den konkreten *parole*- Manifestationen. Cf. K. HEGER, *Monem, Wort, Satz und Text*, Tübingen ²1976, p. 26–30. Cf. auch WERNER, *Verbalperiphrase*, p. 28ss.

ALF LOMBARD, CONSTANTIN GÂDEI, *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine*. Ed. Ac. R.S.R. et CWK Gleerup, Lund 1981, 415 p. (IX + I: 70 p. + II: 104 p. + III: 232 p.).

Le linguiste suédois Alf Lombard, forte personnalité en romanistique, et son fidèle collaborateur roumain Constantin Gâdei ont publié ensemble une œuvre aussi originale qu'utile, le *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine* (DMLR).

Ce gros volume de plus de 400 pages représente une nouveauté absolue pour la linguistique du point de vue de la conception, de la méthode de travail adoptée et des résultats obtenus, tant théoriques que pratiques.

Tout l'ouvrage porte l'empreinte de l'érudition et de la longue expérience scientifique du professeur Alf Lombard dont on peut affirmer, sans réserve, qu'il est, depuis longtemps le meilleur connaisseur étranger de la langue roumaine, non seulement dans sa structure spécifique mais encore dans les détails les plus secrets. La participation à la réalisation de cette œuvre du Roumain Constantin Gâdei est extrêmement précieuse car elle représente le point de vue du locuteur roumain, de celui qui connaît parfaitement la langue vivante, la langue parlée d'aujourd'hui, en particulier. C'est ainsi que, si Alf Lombard est venu avec son immense bagage de connaissances linguistiques – diachroniques et synchroniques – sur la langue roumaine, Constantin Gâdei l'a toujours secondé avec les ajouts et les corrections si importants de celui dont la langue maternelle est le roumain.

De chaque feuille de ce dictionnaire, écrit avec une exceptionnelle rigueur philologique, se dégage la conception de base, connue de tous ceux qui se sont familiarisés avec les travaux antérieurs d'Alf Lombard, dont il faut incontestablement rappeler trois: *La prononciation du roumain*, Upsal 1935, modèle de recherche de phonétique descriptive irremplaçable encore à ce jour, *Le verbe roumain*, I, 1954, II, 1955, Lund, vaste étude (1225 p.), ouvrage unique dans la littérature spécialisée, sur un chapitre de base de la morphologie, *La langue roumaine, une présentation*, Paris 1974, large panorama sur les aspects grammaticaux roumains spécifiques.

Le dictionnaire examiné ici, fruit d'une longue recherche d'environ 20 ans et d'une période assidue d'élaboration, est composé de trois parties distinctes, qui toutes concourent à une description systématique de la morphologie complète de la langue roumaine, vieux rêve d'Alf Lombard et qu'il voit, maintenant, réalisé.

L'ouvrage a donc pour objet la morphologie, l'élément le plus stable de toute langue. L'auteur déclare, dans la préface, que la morphologie de la langue roumaine est un domaine attirant, séduisant même et, en tous cas, «unique dans le monde des langues» (p. IX).

La première partie, l'introduction (70 p.) présente «la clé» du livre, de sorte que, faute de la lire avec une grande attention, les deux autres parties du Dictionnaire demeureraient incompréhensibles. Dans cette section les auteurs montrent, au moyen d'exemples lumineux, quels sont les quatre facteurs essentiels qui caractérisent la morphologie de la langue roumaine:

1) les différents systèmes de désinences, par ex. *bun*, *-ă*, *-i*, *-e* bon, bonne, bons, bonnes (avec les désinences *zéro*, *-ă*, *-i* et *-e*)

2) les modifications consonantiques dans le radical des mots, par ex. *eu văd*, *eu văzui* «je vois, je vis» ou *urs/urși* (avec les alternances de consonnes *d/z* et *s/ș*).

3) les modifications dans les voyelles du radical des mots, par ex. *floare – flori* «fleur, fleurs», *eu văd – el vede* «je vois, il voit» (avec les alternances vocaliques *oa/o* et *ă/e*)

4) L'accent des mots à radicaux polysyllabiques, par ex.: *eu cunún* «je marie» comparé à: *el trémură* «il tremble».

On souligne, et c'est parfaitement justifié, que les facteurs 2 et 3 en particulier (donc les alternances vocaliques et consonantiques) constituent la marque distinctive, spécifique de la langue roumaine.

On montre de même que, parmi les innombrables possibilités qu'elles présentent, en théorie, la combinaison des deux types d'alternance avec le système de désinence et avec la mobilité de l'accent produit, en pratique, plus de 800 flexions. La recherche de ces dernières est l'objet de la deuxième partie (104 p.), constituée par une liste systématique des flexions, la première rédigée en ce sens – donc, globalement – sur les flexions de la langue roumaine.

Y sont compris les substantifs masculins, féminins et neutres et, ensuite, les adjectifs, les pronoms et les verbes, (donc MFN, APV) c'est-à-dire toutes les parties susceptibles de flexion du discours de la langue roumaine.

Dans le cadre de chaque catégorie, les flexions sont rangées selon leur système de terminaisons, selon les alternances vocaliques et consonantiques et selon l'accent. Pour chaque flexion on a pris un mot comme modèle (mot rubrique). Il faut mentionner que le choix du mot-type parmi un grand nombre est très judicieux; par ex. pour le modèle M6D on a choisi le mot simple et bien connu *urs* «ours» en regard de *albatros*, *comis*, *fetus*, *lotus*, *mops* «bouledogue», *sconcs* «sconse» etc. qui subissent le même type de flexion et apparaissent à la rubrique «de même». Pour le M8D qui comprend une série de substantifs relativement peu connus dans la langue roumaine, tels que *amfiox* «amphioxus», *fenix*, *fox*, *limax* «limace», *tamarix* «tamaris», *trionix* «trionyx», on a choisi le plus connu qui est *sfinx*. C'est avec le même soin qu'on a procédé dans les cas semblables.

La dernière section, la plus volumineuse (232 p.), est constituée par la liste d'environ 30 000 mots à flexions, chacun avec un renvoi, réalisé selon un système aussi simple que clair, qui rend rapide la recherche du type de flexion. Bien sûr, lorsqu'il arrive qu'un mot appartienne à plusieurs flexions, on les a toutes notées, par ex. *abonat -ă*, «abonné-ée», *cuprins* «contenu», *kaki*, *perpendicular -ă*, *recepţioner -ă*. A l'inverse, on a indiqué séparément les homonymes ayant des flexions différentes, par ex. *ochi* «œil», «vitre, œuf sur le plat», *vară* «été», «cousine» etc.

Dans le préface, il est mentionné que, pour parvenir au nombre d'environ 30 000 mots du dictionnaire, les auteurs se sont basés sur le DEX, le DN3 mais aussi sur d'autres dictionnaires, ce qui explique l'apparition, dans le DMLR, de termes récents comme *comando*, *libido*, *trustman*, *tenisman*. Cependant, certains mots mal acclimatés ont été éliminés (cf. p. III, 7) ainsi que certains archaïsmes. Le DEX, comme on sait, contient cependant un nombre à peu près double de termes, soit 56.568 mots, parmi lesquels, dans l'ouvrage en cause, on a choisi ceux sujets à la flexion. En outre ,parmi ces derniers, pour simplifier la présentation comme pour économiser la place, les auteurs ont éliminé tout ce qui représente un dénominateur commun, donc les mots qui ne sont pas absolument indispensables pour l'intelligence de la complexité morphologique de la langue roumaine (en partant de l'idée, parfaitement vraie, qu' «on ne fera jamais un dictionnaire absolument complet») (III, 8). Il s'agit des mots ayant les mêmes finales ou dont le préfixe ne change rien à la flexion, et qui se conjuguent ou se déclinent comme d'autres, présents dans les pages du dictionnaire (*inutil* décliné comme *util*, *radiotelegrafia* conjugué comme *telegrafia* etc.)

Le DMLR contient une nouveauté en ce sens que, contrairement aux dictionnaires de la langue roumaine qui excluent de la liste des mots les termes considérés comme vulgaires ou indécents, il en retient quelques-uns, précisément ceux qui présentent un certain intérêt morphologique (cf. p. I, 62).

Ce dictionnaire si original s'adresse à la fois aux roumains, spécialistes ou non, et aux étrangers. C'est pourquoi, comme bien d'autres ouvrages d'Alf Lombard, le DMLR a été rédigé en français, justement pour subvenir aux besoins des romanistes désireux d'étudier le

roumain en soi ou de le comparer avec les autres langues romanes, comme des étrangers soucieux de maîtriser notre langue. Les auteurs, sans négliger les archaïsmes, les régionalismes etc. ont décrit la langue vivante, la langue de tous les jours. Et c'est sûrement ici que le rôle de Constantin Gâdei, de son sentiment linguistique est particulièrement grand! Par ailleurs, il arrive qu'on note des divergences d'opinions entre les auteurs, comme, par exemple, p. II, 50, concernant le genre d'un substantif.

Ayant en vue le public international, les auteurs ont accordé une attention spéciale aux indications de prononciation. Nous pensons cependant que ces éléments auraient dû apparaître dans la troisième partie, qui est la première consultée, plutôt que dans la deuxième partie.

Ce livre, vaste panorama de la morphologie de la langue roumaine, entraînera sûrement, grâce à l'autorité d'Alf Lombard, un accroissement du nombre de ceux qui souhaitent apprendre le roumain et offrira une abondante source de «sujets» à la recherche scientifique.

Le dictionnaire absolument nouveau examiné ici ouvre une perspective vers l'élaboration d'un «dictionnaire idéal» de la langue roumaine. En même temps, le DMLR constitue le couronnement de l'activité poursuivie jusqu'à ce jour par Alf Lombard qui, en grand romaniste et inégalé parmi les roumanisants depuis près d'un demi siècle, sert avec un rare dévouement la cause de la langue roumaine.

Florica Dimitrescu

★

MAX PFISTER, *Lessico etimologico italiano (LEI)*, Wiesbaden (Reichert Verlag) 1979–1982, fasc. 1–6, 1152 p.

La presa di coscienza di un'evoluzione incessante del reale cui non si sottrae la lingua in tutti i suoi aspetti, il riavvicinamento della linguistica ai fatti della storia nella loro molteplicità umana, culturale, sociale e tecnica spiegano, almeno in parte, il rinnovato interesse per l'etimologia che si delinea in questi anni in Italia. Ci si interroga sul suo posto, sul suo oggetto, sui suoi fini e metodi. Sul versante dei principi risponde la rigorosa e articolata panoramica dello Zamboni[1] corroborata da numerosissimi esempi e pezze d'appoggio. Sul versante «operativo» escono i due basilari lavori del *DELI* di Cortelazzo-Zolli, ormai giunto al terzo volume (lettere A–C 1979, D–H 1980, I–N 1983) e del *LEI* approdato al sesto fascicolo con una rallegrante regolarità di apparizione.

Si sa quanto sia ardua la costituzione e l'organizzazione di un dizionario etimologico che deve articolarsi nelle più diverse competenze, che deve «legare» specifiche ricerche e risultati particolari per tentare una sorta di bilancio sullo stato della ricerca e costituire una piattaforma per ulteriori assaggi investigativi. La diversificazione delle due opere è chiara. Mentre il *DELI* si propone quale dizionario aggiornato della lingua che utilizza organicamente ed esaustivamente le più recenti acquisizioni etimologiche, il *LEI* di Pfister et alii mira, con un'ampiezza e capillarità di informazione che appaiono a momenti sterminate, a costituire anche un «tesoro» etimologico dei dialetti italiani. Esso è così suscettibile di arricchire di una prospettiva diacronica ed areale la visione di quel nodo centrale nella storia linguistica italiana che è costituito dalla dialettica tra lingua e parlate regionali.

[1] A. ZAMBONI, *L'etimologia*, Bologna 1976. Vedi anche, dello stesso PFISTER, *Einführung in die romanische Etymologie*, Darmstadt 1980.

Dietro il *LEI* si sente, non solo in filigrana, il *FEW* di cui Pfister è stato a lungo collaboratore (e a Walter von Wartburg[2] così come a Franz Fankhauser l'opera è dedicata). Ma i miglioramenti (una chiara e leggibile articolazione dei materiali, lo sforzo di una precisa differenziazione semantica, l'attenzione ai sintagmi fissi e alle locuzioni, l'ampiezza di documentazione dei derivati e dei composti registrati per altro secondo le diversificazioni semantiche del lemma e dunque in un ordinamento orizzontale) sono ben verificabili.

Il *LEI* offre in questo modo apporti nella direzione di una «etimologia strutturale del contenuto» distinta da un'etimologia della forma: accostando alle strutturazioni formali altre, adeguate strutturazioni semantiche tende a fare dell'etimologia la dimensione diacronica di un'autentica semantica storica.

Sarebbe superfluo, in una sede come questa, voler presentare la genesi dell'opera e indicare la struttura dei singoli lemmi. Piuttosto si rinvia ad articoli come *aequalis* che occupa ben 21 colonne (p. 1006–1027), magistrale e tipico della sistematicità e del rigore di procedimento, come *adiacens* (p. 653–676), con tra l'altro il minuto accertamento del passaggio di *agio* in zona piemontese ad *asio* 'recipiente, arnese, vaso vinario' o come *aedificium* (p. 464–468), termine dotto o semidotto con interessanti sviluppi tecnici a *dificio* 'macchina, ordigno da guerra, apparecchio, frantoio'.

Numerosi gli articoli che offrono spunti, che aprono nuove prospettive: vedi ad esempio *absentia* (p. 166–172) che risolve definitivamente le discussioni su *senza*, vedi la documentazione su *vantaggio* (p. 24) nel senso di 'profitto, guadagno di un capitale, guadagno sul cambio' (anno 1393–1405) che potrebbe riproporre, con un'aferesi affatto insolita, la questione dell'origine di *aggio*, guadagno ottenuto nel cambio di moneta (verso 1530).

È evidentemente prematura una visione d'assieme dei dati forniti. Riportiamo perciò, in modo discorsivo, i nostri appunti di lettura e di utilizzazione. Sono *decine* gli articoli che si leggono con ammirazione e traendone arricchimento. Solo un caso, quello di una etimologizzazione con asterisco, suscita qualche dubbio e cioè (p. 111–113) il supposto **ablumen*, residuo da sciacquare, da cui verrebbero il piem., tic. *biám*, rosume, tritume di fieno e il piem., tic. *biũm*, 'idem'. È difficile che una voce per sciacquatura possa essere applicata ad aridi, a tritume di fieno, a pula. L'evoluzione postulata, da 'residuo da sciacquare' ad 'avanzi leggeri, strame' e infine a 'tritume di fieno, pula del grano', è del tutto ipotetica. Nessuna attestazione intermedia suffraga una simile supposizione. Ci si chiede piuttosto se queste voci non debbano riconnettersi, nella forma derivata in *-umen*, *-amen*, ad un gruppo di termini ben esistenti ed assodati tra cui ad esempio il fr. *balle de blé*, 'loppa, pula', *baler*, 'vagliare' (*FEW 1*, p. 219–220; Gamillscheg, *ZRPh 43*, 563; *EWF 73a*, Stimm, *Festschrift Wartburg* p. 808ss.), spagn. *balago*, 'paja larga de los cereales quitado el grano' (Corominas 1, p. 373). La presenza di questa base in area piemontese e ticinese è assodata da forme quali Ronco Canavese *balai*, trucioli, tic. *balee*, resti della vagliatura, fagiolule ecc. Questa base *bala* dava, con suffisso cumulativo *-umen* rispettivamente *-amen* (cfr. *tritume*, *pattume* e *ciarpame*, *letame*) appunto **balúmen* donde poi regolarmente *blumen*, *biũm*, rispettiv. **balámen* donde *blamen*, *biám*. Casi di caduta di *-a-* protonica nell'Italia settentrionale non mancano. Si collega così il termine ad una base ben documentata. Anche la congruenza areale (Piemonte e Ticino in affinità con le zone francesi) depone a favore dell'ipotesi qui avanzata.

È poi escluso che il vercellese *antivíst*, intelligente, pieno d'iniziativa, derivi da *attivista* come si vorrebbe a p. 489. La voce si spiega con il valore dell'a. it. *antevedere* 'prevedere, anticipare con la mente il futuro' e anzi con l'a. it. *antiveduto* e *antivisto*, 'avveduto' (Boccaccio: Per che segretamente dipartirsi diliberò l'antiveduto e saggio; cf. Battaglia, 1, p. 529). L'ag-

[2] E ci si interroga sul perchè, sia per il francese sia per l'italiano, l'iniziativa di impostare e realizzare queste grandi opere muova da non-italiani.

gettivo non è limitato al vercellese bensì è quanto meno dell'intera Lombardia (*antevíst*, *intevíst*, 'previdente'). Aggiungi nel medesimo significato a. it. *antiguardare*, 'prevedere, antivedere[3].

A p. 1085 la forma istriana *sutáiero*, 'palombaro', è ricondotta ad *aer*, aria, atmosfera. Chiediamo come tale rinvio si concilii semanticamente. Non è pensabile una più semplice dipendenza da *sotto?* Cf. le forme *sotágero*, *sotáiaro*, *sutáiere*, sempre per palombaro, date per il giuliano dal Rosamani. Anche Pinguentini 217 citando *sotáiero*, 'palombaro, marangone (l'uccello che si tuffa per catturare i pesci)' pensa ad un composto di *sotto* + *acqua* (= sott'acquero) in forma contratta con dileguo della gutturale. Cf. inoltre il veneziano *sotarolo* 'tuffatore' dato da *REW* 8402 (subtus) e l'anconitano *sottarola*, 'botola'.

Il napoletano *quicquera*, 'errore', non va con *aequivocus* (p. 1053). Anche la necessità in cui si trova l'estensore del lemma di postulare una forma semidotta popolarmente adattata nella seconda e terza sillaba (resterebbe intatta solo una sillaba!) mostra l'insostenibilità di tale ipotesi. La cosa si risolve a livello di modi di dire, come variante di *fare una chicchera*, cioè una piccola tazza, nel senso di 'sbagliare, subire un insuccesso', in ciò da accostare a *far fiasco* ecc.

Il pavese *citadéi ariús*, abitante del contado inurbato, non si collega con *aria* 'atteggiamento di superbia' e con *arioso* 'presuntuoso, arrogante, superbo' (p. 1078). L'espressione è del resto anche milanese e parmigiana: *milanés ariús* è il milanese inurbato, è chi non è milanese di nascita: originariamente *ariús* indicava solo gli oriundi dalle immediate vicinanze di Milano: poi, con l'unità d'Italia e il grande inurbamento degli ultimi decenni, sono divenuti *ariús* anche coloro che sono nati nelle più lontane parti della penisola; a Parma (1977) si parla poi di *pramzán ariós*, di parmigiano arioso, nel senso di 'campagnolo'.

Il riferimento non è ad una ipotetica (e improbabile) superbia, ma al fatto che si tratta di persone che vengono dalla campagna, dove c'è aria: cf. nel Maggi, *menà all'aeria*, 'condurre alla campagna, all'aria aperta' (ed. Isella 2.151), pavese *ariús*, 'arioso, arieggiato, pieno di aria e di luce', e il parmigiano furbesco *all'ariosa*, 'all'aperto'. Se è lecito scomodare anche le cose serie, si confronti il concetto di *Ausbürger* della storia del diritto tedesco. Rientra qui anche Novi Ligure *ariúsu*, forestiero che cerca di parere del posto imitando il dialetto (Magenta): il senso non è quello di darsi arie bensì di raggiungere – in una situazione di senso di inferiorità – un mimetismo linguistico.

Le denominazione di *rügín* per il gergo dei magnani di Valcolla non dipende da *aerugo*, 'ruggine', come si suggerisce a p. 1119. Anche la tonica (su *í* e non su *u*, come in *rúggine*) lo esclude. Le difficoltà semantiche sono poi insormontabili. Si tratta invece di *rügín* 'piccolo ruggito, piccolo rutto', da *rücc*, 'rutto, emissione di fiato', il gergo essendo designato quale un parlare scomposto e deforme; cf. il parallelo costituito da *tarón*, nome di molti gerghi dell'Italia settentrionale, che deriva da *taronaa*, *maronaa*, 'brontolare, bofonchiare': cf. O. Lurati – I. Pinana, *Le parole di una valle: dialetto, gergo e toponomia della Val Verzasca*, Basilea–Lugano 1983, p. 144.

Di seguito, infine, altre, più minute «note di lettura». A p. 13–14 aggiungerei *portare avanti (il discorso, la ricerca)*, che fu una delle più ricorrenti voci del '68 e degli anni successivi. *Andèr a l'abadí*, 'frequentare una donna', di p. 55, non va con *badía*, 'convento', bensì con *badía*, 'arte e corporazione', luogo dove ci si riunisce; cf. *badalona*, 'bordello', del 1643. Per la figura e la funzione dell'*abbas* e *abate* dei giovani v. i molti materiali storici in G. Pola Falletti-Villafalletto, *Associazioni giovanili e feste antiche*, Milano 1939, e, dello stesso, *La Juventus attraverso i secoli*, Torino 1953. A Sonogno *bevrá* e non *bevráy* (p. 72). Il valsesiano

[3] E vedi la stessa idea in *gh'a l'öcc anán*, ha l'occhio in avanti, detto di chi vede lontano, è previdente (Valle Lomellina).

sboiaranda, 'minestraccia', di p. 76 (abbiberare) va molto più probabilmente con *sborlanda*, *borlanda*, 'minestraccia', che abbiamo tentato di interpretare etimologicamente e arealmente in *VDSI 2*, p. 737–738; aggiungi il senese *burlanda*, minestra lunga e l'it. *sbrodolare*, 'impiastricciare di brodo, di minestraccia'.

Abruptus (p. 142) va integrato con milanese *a assa brütta*, di colpo, repentinamente, ex abrupto, brianzolo (1970) *a sbrůta*, di colpo, e dal feltrino rustico antico (1700) *ex marcobruto*, 'espressione scherzosa per ex abrupto' (Migliorini-Pellegrini 59). Ad *abscondere* (p. 157) aggiungi *scondignézz*, 'sotterfugi', di Brissago, ad *abyssus* (p. 216) *i Abícc*, zona scoscesa tra Maroggia e Arogno, n. l., letteralm. 'abissi'. A p. 268 è forse registrabile il tic. *accettazione* quale traduzione di 'Annahme' (in un albergo e anche 'Gepäckannahme'). A p. 453 va immesso anche *acquisitore*, colui che procura affari, che va a cercare lavoro e clienti' (almeno dal 1938 a Milano, Como e Chiasso nel settore degli spedizioneri; il *DELI* data dal 1949); al *güzz*, 'attento, penetrante', di p. 583, è da accostare anche il tic. *güzz*, 'pretenzioso a tavola'. Ad *aderenza* nel senso di 'accordo, relazione, parentela' (p. 649–650) si rifà pure il verzaschese *daránza*, 'relazione' (*o s sa pöö nianca de che daránza i e chill forestee*, non si sa neppure di che parentela, stirpe, siano quei forestieri) per cui vedi Lurati-Pinana 58, 214. La forma deverbale di *adoperare* compare anche nella Svizzera Italiana, non solo in romancio: cf. a Brissago *vess in adóver*, 'essere in gran daffare', quasi essere in 'adopera' (cf. p. 781). Per *vi adoro* (p. 739) è da citare anche Mendrisiotto *viadóro*, 'pane di granoturco'.

La forma di Brione sopra Minusio *asén* 'assai' non è per influsso di *assossènn* 'a suo senno, a sua volontà' (p. 833), ma è semplicemente dovuta alla caratteristica epitesi di *n* dietro la tonica tipica del dialetto di quella località e di Intragna: cf. *alzán*, 'alzare', *nán*, 'andare', *danén*, 'denari', *marcón*, 'mercato', *poltrín*, 'poltrire, dormire', ecc. Quanto ai significati figurati di *advocatus* (p. 955) mi sembra significativo il ticinese *avocat*, 'luccio', il pesce più vorace, con allusione all'avidità avvocatizia. Ad *aestimare* (p. 1150–1152) conviene forse accludere anche Valle dell'Aniene (Lazio) *mastíma*, 'credo, penso, mi sembra (letteralm. *mia stima*)'.

Ma tutte queste sono minuzie di fronte all'immensa mole di valide informazioni date in modo sistematico e rigoroso. Ci si chiede infine se per certi termini, in particolare derivati, non sia auspicabile una maggior sinteticità: non intendiamo le forme di maggior significatività, ma elementi di rilevanza minore. Così di fronte all'eccessiva minuzia elencativa di *avant'ieri* (p. 27), *vanzaa föra* (p. 36) ecc. ci si domanda se non basterebbe rilevare l'area e la diffusione senza un quasi ridondante diffondersi in indicazioni bibliografiche. Ha senso una colonna (p. 521) su *gügín*, 'piccolo ago'? Eviteremmo certi accumuli di attestazioni spesso non molto significative. Ciò non come critica, ma per una preoccupazione e un auspicio: quello di non vedere eccessivamente protratta nel tempo un'opera che già dai primi fascicoli appare fondamentale.

Ottavio Lurati

★

MICHELE MELILLO, *Le congiunzioni dei dialetti di Puglia nelle versioni della parabola del figliuol prodigo*, Bari (Università degli studi di Bari, cattedra di dialettologia italiana della Facoltà di lettere) 1979, IV + 224 p. *(Saggi del Nuovo atlante fonetico pugliese 4 V)*.

Cet ouvrage ne peut être compris ni valablement jugé indépendamment du *Nouvel Atlas phonétique de l'Apulie*, dont il fait partie et que je crois devoir décrire tout d'abord, du moins dans les grandes lignes, attendu que *Vox Romanica* n'en a pas encore rendu compte.

Lorsque la décision a été prise, sous l'égide de la Discoteca di Stato, de promouvoir l'enregistrement d'un texte unique, la parabole de l'enfant prodigue, dans les dialectes italiens actuels, c'est Michele Melillo qui s'est chargé de cette tâche pour l'Apulie. A l'aide d'une méthode d'enquête visant à obtenir des témoins un texte oral aussi spontané que possible et armé des moyens techniques les plus modernes pour l'enregistrement, M. Melillo a constitué un corpus, sur bandes et en transcription, de 84 textes parallèles, provenant d'autant de localités dispersées à travers les cinq districts de l'Apulie: Foggia, Bari, Tarente, Brindisi et Lecce. Il a ensuite fait de ce corpus une étude systématique, aboutissant à la publication des matériaux et d'une série d'essais. Le corpus en transcription phonétique a paru dans *La parabola del figliuol prodigo nei dialetti italiani; I dialetti di Puglia* (a cura di Michele Melillo, Roma [Archivio etnico linguistico musicale] 1970). Un commentaire linguistique de chaque texte ainsi que diverses particularités relatives à l'enregistrement et à la réaction des témoins sont réunis dans le *Guida ai dialetti di Puglia nelle versioni della parabola del figliuol prodigo* (1972, paru, ainsi que tous les ouvrages que je vais énumérer, à la même édition que celui dont je dois rendre compte). Paraît ensuite *Le concordanze dei dialetti* [etc.] (2 volumes, 1973–1975), glossaire complet, avec les définitions grammaticales, syntaxiques et sémantiques, et la liste des occurrences dans le corpus. Les essais réalisés à partir de ces matériaux sont *Le strutture verbali dei dialetti di Puglia nelle versioni della parabola del figliuol prodigo* (1975), *Le forme verbali* [etc.] (1976), *Gli avverbi* [etc.] (1978), *I complementi verbali* [etc.] (1978) et l'essai auquel le présent compte rendu est consacré; un essai intitulé *I pronomi* [etc.] est en préparation.

En règle générale, chacun de ces essais est divisé en quatre sections: la section I comporte la description et l'analyse des passages du texte qui sont pertinents au sujet de l'essai, chacun de ces passages faisant l'objet d'un chapitre; les sections II, III et IV donnent, classés dans l'ordre de ces chapitres, respectivement les listes des 84 passages parallèles, les cartes linguistiques et les cadres synoptiques relatifs à la fréquence d'emploi. La numérotation uniforme des chapitres à travers les quatre sections et celle des textes ou passages parallèles dans tous les volumes et sur les cartes facilite la consultation. Chaque essai comporte des index (des sujets, des mots, formes et constructions, des lieux et des auteurs ou œuvres) et une carte géographique de l'Apulie. Presque tous les essais comportent aussi une introduction, de caractère pratique ou méthodologique.

Pour présenter plus en détail l'économie du volume dont je dois rendre compte, je choisis d'en décrire un chapitre, le troisième de la section I (p. 16–22), intitulé «La congiunzione *allora* nel versetto 15: *Allora se n'andò*»; cette description vaut toutefois également *mutatis mutandis* pour les autres chapitres de cette section.

L'auteur commence par présenter des considération synchroniques (*allora* adverbe et *allora* conjonction, *allora* comme conjonction temporelle du passé par opposition à *ora*, examiné dans les chapitres précédents) et diachroniques (sur l'opposition ancienne AD [HANC] HORAM / AD ILLAM HORAM, par exemple, et le remplacement du premier de ces termes par MODO, *mo*, en Italie méridionale). – Suit, sous le titre «I modelli», une énumération et une brève caractérisation des principaux types que le corpus livre pour rendre le passage *allora se n'andò* du texte italien; ces types sont exprimés en italien et munis d'un numéro d'ordre qui parcourt toute la section I; dans notre cas, ce sont les types

(15) «*allora* se ne è andato»
(16) «*un giorno* se ne è andato»
(17) «*e* se ne è andato»
(18) «se ne andò *allora*»
(19) «*quando ebbe finito tutto* ... se ne è andato»
(20) «se ne è andato»

Pour chacun de ces types, on cite ensuite et commente les principales réalisations («realisazioni»), cette fois sous leur forme dialectale, en transcription phonétique, avec des exemples tirés de la liste complète de la section II. Pour le type 15, par exemple, on a deux réalisations, celle que caractérise la forme dialectale de *allora* (15a) et celle que caractérise la conjonction *tanne* ou *tanno*, issue de TANDO (15b). – Un tableau synoptique («quadro sinottico») donne le nombre des exemples relevés dans le corpus, classés selon le type, la réalisation et le district. – Le chapitre se termine par des remarques finales sur la distribution des types et des réalisations dans l'Apulie, sur les liens éventuels qu'ils entretiennent avec des traits linguistiques situés dans d'autres zones de l'Italie, sur la vitalité de ces constructions, leur place dans la dimension diastratique; 15a, par exemple, est représenté abondamment dans tous les districts, tandis que 15b n'a que cinq occurrences, localisées dans l'ancienne Terre d'Otrante; 15a est évidemment lié au modèle littéraire italien, au contraire de 15b, qui est strictement dialectal. – Des notes à la fin de la section I apportent un complément d'information d'ordre bibliographique et critique.

Dans les autres chapitres, d'autres conjonctions sont décrites d'une façon analogue: *ma ora, ma ora che, cosí, quando, mentre, e mentre, ma, e, poi, poiché;* elles sont envisagées et classées surtout en fonction de la signification qu'elles ont dans le contexte (des chapitres différents sont consacrés par exemple à diverses significations de *e*: *e* adversatif, *e* conclusif, *e* copulatif). Il est impossible de résumer ici tous ces chapitres. L'évaluation qui suit permet cependant de s'en faire une idée.

Le projet, dans son ensemble, a le mérite de mettre au jour tout un trésor dialectal, en recourant à des méthodes et à des moyens modernes et en établissant un réseau de points d'enquête relativement serré (cinq fois plus serré que dans l'*AIS*); la conception du projet est moderne aussi du point de vue du choix des matériaux, puisqu'on ne se contente pas d'un corpus de mots, ni même d'un corpus de phrases, mais qu'on offre un corpus de textes. Chacun des essais fournit des matériaux bruts (section II) et des matériaux classés (sections III et IV), ce qui constitue autant de petits atlas linguistiques, présentés avec soin et directement utilisables pour des recherches indépendantes. L'étude linguistique (section I) du volume sur les conjonctions contient mainte observation intéressante (par exemple sur la différence de réaction du témoin face à un *e* italien purement copulatif, qu'il aura tendance à rendre par l'équivalent dialectal de *e*, et face à un *e* italien à nuance adversative, qu'il aura tendance à rendre par un terme plus précis, équivalant peut-être à l'italien *eppure*); elle met bien en évidence des particularités dialectales (telles les variantes dialectales de *cosí*, 1.4, ou bien la tendance du dialecte de Salente à opter pour le terme le plus précis), les liens que ces dialectes entretiennent avec l'italien standard (l'influence marquée de celui-ci dans les dialectes septentrionaux) ainsi que certaines perspectives historiques (l'opposition *nd/nn* dans les dérivés de QUANDO, p. 35–36).

Ceci dit, je dois faire quelques réserves. D'après le titre de l'ouvrage et par référence à d'autres monographies dialectales, on s'attend à une description qui part des conjonctions utilisées dans le corpus, c'est-à-dire dans les dialectes à l'étude, classées soit en fonction de critères historiques, soit en fonction de critères synchroniques formels ou sémantiques. Or, il n'en est rien, et cette approche n'est possible qu'à l'aide des index et seulement pour une partie des occurrences. Comme il ressort de ma description du chapitre I.3, la perspective adoptée par M. Melillo est l'inverse: il part de passages du texte italien comportant une conjonction et examine comment ces passages sont rendus dans chacun des dialectes. Nous sommes donc ici en présence d'une étude avant tout comparative, dans laquelle l'italien est opposé à chacun des dialectes. Il n'y a aucun inconvénient à cela, mais nous sommes loin de ce que le titre de l'essai peut suggérer. – Le titre est trompeur aussi en ce qu'il fait penser que l'on va passer en revue toutes les conjonctions du corpus, dans leurs principaux emplois; en réalité,

certains passages du texte italien qui comportent une conjonction ne sont pas traités, et ce n'est que dans le chapitre final que le principe d'un choix est mentionné et que les critères de ce choix sont donnés.

Pour la distinction entre type et réalisation, l'auteur donne (p. 24) quelques critères, parmi lesquels il cite le choix du lexème conjonctionnel, qu'il situe au niveau du type; mais il ne s'y conforme pas toujours, témoin la distinction entre *allora* (15a) et *tanne* / *tanno* (15b), qu'il établit au niveau de la réalisation. Il y a d'autres problèmes de classement, difficiles à résoudre, il est vrai: une réalisation qui présente les deux termes *e* et *allora* est rattachée au type 17 (17b) et non au type 15 ni à quelque catégorie mixte; pour le lecteur, la raison de ce choix reste obscure.

La méthode d'enquête, qui – je le rappelle – vise à garantir le maximum de spontanéité, a pour résultat que les types et réalisations d'un passage sont hétérogènes du point de vue des moyens d'expression; dans les exemples du chapitre I.3, on peut distinguer au moins trois catégories de faits: tout d'abord les constructions spécifiquement dialectales (auxquelles appartient 15b) et les constructions dues à l'influence de l'italien standard (parmi lesquelles 15a), les unes et les autres illustrant des relations interlinguistiques; ensuite, des constructions qui ne sont spécifiques ni des dialectes ni de l'italien standard, mais qui sont pan-romanes (par exemple 20), voire universelles. Ce n'est pas là un résultat négatif de la méthode; au contraire, cette méthode ouvre ainsi des perspectives sur des aspects sociolinguistiques, voire pragmatiques, des dialectes. Mais elle a aussi ses revers: elle entraîne un inconvénient réel, à savoir le risque que les versions dialectales ne soient pas nécessairement en tous points sémantiquement équivalentes au texte italien, ni par conséquent entre elles; c'est ce qui se produit si par exemple la différence sémantique entre les types 15 et 16 reflète réellement une différence sémantique entre versions dialectales. Cela signifie alors que les passages parallèles des textes dialectaux de cet essai, à la différence des phrases d'une carte de l'*AIS*, ne sont pas commensurables en ce qui concerne la fonction des conjonctions. C'est là une limitation sérieuse des possibilités offertes par les matériaux.

Par endroits, l'auteur paraît admettre implicitement que le terme italien et son pendant étymologique dialectal sont sémantiquement équivalents (disons, selon la formule italien *e* = dialecte *e*) et que l'équivalence sémantique fait défaut ou n'est que partielle lorsque le terme italien et le terme correspondant du texte dialectal ne sont pas des pendants étymologiques (selon la formule italien *e* ≠ dialecte *eppure*). Il se peut que cette interprétation soit correcte, bien que le lien historique n'offre aucune garantie. Mais, en bonne méthode, la démonstration de l'équivalence ou de la non-équivalence sémantique entre deux passages parallèles devrait s'appuyer sur des critères synchroniques précis et explicites. En l'absence d'une telle démonstration et notamment en l'absence de bases communes, solidement établies, entre les termes de la comparaison interlinguistique, on doit se demander jusqu'à quel point les données que M. Melillo compare sont scientifiquement comparables.

M. Melillo est ouvert aux aspects les plus variés de la linguistique romane et de la linguistique générale, et on ne peut qu'admirer le large éventail des écoles et des courants auxquels il se réfère dans ses essais; je ne saurais trop dire toutefois de quelle école il se réclame dans la présente étude, privée qu'elle est d'une introduction à cet effet. Il s'agit évidemment d'une description structurale, qui cherche à dégager des oppositions formelles et sémantiques, mais sans recours rigoureux aux instruments indispensables que sont la définition des termes et l'explicitation des rapports et sans arguments suffisants. Même la notion centrale de conjonction reste vague: la conjonction est un terme de liaison interphrastique, englobant divers monèmes, qui vont de la conjonction dans le sens traditionnel du terme (comme *quando* ou *e*) à l'adverbe de liaison (comme *allora* ou *eppure*). A cela s'ajoute que l'auteur aborde ensemble la synchronie et la diachronie, la dimension diastratique et la

dimension diatopique – toutes choses d'un intérêt indiscutable – sans en explorer aucune à fond.

Résumons. Pour sa partie interprétative, l'essai sur les conjonctions ne présente, à mon sens, qu'un intérêt limité; en revanche, les matériaux que cet essai offre, ainsi que le corpus de base et le glossaire parus dans le cadre du même projet, sont dignes de retenir l'attention du romaniste et restent précieux pour celui qui veut entreprendre l'étude systématique d'un dialecte de l'Apulie ou l'étude de la distribution géographique de certains traits dialectaux et de leurs interférences avec l'italien officiel.

Robert de Dardel

★

THOMAS STEHL, *Die Mundarten Apuliens. Historische und strukturelle Beiträge*, Münster (Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung) 1980, LXXIV + 520 p. *(Forschungen zur Romanischen Philologie 22)*.

Die von H. Lausberg betreute Münsteraner Dissertation aus dem Jahre 1978 reiht sich in die Untersuchungen zur süditalienischen Dialektologie ein, deren sich gerade die deutschsprachige Romanistik traditionsgemäß besonders intensiv angenommen hat (G. Rohlfs, M. L. Wagner, H. Lausberg, H. Lüdtke). Da Stehl – was aus dem Titel selbst nicht hervorgeht – ausschließlich den Vokalismus dreier apulischer Ortsmundarten (Trinitapoli, Canosa di Puglia, Minervino Murge) abhandelt, legt er die umfangreichen Vorarbeiten von H. Lausberg und insbesondere von H. Lüdtke, *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus* (Bonn 1956) zugrunde, mit Nachdruck auf phonologischen Aspekten. Die gewählten Aufnahmeorte liegen relativ nahe an der Provinzgrenze von Bari und Foggia, wo auch die von G. B. Pellegrini erarbeitete *Carta dei Dialetti d'Italia* (Pisa 1977) den Ofanto als Dialektgrenze zwischen *apulo-barese* und *appennino-daunico* annimmt. Das Untersuchungsgebiet erfaßt somit zentral gelegene Punkte der apulischen Mundarten. Neben dem Fragebogen des AIS sind zur Kontrolle auch spontane Gespräche von jeweils ca. 25 Sprechern pro Ort aufgenommen worden (p. LXI); erfreulicherweise sind sowohl die Transkriptionen des Normalquestionnaires des AIS (p. 293–477), die wesentlichen Konjugationsparadigmata (p. 477–489) sowie je ein spontaner Gesprächstext aus den drei Orten (p. 490–509)[1] wiedergegeben worden.

Indem Stehl jeweils die Aussagen von G. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten* (Bern, 1949–54) voranstellt und die entsprechenden Verhältnisse im AIS und *(Nuovo) Atlante Fonetico Pugliese* von M. Melillo resümiert und mit den eigenen Aufnahmen vergleicht, beschreibt er den auf dem neapolitanischen System beruhenden Vokalismus im einzelnen. Innerhalb der eigenen Untersuchungen ist die Befragung so ausgedehnt, daß er auch generationsspezifische Entwicklungen erfassen kann wie z.B. die Tendenz zur Monophthongierung bei jüngeren Sprechern für *i[* in *aprílə* anstelle von *aprílə* in Canosa. Die Ausführungen sind sehr klar und sorgfältig abgefaßt und mit Beispielen gut dokumentiert. Die Belege der drei Ortschaften werden in die apulischen Gesamtverhältnisse eingegliedert, soweit sie aus der wissenschaftlichen Literatur nachvollziehbar sind. Dabei ergibt sich ein Raster der haupttonigen Vokalentwicklung seit dem 19. Jahrhundert (p. 150–153), das eine z.T. vehemente Dynamik der Lautentwicklung nahelegt. Dieser internen Eigen-

[1] Es mutet befremdlich an, daß Stehl im ersten Gespräch als Dialektsprecher mitwirkt. Inwieweit hier die aktive Kompetenz des *dialetto stretto* überhaupt vorliegt oder die Präsenz eines Enquêteurs mit Dialekteinschüben das Sprechverhalten beeinflußt, bleibt offen. Im Questionnaire p. 430 beim Begriff «la puttana» ist vermutlich *la tsǫkkənə* zu korrigieren in *la tsǫkkələ*.

dynamik ist bislang in der italienischen Dialektologie kein Augenmerk geschenkt worden: Es bleibt zu wünschen, daß der vorliegende Beitrag die Untersuchung der diachronischen Entwicklungsprozesse auch von Kleinraumdialekten im Rahmen einer Dialektgeschichte anregt. Als spektakulärstes Ergebnis dieses dialekthistorischen Ansatzes ist die rezente Entwicklung von *]ú* > *]ü* in Trinitapoli zu bezeichnen, die zuerst in der unveröffentlichten *tesi di laurea* von E. Monaco, *Il dialetto di Trinitapoli* (Bari 1967) aufgeführt wurde und Stehl bestätigen kann, während sowohl Biondelli/Salvioni 1835 als auch M. Melillo, *Atlante Fonetico Pugliese* (Rom 1955) *ú* notieren. Stehl geht auf eine systemimmanente phonologische Erklärung ein und stellt die Substratfrage zurück (p. 270–280), zumal der Wandel nachweislich neueren Datums ist. Allerdings ist die funktionell-phonologische Motivierung des /ü/ in Trinitapoli nicht unbedingt zwingend, wenn Stehl p. 279 aussagt: «An diesem Punkt beweisen nun die Sprecher in Trinitapoli, daß sie ein höheres Differenzierungsbedürfnis als die anderer apulischer Mundarten besitzen: *ú* und *úǫ* sollen unterschieden bleiben; um diesen schwachen Punkt im System zu überwinden, palatalisieren sie *ú* (<*ú]* und *ǫ́]* vor *-i*, *-u*) zu *ü*. Dies führt zur Entstehung des siebten Vokalphonems dieser Mundart, /ü/ ...». Solange die beiden übrigen Orte bei ähnlichem Vokalismus kein /ü/ in ihrem Phoneminventar aufweisen, handelt es sich in Trinitapoli um eine sporadische Entwicklung, die nicht unausweichlich von der internen Struktur der Vokalphoneme abhängt. Vielmehr weist die Lautentwicklung *ǫ́]*, *ú]* auch in Canosa und Minervino Murge eine relativ große Instabilität in der Realisierung auf: so notiert Stehl für Canosa *ú*, *úǫ*, *úə* und für Minervino Murge *ú*, *úǫ*, *úə* als freie Varianten. Hier liegt keine einheitliche statistische Normierung vor wie bei der Regelung in Trinitapoli. Anscheinend schränkt die Einführung des /ü/ dort die Variationsspanne ein, wobei die vereinheitlichende Festlegung auf /ü/ den ansonsten in den apulischen Mundarten stark ausgeprägten Diphthongierungsprozessen keinen Spielraum mehr läßt. Selbstverständlich ist der *u* > *ü*-Wandel als systemimmanent zu bezeichnen (p. 280), jedoch handelt es sich hier zunächst um ein normregulierendes Verfahren im Vergleich zur Realisationsbreite der anderen Orte im Untersuchungsgebiet. Daß die phonologische Struktur des Vokalismus unumstößlich eine ü-Entwicklung erfordert, kann Stehl nicht nachweisen, und Canosa und Minervino Murge widerlegen dies bei gleicher Ausgangslage im Vokalismus. Von daher mutet die Kritik an Vidos' Aussage über den Bestand der historischen Phonologie, «... wenn sich mit Sicherheit beweisen ließe, daß gewisse Lautwandel auf die sprachliche Struktur, auf bestimmte phonologische Systeme zurückzuführen sind, was jedoch auf unserem Gebiet bisher noch in keinem einzigen Fall geglückt ist» verfehlt an (p. 280).

Eine ähnliche Instabilität weist in den süditalienischen Dialekten schlechthin die Auslautvokalabschwächung zu *ə* bzw. bis zur Verstummung auf. Die Alternanzen hierzu sind bislang noch nicht untersucht worden, um so erfreulicher ist es zu bewerten, daß Stehl sich der «idiolekt- und kontextbedingt starken Schwankungen zwischen Erhaltung und Schwund» (p. 186) annimmt. Bei der phonologischen Analyse der Vokalsysteme (p. 190–229) werden neben der besonders hervorzuhebenden Darstellung der phonematischen Wertung der Diphthonge jeweils eine binäre Klassifizierung der drei Ortsmundarten vorgenommen. Alle drei Dialekte haben das vierstufige, vulgärlateinische System auf ein dreistufiges reduziert, ferner ist eine Verschiebungstendenz von den velaren zu den nichtvelaren Eigentonklassen festzustellen. Im Anschluß daran wird die strukturelle Entwicklung des apulischen Vokalismus diskutiert, und zwar im einzelnen die Vokaldifferenzierung und den bereits erwähnten *u* > *ü*-Wandel (p. 230–280). Bei den sorgfältig abgewägten und methodisch klaren Ausführungen ist die angebliche Zugehörigkeit von Sora zur Provinz Caserta als Lapsus einzuschätzen (p. 245)[2].

[2] Durch Verwaltungsreform gehört Sora inzwischen zur Region Lazio, so daß Merlos Zuweisung von 1920 heute nicht mehr zutrifft.

In den Schlußbemerkungen (p. 281–288) wird der Versuch unternommen, die apulischen Mundarten nach Kriterien des Vokalismus intern zu gliedern, wobei sich Stehl an die Gliederungsentwürfe der *Carta dei Dialetti d'Italia* und der daran ausgerichteten Arbeit von V. Valente, *Puglia* (Pisa 1975) hält. Das vorgegebene Gliederungsschema wird dabei weder verändert noch verfeinert, z.T. scheidet der Vokalismus als Differenzierungskriterium sogar aus, cf. etwa die vollständige Überschneidung der foggianisch-baresischen Mundarten (Bereich V) und der nördlichen baresischen Mundarten (Bereich VII), so daß also der Vokalismus die angenommene Dialektgrenze am Ofanto nicht markiert.

Die Arbeit besticht insgesamt durch ihre zuverläßige methodische Vorgehensweise und originelle Aufarbeitung der vorgegebenen Zielsetzung und belegt den dialektalen Lautwandel durch eine sorgfältig ausgewiesene Dokumentation. Ausgehend von drei Fallstudien sind die Ergebnisse in die apulische Dialektologie eingearbeitet worden, die neue Einsichten in die komplizierten, heterogenen Mundartstrukturen des Meridione einbringen.

Edgar Radtke

★

NORA GALLI DE' PARATESI, *Livello soglia per l'insegnamento dell'italiano*, Strasbourg (Consiglio d'Europa) 1981, VIII + 342 p.

Il *Livello soglia* per l'italiano si inserisce in una serie di analoghe pubblicazioni per le altre lingue europee: *The Threshold Level* (1975) per l'inglese, *Un Niveau Seuil* (1976) per il francese, *Nivel Umbral* (1979) per lo spagnolo e *Kontaktschwelle* (1980) per il tedesco, tutte curate dal Consiglio della Cooperazione Culturale del Consiglio d'Europa nell'ambito del suo progetto «Lingue moderne». Questo progetto, mirante alla diffusione della conoscenza delle lingue straniere presso gli adulti, ha implicato una importante fase di riflessione teorico-metodologica sull'insegnamento delle lingue, di cui i vari 'livelli soglia' sono i risultati più concreti: nelle piane parole di J. L. M. Trim, Consigliere per il citato progetto, «chiunque riuscisse ad acquisire il modesto livello di competenza che vi è descritto dovrebbe essere in grado di cavarsela nella vita quotidiana e scambiare informazioni su idee, intenzioni e sentimenti, con più di 250 milioni di concittadini dell'Europa, nella loro lingua madre» (dalla Prefazione al *Livello Soglia*, p. vii). Si tratta di obiettivi fondamentali nel quadro della cooperazione europea; in quanto obiettivi d'insegnamento/apprendimento delle lingue, tuttavia, sono relativamente diversi da quelli tradizionali, soprattutto da quelli tipici dei curricoli scolastici.

I normali corsi di lingue sono costruiti incentrando l'attenzione sulla lingua da insegnare: il suo sistema fonologico, le sue forme, le sue strutture sintattiche, il suo lessico. Ciò che ai vari livelli risulta più importante – perché più generale, più statisticamente frequente, ecc. – diventa, grosso modo detto, più importante anche nell'insegnamento; e ciò indipendentemente dalla metodologia, più grammaticale-cognitiva o più orientata sullo sviluppo di automatismi, che di volta in volta sia scelta. La 'sensibilità all'utente' è bassa, e tocca forse solo il livello lessicale, con una scelta, per es., di argomenti infantili nei corsi per bambini, o di terminologia turistico-gastronomica nei corsi per adulti.

Il principio che sta alla base delle pubblicazioni del Consiglio d'Europa è invece proprio quello di una massima sensibilità all'utente, così da capovolgere (sempre in linea di principio, ché il risultato finale può non essere troppo diverso) la gerarchia usuale nella selezione del materiale linguistico. Le forme linguistiche da insegnare (quali, e quante) vengono selezionate non in base al loro valore nel sistema della lingua, ma all'uso che determinati gruppi di parlanti possono farne in determinate situazioni. Viene cioè in primo luogo scelto l'utente-tipo,

i cui bisogni comunicativi sono analizzati in termini funzionali (in quali situazioni, con quali ruoli, circa quali argomenti e con quali scopi si troverà ad interagire nella lingua in esame) e nozionali (quali 'nozioni', ovvero quali concetti dovrà poter esprimere e/o comprendere). La griglia funzionale-nozionale che risulta dall'analisi dei bisogni serve da filtro di scelta dei materiali linguistici; questi ultimi, debitamente organizzati in modo sequenziale (graduati) e con l'opportuno apparato didattico, formeranno i corsi di lingua veri e propri.

I cinque 'livelli soglia' esistenti sono appunto il penultimo stadio di questo processo: repertori di forme, nelle rispettive cinque lingue, selezionati in base a criteri funzionali e nozionali esplicitati, criteri a loro volta motivati sulla base di un gruppo (o più gruppi) *target* accuratamente definito. Gli utenti di questi repertori sono insegnanti, redattori di corsi di lingue, e così via: non ancora, in alcun modo, chi deve apprendere la lingua.

Questa, grosso modo delineata, è la struttura comune ai cinque lavori, tutti miranti a dare, o in altri termini a descrivere, nella lingua in esame, il livello minimo – perciò *soglia* – per la sopravvivenza linguistica: nella definizione di van Ek (l'autore del *Threshold Level*) «un livello di capacità predominantemente orale al quale i discenti saranno in grado di sopravvivere, dal punto di vista linguistico, in un paese straniero e di stabilire e mantenere contatti sociali con parlanti della lingua straniera» (cit. nel *Livello soglia*, p. 14). Si comprende, a questo punto, l'affermazione di Trim citata all'inizio.

Il quadro generale entro cui si colloca il lavoro di Nora Galli de' Paratesi è dunque quello comune a tutto il progetto «Lingue moderne» del Consiglio d'Europa: l'orientamento teorico sociolinguistico (quindi: analisi delle situazioni in correlazione agli usi della lingua) e pragmatico (analisi delle funzioni o scopi per i quali la lingua è usata), unito alla impostazione 'nozionale' (analisi dei concetti o categorie fondamentali espresse dalle lingue, per es. categorie temporali, spaziali, relazioni logiche, ecc.; è una impostazione in qualche modo derivante dal funzionalismo inglese hallidayano, cf. D. A. Wilkins, *Notional Syllabuses*, London 1976); e l'obiettivo generale, formulare un livello minimo per la sopravvivenza linguistica. Sono invece specifici del *Livello soglia* la scelta dei gruppi di destinatari, l'analisi puntuale dei loro bisogni comunicativi e, ovviamente, la concretizzazione del tutto in un repertorio di forme dell'italiano: in particolare è sui due ultimi punti che si gioca la validità e del lavoro singolo e, in qualche modo, del quadro teorico generale – sul quale, in quanto tale, non si potrebbe che dire bene, pur sempre in generale –.

Il lavoro si presenta diviso in due parti: la prima, «Specificazione degli obiettivi didattici» mira a chiarire i criteri generali e puntuali in base ai quali è stata elaborata la seconda, «Forme linguistiche», cioè il vero e proprio repertorio; quest'ultimo è poi ripresentato per comodità di lettura in due appendici, rispettivamente l'inventario lessicale alfabetico, e l'inventario grammaticale (il livello fonetico non è incluso nel lavoro). Chiude il volume una bibliografia essenziale.

Il *Livello soglia*, avverte l'autrice, «è concepito per la messa a punto di corsi per un pubblico di visitatori temporanei adulti che devono trascorrere periodi non molto lunghi in Italia e che intendono usare la lingua per intrattenere rapporti di tipo non strettamente professionale con parlanti nativi di italiano» (p. 20), e tale pubblico è così articolato in sottogruppi: (i) visitatori temporanei in veste non professionale (leggasi «turisti»), (ii) studenti stranieri di italiano in università estere, (iii) studenti stranieri di università italiane, (iv) futuri tecnici e lavoratori stranieri in Italia per corsi di addestramento, (v) commercianti che vengono in Italia per affari, e (vi) studiosi stranieri che vengono in Italia per fare ricerca in campi quali archeologia, storia dell'arte, ecc. Sono esplicitamente esclusi altri destinatari potenziali, quali le persone che operano con emigrati italiani all'estero (assistenti sociali e simili), mentre l'espressione «visitatori temporanei» taglia fuori a priori gli immigrati in Italia quali lavoratori stranieri e loro famigliari, profughi e simili.

Dei sottogruppi scelti sono analizzati i bisogni comunicativi più generali, escludendo cioè i bisogni legati a singole professioni, campi di studio o discipline; vale inoltre per tutti la restrizione a competenze prevalentemente orali: lettura e scrittura come capacità tecniche non sono escluse, ma gli obiettivi espliciti di produzione e comprensione di testi scritti sono limitatissimi, sempre riportati a criteri di 'sopravvivenza' e a bisogni non-professionali. Queste restrizioni non sono contraddittorie rispetto al criterio dell'analisi dei bisogni dell'utente: è vero che per uno studente o studioso la lettura di testi scritti in italiano può essere un bisogno fondamentale, ma la risposta a esigenze di questo genere può venire solo da componenti *ad hoc* di corsi – esplicitamente previste dall'autrice –, e non da un repertorio del tipo 'soglia'.

In base ai destinatari individuati sono poi elencati i domini principali entro cui prevedibilmente cadranno le interazioni: gruppo dei pari, uso dei servizi pubblici, trattative commerciali e istruzione. L'analisi vera e propria dei 'bisogni' dei destinatari è condotta (p. 49–77) in termini di ruoli sociali e psicologici, situazioni ambientali, argomenti, tipi di attività linguistiche, tipi di atti comunicativi, nozioni generali e specifiche, e grado di abilità. Il risultato è una descrizione puntuale, in termini di interazioni linguistiche, della vita quotidiana ideale dello straniero in Italia: si autopresenta, cerca casa, viaggia, fa compere, chiede informazioni sul clima, esprime opinioni politiche, eccetera eccetera, in una lista che, malgrado il rigore degli strumenti messi in opera, resta estremamente soggettiva da ogni punto di vista: organizzazione interna, grado di 'finezza' dei tipi, maggiore o minore esaustività, singole scelte. Di questa soggettività l'autrice è ben cosciente, e il lettore viene anzi invitato a completare la lista. Ora, di fatto le scelte compiute appaiono di molto buon senso e nell'insieme ragionevoli ed equilibrate, e le discussioni puntuali che si potrebbero sollevare sarebbero del tutto collaterali: il problema non si pone in realtà a livello pratico, quanto, se si vuole, in termini teorici. Il fatto è, ci sembra, che i criteri di sociolinguistica e pragmatica messi in opera sono, per loro natura, criteri d'analisi di situazioni date, utili per mettere in relazione variabili linguistiche rilevate con variabili delle situazioni, in modo da individuare regolarità altrimenti nascoste; se applicate per costruire a tavolino situazioni, e a partire da queste comportamenti linguistici adeguati, perdono molto del loro rigore. Diventano degli strumenti per descrivere in modo più fine ed organizzato la nostra conoscenza del mondo; ed è questa maggiore finezza ed organizzazione della descrizione, oltre naturalmente alla sua ampiezza, che distingue un *Livello soglia* da, diciamo, un manuale di conversazione per turisti, anch'esso basato sulla scelta e analisi delle situazioni-tipo in cui l'utente si troverà ad usare la lingua. Notiamo così che nel *Livello soglia*, come nelle altre opere simili, le situazioni meglio descritte sono le stesse che, nella vita quotidiana, sono altamente standardizzate e soggette a *routines* anche in termini di formule linguistiche usate: in sostanza, le transazioni; mentre le interazioni personali restano genericamente definite, coerentemente con la nostra percezione della loro fattuale imprevedibilità. Il ragionamento ci porterebbe qui a discutere della problematica relazione fra teorie linguistiche (socio- e pragmalinguistica comprese) e didattica delle lingue, ovvero, forse, della fragilità di qualsiasi apparato teorico come base per l'insegnamento linguistico: ma è questione troppo ampia per questa sede.

Tornando al nostro testo, rimane da commentare la seconda parte (p. 77–178), costituita come s'è detto dal *corpus* di materiali linguistici proposto per corsi di italiano di livello appunto 'soglia'. Le forme, singole parole o brevi enunciati, sono divise in tre sottocapitoli, come realizzazioni rispettivamente di atti comunicativi, di nozioni generali e di nozioni specifiche. Troviamo così per es. fra le realizzazioni di atti: per «chiedere permesso di entrare in una stanza» *permesso?, posso?* e *si può?;* per «chiedere approvazione» *va bene, no?, ho fatto bene, no?* e (*non sei*) *d'accordo?;* fra le 'nozioni generali', per «verificarsi/non verificarsi» *esserci, succedere* e *aver luogo;* per «inclusione/esclusione» *con, senza, escluso, anche;* fra le

‚nozioni specifiche' per «carattere, temperamento» *com'è?*, *simpatico*, *gentile*, *antipatico*, *bravo*, *pigro;* e così via. È chiaro che anche la scelta delle forme è condotta in modo soggettivo e intuitivo, così come, a livello precedente, era per l'analisi dei bisogni; e anche qui le proposte dell'autrice sono nell'insieme assai ragionevoli. Ci si aspettava forse, come si aveva nella prima parte, una esplicitezza maggiore di criteri: quanto più le scelte sono opinabili, tanto più è importante motivarle, mentre appunto qui vi è assai poco (è anche vero d'altra parte che l'esposizione e argomentazione dei criteri di scelta per questa parte avrebbe portato via moltissimo spazio e tempo, modificando la natura del lavoro).

Le unità lessicali sono in totale 1500 (le unità polisemiche vengono contate più volte, in base ai significati), di cui 1100 destinate alla competenza attiva (gli allievi devono essere messi in grado di produrle) e 400 alla sola competenza passiva (gli allievi dovranno solo comprenderle, usarle «recettivamente» – abbreviato R – come dice Galli de' Paratesi). Le motivazioni che hanno indotto a scegliere questi limiti di «carico» non sono date, né si spiegano i criteri di scelta delle forme R rispetto alle altre. Dal materiale ricaviamo che sembrano preferiti per la competenza attiva i termini più specifici contro i sovraordinati (per es. *quadrato* e *rotondo* vs. R *forma*, p. 121; nomi dei colori vs. R *colore*, p. 122), i termini di registro meno formale (es. *avere* vs. R *possedere*, p. 128, *vero* vs. R *autentico*, p. 123), i termini meno marcati (es. *odore*, che è anche *vox media*, contro R *puzzo*, p. 124), le espressioni analitiche (es. *più grande* e *più piccolo* vs. R *maggiore* e R *minore*, p. 124, 136; *piacere di più* vs. R *preferire*, p. 94). Nelle scelte di registro si nota un orientamento a espressioni molto colloquiali, quali *andare matto per*, *non poter vedere* (p. 140), *fregarsene* (p. 94) e simili: il criterio sottostante è probabilmente quello di dare ai gruppi di destinatari più giovani, gli studenti, una fraseologia per così dire adeguata all'età, per le interazioni nel gruppo dei pari. Avremmo preferito che questo criterio fosse stato limitato alla competenza passiva, restando per la competenza attiva fedeli al criterio più usuale di fornire per prime forme di registro medio che meno espongono lo straniero a rischi di errori 'sociolinguistici'.

Certo per l'italiano la nozione di registro medio, e di varietà 'non marcata', pone sempre molti problemi; in termini di variabilità geografica, per es., ad un orecchio (occhio) settentrionale par strano *accomodare una macchina* (*riparare* o *aggiustare*, penseremmo); il *verduraio*, fra i nomi di professioni, pare curioso; e così via. Anche su questo problema sarebbe interessante sapere il criterio dell'autrice, poiché è sui criteri che la discussione può essere costruttiva, non su singole scelte.

Fra le spigolature a margine, sempre con opinabile contrapposto ad opinabile, segnaliamo possibili inadeguatezze pragmatico-discorsive: *male* è discutibile come risposta normale al *come va?* in uno scambio di convenevoli (p. 87); *e con ciò?* più che un «chiedere le conseguenze di un fatto contenuto in un enunciato» (p. 104) suona come contestazione o non accettazione dell'enunciato stesso; *basta!* e *zitto!* non sono forme normali per «interrompere la comunicazione» (p. 89) ma sono proprie solo di un ruolo di marcata superiorità (e questo tipo di atto, con forme più cortesi, sarebbe stato più al suo posto nel capitolo, ottimo, sulle «tecniche della comunicazione», p. 90–92, dove si danno forme per «chiedere il permesso di parlare», «precisare», «spiegarsi», «enumerare», ecc.). Aggiustamenti e correzioni fanno parte, pensiamo, di una intelligente applicazione di un lavoro di questa mole.

Ci si può semmai chiedere, come lode e non certo come critica all'autrice, perché una persona singola, e non una *équipe*, abbia avuto la responsabilità di un lavoro così ampio ed importante (per tedesco e francese, ad esempio, hanno lavorato più autori): se il vantaggio cercato era in termini di coerenza interna, possiamo essere d'accordo; se era in termini crudi di minore spesa, dovremmo fare qualche triste considerazione sullo statuto minoritario dell'italiano fra le lingue europee, a livello non solo di fatto ma anche di programmazione.

Rimane da dire qualche parola sul livello ulteriore, la trasposizione del materiale del *Livello soglia* in corsi: sarà, quest'ultimo, un lavoro non piccolo, perché l'impostazione 'comunicativa' è insufficiente come criterio didattico (non si deve cadere nell'errore di insegnare 'funzioni' e 'nozioni' come una grammatica, alternativa a quella tradizionale); in poche parole, abbiamo il 'che cosa' insegnare, integrato (cosa non usuale) dal 'perché'; si tratta di trovare il 'come'. Sarà un'impostazione tradizionalistica, ma noi suggeriremmo di organizzare il materiale per gli allievi in modo da recuperare le affinità formali, specificatamente linguistiche, attraverso la griglia di atti e nozioni: insomma, di insegnare l'italiano con un metodo cognitivo *e* comunicativo. Non ci sembra una contraddizione interna; è una proposta – come dice più volte Galli de' Paratesi del suo stesso lavoro – da elaborare.

Monica Berretta

★

ROBERT SCHLÄPFER (Hrsg.), *Die viersprachige Schweiz*, Zürich/Köln, (Benziger) 1982, 356 p.

L'intricata realtà linguistica della Svizzera ha finalmente trovato una sua ampia descrizione. Certo, le mutevoli relazioni tra le diverse regioni linguistiche costituiscono un vecchio argomento di dibattito all'interno della Confederazione. Negli ultimi anni si è anche potuto osservare una nuova ondata di articoli e di studi in materia, purtroppo con scarso riferimento alla questione delle lingue che pure sono tra i più forti veicoli dell'identità. *Die viersprachige Schweiz* fornisce così un nuovo contributo alla tematica: partendo dallo sviluppo storico delle regioni linguistiche, la ricerca chiarisce l'attuale situazione delle diverse lingue e i problemi della loro convivenza. Data la generale assenza di conoscenze precise, il libro intende «fornire delle basi per un'approfondita comprensione del carattere e dei problemi delle diverse regioni linguistiche» (p. 9), afferma il curatore Robert Schläpfer, docente di filologia tedesca all'università di Basilea.

Nuovo l'approccio alla materia: la collaborazione di vari linguisti permette l'adozione di una «prospettiva dal di dentro». Cinque autori descrivono, nella parte centrale, ognuno la situazione linguistica della propria regione. Sono per la Svizzera tedesca: Walter Haas, professore di filologia tedesca a Marburg; per la Svizzera francese: Pierre Knecht, redattore del Glossaire des patois de la Suisse romande; per la Svizzera italiana: Ottavio Lurati, professore di linguistica italiana a Basilea; per la Svizzera retoromancia: Florentin Lutz, collaboratore alla Ligia Romontscha e Jachen Arquint, ex collaboratore al Dicziunari Rumantsch Grischun.

Non si tratta in questa parte, di illustrare un discorso interlinguistico svizzero, né di sviluppare nuovi metodi linguistici: il procedimento è essenzialmente riassuntivo-descrittivo. Le presentazioni delle quattro regioni includono comunque valutazioni critiche dell'attuale situazione linguistica. Hanno in comune l'assenza di posizioni nostalgiche e puristiche nonché la scelta dei principali temi. Contengono da una parte la descrizione dei dialetti e dei progressi compiuti nella loro esplorazione scientifica, la descrizione dello sviluppo storico dei dialetti e della lingua standard di ogni regione, l'indicazione degli elvetismi nelle diverse lingue standard e, dall'altra parte, la discussione dei rapporti tra dialetti e lingua standard e della loro posizione in Svizzera. A seconda delle specifiche condizioni di una regione, l'uno o l'altro di questi argomenti principali viene messo in particolare rilievo.

Nella Svizzera tedesca è «la diglossia puramente mediale» (p. 106) ad essere sottolineata da Haas: si parla in dialetto svizzero tedesco, si scrive in tedesco standard. Forse troppo marcata l'integrazione che egli compie della generale preferenza accordata ai dialetti al quadro di un «allontanamento mondiale» (p. 108) dalla lingua formale. Egli indica peraltro anche il carattere straordinario di una tale rimozione della lingua standard che sola ammette la forma scritta. Questo sviluppo contraddice «non solo le esperienze culturali, ma anche la tendenza alla razionalizzazione attraverso le norme e le diverse esperienze sociolinguistiche» (p. 106). Viste le grandi difficoltà che risultano da questo «riflusso nel dialetto», Haas solleva problemi di fondo su un'ulteriore sostenibilità della separazione tra lingua e dialetto nella Svizzera tedesca e sulle conseguenze di un tale comportamento linguistico.

Una situazione completamente diversa è quella della Svizzera francese, dove i dialetti sono quasi totalmente spariti. Ci si occupa dunque del loro passato. Più d'un movimento dialettale viene qui denunciato come «insegna folcloristica» (p. 190). Knecht vede la sparizione dei dialetti sullo sfondo filosofico-culturale della Francia. Il problema che si pone per la Svizzera francese stretta tra Berna e Parigi è quello dell'identità, sempre risentito, mai discusso. L'insegnamento del francese, ad esempio, vi si svolge senza un minimo riferimento storico e linguistico alla realtà della Svizzera francese; non deve dunque stupire se i giovani parlanti non hanno più nessuna comprensione per la loro tradizione linguistica. L'appoggiarsi quasi servilmente alla lingua della Francia viene tuttavia ricompensato da questa con una «grave discriminazione» (p. 203): il diritto alla lingua francese è limitato, cioè confinato alla passività per tutti i parlanti francesi non di nazionalità francese. In questi ultimi tempi, Knecht crede di poter scoprire un nuovo atteggiamento che porta a «ripensare l'esigenza di una incondizionata lealtà linguistica» (p. 209) verso la Francia, senza precisare però come, in quali termini si svolgerebbe questo processo.

La popolazione della Svizzera italiana è al di sotto di 285000 abitanti: costituisce una minoranza sia verso la Svizzera sia verso l'Italia. Lurati leva dunque una voce preoccupata quanto alla posizione dell'italiano in Svizzera. Pur essendo ottimamente garantito dalla legge, l'italiano si trova emarginato nella realtà quotidiana: il centralismo economico della Svizzera tedesca e un atteggiamento utilitaristico nelle scuole (l'inglese e lo spagnolo vengono preferiti all'italiano) ne sono le principali ragioni. Pericolosa questa tendenza perchè con la comprensione per la lingua sparisce anche la comprensione per la cultura. Lurati riprende qui l'avvertimento che fu di Carl Spitteler (1914) e conclude: un indebolimento della lingua e della cultura italiana in Svizzera significherebbe un'«oggettiva minaccia all'unione confederale» (p. 219). In questo contesto i dialetti, che continuano a possedere una grande vitalità non devono esser opposti alla lingua standard, bensì i due sistemi devono completarsi, veicolando tutti e due, oggi, una sostanza d'identità.

La situazione più complessa la si trova nei Grigioni. Le numerose varianti dialettali e l'assenza di una lingua scritta comune sono tra le cause linguistiche della rapida regressione del romancio. I tentativi di unificare le diverse parlate sono falliti e hanno dimostrato che si deve essere comprensivi verso una soluzione federalistica, affermano Lutz e Arquint. In che misura fattori storici, culturali, confessionali e politici impediscano una soluzione «razionale» del problema, sarebbe da esaminare concretamente, anche in rapporto al tentativo di costruzione di un interrumantsch come quello di H. Schmid, che pure ha visto reazioni positive sulla stampa.

I quattro capitoli sulle regioni linguistiche forniscono abbondanza di informazioni interessanti ed accessibili anche ad un largo pubblico, informazioni che stanno alla base della solidarietà tra le varie regioni e del rispetto reciproco, entrambi vacillanti in certi momenti. *Die viersprachige Schweiz* va dunque interpretato – non solo per la sua forma «cooperativa» –

come un importante apporto a quel tanto auspicato «dialogo tra Svizzeri». Chi vuol approfondire la problematica trova un'utile bibliografia per ogni capitolo.

Peccato che in un libro così opportuno Haas si conceda nella parte introduttiva (la storia della Svizzera quadrilingue dalle origini fino 1848) una presentazione eccessivamente divulgativa dei fatti: rifà la storia sui soliti cliché e adduce idee discutibili sulla storia. Ci sono degli Svizzeri, ad esempio, già 600 anni a.C., oppure sembra importante sapere «in che lingua predicava San Gallo» (p. 50) e così via. La *Nuova Storia della Svizzera e degli Svizzeri* (Giampiero Casagrande ed., Bellinzona 1982) è esemplare nel dimostrare che un'altra storiografia è possibile e necessaria. Si direbbe che Haas affronti la storia cercandovi semplicemente un principio di classificazione per la sua storia delle lingue.

Iso Camartin, docente di sociologia delle minoranze a Ginevra, chiude il volume con una panoramica dei problemi politico-culturali del presente. Pur fornendo utili informazioni giuridiche e statistiche, il capitolo non riesce ad evocare tutta la problematica: le relazioni tra le regioni linguistiche vengono descritte una dopo l'altra ed illustrate da fattori quali i risultati di elezioni, la politica dei trasporti, l'insegnamento scolastico. A nostro avviso si dovrebbero tentare alcune riflessioni generali: quale è, per esempio, nel quadro del pluralismo svizzero, la relazione tra federalismo e lingue? Una coscienza nazionale può svilupparsi malgrado le diverse lingue? Suscitano l'impressione di «buoni propositi» le osservazioni sul rispetto per le minoranze e sul loro sostegno che abbondano nelle ultime pagine. Essi vengono contraddetti però dal fatto che tutto il libro è scritto, con la massima naturalezza, senza spiegazione in tedesco. Per di più, il contributo sulla Svizzera tedesca si assicura la parte del leone. Comprensione dell'altro, del più debole, come esercizio di egemonia?

Il fatto che il lettore possa riconoscere tali contraddizioni interne e porsi varie domande durante la lettura, dimostra pure che il libro ha un suo specifico merito. *Die viersprachige Schweiz* non indottrina né polemizza ma, attraverso una particolareggiata esposizione di fatti e problemi, porta il lettore ad una maggior sensibilità per le altre regioni linguistiche.

Barbara Niederer

★

ANDREA FASSÒ (ed.), *Cantari d'Aspramonte inediti* (*Magl. VII 682*). Edizione critica a cura di A. F., Bologna (Commissione per i testi di lingua) 1981, CXLII + 400 p. *(Collezione di opere inedite o rare 137)*.

Die vorliegende Ausgabe darf für sich in Anspruch nehmen, die in der Florentiner Handschrift (BN) *Magliabechiano VII 682* (= F) enthaltenen *Cantari d'Aspramonte* erstmals allgemein zugänglich gemacht zu haben – und dies in einer sorgfältig aufgearbeiteten, gut lesbaren Fassung. Von den an sich 24 *Cantari* fehlen allerdings die Nrn. I, III und VIII in der einzigen überkommenen Handschrift, die überdies noch weitere Lücken aufweist (z.B. in X, am Ende von XXIV, usw.).

Die sehr sorgfältige, sauber gedruckte und bis auf wenige Einzelheiten bei der Drucklegung hervorragend überwachte Arbeit ist unter der Leitung von Marco Boni entstanden, dessen Einfluß auch auf Schritt und Tritt spürbar und sichtbar ist. Sie beginnt mit einer substantiellen Einleitung von fast 150 Seiten, auf die dann der Text (p. 1–314) mit einem zweistufigen Apparat folgt (1. Probleme der Textetablierung; 2. Weiterführende Reflexionen) – eine sehr einleuchtende und für den Leser angenehme Lösung. P. 317–326 finden wir dann

noch drei Anhänge, die der inhaltlichen Lückenschließung aufgrund von andern Überlieferungssträngen dienen, p. 329–382 ein Glossar und p. 383–400 ein Namenverzeichnis. Eine vollständige, abgerundete Ausgabe also, wobei wir allerdings die Zuverlässigkeit der Transkription nicht überprüfen konnten. Schade, daß nicht wenigstens 2–3 Originalseiten der Hs. reproduziert wurden!

Wenden wir uns noch etwas ausführlicher der Einleitung zu, die mit einer soliden Handschriftenbeschreibung beginnt (p. IXss.). Die Schrift des Papierkodex ist von einer Hand und wird als (kursive) *mercantesca toscana* bezeichnet, die aus dem Raum Florenz-Prato stammen könnte. Die Datierung ist außerordentlich schwierig: aufgrund der Schrift allein kommen letztlich die 2. Hälfte des 14. und das ganze 15. Jahrhundert in Frage. Bedeutend präziser sind hier die durch das Wasserzeichen zur Verfügung gestellten Hilfen: der in einen Kreis eingeschriebene, von einem Kreuz überragte fünfzackige Stern entspricht ziemlich genau der Nr. 6068 bei Briquet, ein Papier, das im toskanischen Raum zwischen 1427 und 1440 im Gebrauch war. Damit hätten wir eine ungefähre Angabe für die Entstehungszeit des Ms., die recht gut zu den Ergebnissen bezüglich der Entstehungszeit des Textes paßt (cf. unten).

Außerordentlich umfassend und tiefschürfend ist die Untersuchung der möglichen Quellen des vorliegenden Textes (p. XIIss.). Verfasser gelingt es – in unterschiedlich starkem Maße –, sowohl Parallelen zu V^4, V^6, Cha, P^3, W (éd. Brandin) als auch zur Prosafassung L aufzuzeigen[1] – d.h. letztlich zu allen bezeugten Überlieferungssträngen des Aspremont-Stoffes; am engsten ist aber eindeutig die Beziehung zu V^4-Cha. Sollte es ein Modell gegeben haben, das alle diese Traditionen ausgeschlachtet bzw. integriert hat? Dies ist, nimmt man eine eigentliche Handschriften-Kontamination an, außerordentlich unwahrscheinlich. Vielmehr muß man in Rechnung stellen, daß die Stoffe der *Chansons de geste* gerade in Oberitalien in erheblichem Maße mündlich überliefert wurden und so auch viel leichter Verschmelzungen der Traditionsstränge stattfinden konnten. Gerade diese Tatsache dürfte zu einem nicht unwesentlichen Teil die Beziehungsvielfalt unseres Textes zu den einzelnen Strängen der schriftlichen Überlieferung erklären. Dies schließt natürlich die Möglichkeit eines Rückgriffs bei der Textetablierung und Textkorrektur auf die verschiedenen schriftlich bezeugten Versionen des Stoffes (je nach Bedarf) keineswegs aus.

Was die Entstehung des Textes angeht, so kommt Verfasser nach sorgfältigem Abwägen aller möglichen Aspekte zu einer Datierung «2. Hälfte 14. Jh./ anfangs 15. Jh.» (p. LIIIss.); auf jeden Fall dürfte unser Text vor dem *Aspramonte* des Andrea da Barberino entstanden sein, wäre es sonst doch kaum zu erklären, daß sich nirgends irgendwelche Spuren dieses einflußreichen Textes finden. Der hier publizierte Text kann somit als *grosso modo* gleichzeitig zum letzten franko-italienischen Text, dem *Aquilon de Bavière*[2], angesehen werden, nur: hier haben wir eine toskanische Fassung des Stoffes, dort eine franko-italienische; hier haben wir *cantari in ottava rima*, dort eine in Bücher und Kapitel gegliederte Prosaversion. Und welcher Unterschied zwischen dem mehr als mäßig begabten Cantastorie des *Aspramonte* und dem im Vergleich dazu fast schon genial zu nennenden Raffaele da Verona!

Großen Raum nimmt in der Einleitung dann die Untersuchung der Sprache ein, die, in die Unterkapitel *Fonetica*, *Morfosintassi* und *Lessico* gegliedert, in akribischer Manier den sprachlichen Eigenheiten des Textes nachspürt (p. LVIIss.). Die gelieferte Dokumentation ist hervorragend, gleichwohl vermag das Ergebnis aber nicht zu befriedigen. Trotz gewisser Ansätze zu einer etwas moderneren Orientierung bleibt das Vorgehen letztlich äußerst traditionell: In der «Phonetik» wird z.B. vom lat. Korrespondenzphonem ausgegangen und

[1] Für die Auflösung der Siglen cf. Fassò, p. CXLI.

[2] Cf. P. Wunderli (éd.): Raffaele da Verona, *Aquilon de Bavière*. Roman franco-italien en prose (1379–1407). Introduction, édition et commentaire par P.W., vol. I/II, Tübingen 1982.

diesem dann alles an möglichen Resultaten zugeordnet, ganz gleichgültig, ob es auf Lautentwicklung, diatopischen Umstrukturierungen oder analogischem Ausgleich beruht. Eine Beschränkung auf lautliche Phänomene im engeren Sinne wäre hier dringend angezeigt gewesen. Darüber hinaus fehlt auch ein solider Skriptabegriff[3] und es wird allzu schnell von graphischen Gegebenheiten auf phonetisch-phonologische Fakten geschlossen – ganz abgesehen davon, daß nirgends versucht wird, das zugrundeliegende phonologische System zu ermitteln. – Rein deskriptiv ist auch der morphosyntaktische Teil, in dem man eine Interpretation bzw. funktionelle Theorie fast durchgängig vermißt. Immerhin wird der eigentlichen Syntax und den kontextuellen Gegebenheiten mehr Aufmerksamkeit geschenkt, als dies sonst in Einführungen zu mittelalterlichen Texteditionen der Fall ist (cf. z.B. die Ausführungen zur Abfolge der Personalpronomina, zum neutralen Adj. in Adverbfunktion, usw.). – Die Schlußfolgerung, daß die florentinischen Züge gegenüber den Elementen aus anderen toskanischen Dialekten deutlich überwiegen, ist sicher zutreffend, wenn auch nicht zu übersehen ist, daß alle wichtigen Idiome dieses Raumes mehr oder weniger starke Spuren hinterlassen haben. Und gerade hier wirkt sich der fehlende Skriptabegriff wieder verhängsnisvoll aus, sieht sich Verf. so doch genötigt, einen starken dialektalen Druck des Umlandes, eine Art ungehemmte Irradation in die Metropole anzunehmen. Nur: Schreibtradition und Dialekt sind zwei ganz verschiedene, nur sehr bedingt miteinander in Beziehung stehende Bereiche!

Auch was die Editionsprinzipien angeht, können wir ihrer nicht so recht froh werden (p. XXIss.). Zwar bleiben substantielle Eingriffe auf ein Minimum beschränkt, und wenn sie sich trotzdem aufdrängen, erfolgen sie mit Hilfe eines Rückgriffes auf einen anderen (den am engsten verwandten) Überlieferungsstrang. Aber wieso werden z.B. auf einem Eigennamen wie *Daraùs* (> *Daraùso*), *Treamedès* (> *Treamedèse*) usw. beruhende Hypometrien nicht korrigiert? Das Argument, man wisse nicht, ob *-ss-* oder *-s-* geschrieben werden müsse (p. CXXV), kann doch nicht ernst genommen werden (zumal Hg. andernorts Mut zu viel weitergehenden Eingriffen zeigt![4]). Noch viel schlimmer ist aber die auch als solche eingestandene, im Einzelfall nicht nachprüfbare «Modernisierung» der Orthographie (p. CXXIX ss.), z.B.: *cha, cho, gha, gho* > *ca, co, ga, go; ge* (velar) > *ghe; ga, gu* (palatal) > *gia, giu; gla* > *glia, gnia* > *gna, scie* > *sce, cie* > *ce, gie* > *ge; ngn* > *gn, lgl* > *gl;* Vereinfachung von Geminaten nach Kons., z.B. *Franccia* > *Francia, toltta* > *tolta* usw.; *quore, quocie, squole* > *cuore, cuocie, scuole* usw.; *nb, np* > *mb, mp; nm* > *mm; huomo* > *uomo; gratia* > *grazia*, usw. Und dazu dann wieder eine Reihe von Ausnahmefällen, wo auf einen Eingriff verzichtet wird! Folge dieses Vorgehens: die Ausgabe wird für eine Untersuchung der Skripta so gut wie unbrauchbar![5] Da hilft auch keine Berufung auf das Prinzip von Parodi-Barbi, nach dem von den alten Graphien nur die phonologisch relevanten beibehalten, die übrigen dagegen modernisiert werden sollen. Dieses Prinzip gehört so schnell wie möglich in die philologische Mottenkiste.

Gesamthaft bleiben so doch einige Vorbehalte gegen diese Ausgabe bestehen; sie vermag nicht in allen Punkten zufriedenzustellen. Gleichwohl sind wir froh, daß dieser wichtige Text endlich zugänglich gemacht wurde.

Peter Wunderli

*

[3] Cf. hierzu z.B. C.-Th. Gossen, *Französische Skriptastudien*, Wien 1967.

[4] Im Apparat wird dann aber immer die authentische Lesung der Hs. gegeben.

[5] Unbefriedigend in der Darstellung ist auch, daß eine Reihe von Eingriffen in Kap. II (§ 17, 18, 31, 35) erörtert und in Kap. III nur noch pauschal-verweisend wieder aufgenommen wird. – Ungewöhnlich schließlich auch noch der Klammergebrauch im Text: <...> für Ergänzungen, [...] für Tilgungen und Kursivierung für nicht zu zählende Vokale. Warum hier ein Abweichen von der sonst üblichen Praxis?

Beiträge zum romanischen Mittelalter, Hrsg. von KURT BALDINGER, Tübingen (Niemeyer) 1977, XIV + 454 p. *(ZRPh. Sonderband zum 100jährigen Bestehen)*.

In der heutigen schnellebigen Zeit, da auch Zeitschriften zum großen Teil in kurzen Abständen kommen und gehen, versteht es sich keineswegs von selbst, daß die *Zeitschrift für romanische Philologie (ZRPh.)* sozusagen ihren 100. «Geburtstag» feiern durfte und feiern konnte. Das Ereignis wurde deshalb zu Recht mit einem Sonderband 'gekrönt'. Hatten der Gründer der *ZRPh.* Gustav Gröber († 1911) und seine Nachfolger von Adolf Tobler bis Walther von Wartburg (Herausgeber der *ZRPh.* von 1935–1957) noch vorwiegend einseitig bei diachronisch orientierten Fragestellungen verharrt, so öffnete sie sich doch bereits unter Walther von Wartburg, mehr noch unter der Leitung von Kurt Baldinger synchronischen und methodologischen Fragestellungen. Sie erhellt nun durch Wort- und Sachforschung in synchronischer Sicht zusätzlich und zunehmend historische Zusammenhänge. Ja, die Synchronie rückte während der letzten Jahrzehnte in den Vordergrund. Der sich wandelnden *ZRPh.*, die sich so stets regenerierte und verjüngte, blieb der Verlag Niemeyer Tübingen in freundschaftlicher Zusammenarbeit treu verbunden.

Heute, bei der im allgemeinen üblichen Trennung von Sprach- und Literaturwissenschaft, versucht die *ZRPh.* – sie hat in der Mediaevistik einen Schwerpunkt –, die beiden Teilbereiche zusammenzuhalten. Der Sonderband, welcher zugleich ein Entlastungsband ist (es laufen bei der Redaktion unablässig mehr als genug gute Manuskripte zur Veröffentlichung ein), enthält denn auch beiderlei Beiträge, sprach- und literaturwissenschaftliche. Sie gingen der Zeitschrift in üblicher Weise zu, blieben jedoch aus irgendeinem Grund in den regulären Heften unberücksichtigt. Sie sind bei recht verschiedenen Forschungsansätzen und -methoden, trotz ihrer häufig extravaganten Art, Beispiele der durch die *ZRPh.* angestrebten synthetischen Philologie wie auch ein Beweis von deren Frische und Lebendigkeit.

Das «Geburtstagsbukett» versammelt denn auch nicht weniger als 26 Beiträge unterschiedlichster Forschungsrichtungen, -ansätze und -methoden, Beiträge mit diverser Thematik und auch Länge; eine wahrhaft bunte Versammlung philologischer Arbeiten, ein sicheres Zeichen auch der währenden Vitalität und lebendigen Zukunftsfreudigkeit der *ZRPh.* Eine allen Teilen dieses Sonderbandes gerecht werdende Besprechung ist auf kleinem Raum und zudem von einer Einzelperson kaum zu leisten. Da immerhin dem reichen, vielseitigen und auch die anderweitig aktuelle Forschung stark einbeziehenden Band leider ein Register fehlt, scheint es sinnvoll, die mitarbeitenden Autoren und deren Studien wenigstens vorzustellen, deren Themen und etwaigen Ergebnisse kurz informativ anzuzeigen.

Epochenmäßig reicht der hier präsentierte 'Stoff' vom frühen Mittelalter (die Lyrik Wilhelms von Aquitanien) bis ins späte Mittelalter (*Roman de la Rose*, Villon, Chartier, La Sale). Die verschiedenen Sparten der Forschungsbereiche sind Toposforschung, Begriffsgeschichte, editorische und kodikologische Probleme, Wortforschung (Etymologie, Lexikologie, Semantik), Syntax, Textinterpretation (Gattungstypologie u.a.), Biographie, Sprachphilosophie.

Eröffnet wird die Beitragssammlung durch eine äußerst luzide, stark geraffte und dennoch transparente Besprechung des Buches von E. Gößmann: *Antiqui und Moderni im Mittelalter – eine geschichtliche Standortbestimmung* (Paderborn 1974) durch Hans Ulrich Gumbrecht (Bochum; p. 1–16). Diese zu einer grundsätzlichen Stellungnahme auswachsende Rezension diskutiert ungemein scharfsinnig und einleuchtend die Frage, ob die Erkenntnisinteressen und Methoden der historischen Wissenschaften an Attraktivität verloren haben oder ob sich die Mediävisten der jüngsten wissenschaftlichen Umorientierung nicht fügen wollen und deshalb weithin in Mißkredit geraten. Durch eine beispielhaft aufbauende Kritik an Gößmann zeigt Gumbrecht die unbedingte Notwendigkeit eines klaren Methodenverständnisses auf. Vor

allem weist er nach, daß es nicht angeht (wie Gößmann es tut), nach der begriffsgeschichtlichen Methode der modernen Sozialgeschichte zunächst zu arbeiten, die Ergebnisse dann aber nach dem Verfahren und den Zielen der Toposforschung der Fünfzigerjahre auszuwerten. Anhand von Gößmanns Fragestellung nach der Selbsterfahrung des Mittelalters am Beispiel seiner Zeiterfahrung demonstriert Gumbrecht in einer virtuos gelungenen Skizze (eben aufbauende Kritik!), wie die von Gößmann beigebrachten Belege «zur Rekonstruktion mittelalterlicher Zeiterfahrung» (p. 12) hätten genutzt werden können. Der wissenschaftliche Rang der Toposforschung als Belegsammlung wird anerkannt als Vorleistung für eine auf andere Erkenntnisziele ausgerichtete begriffsgeschichtliche Forschungsarbeit. Gumbrechts Ergebnis läßt sich grosso modo wie folgt zusammenfassen: der Begriff «modern» erscheint von der Antike bis zur Gegenwart – nach Gößmanns Belegen – in dreierlei Verwendungen. Erstens zur Bezeichnung des Phänomens «heutig», zweitens zur Bezeichnung von Epochen als «gegenwärtige», drittens zur Bezeichnung von Phänomenen als «vorübergehende». Der dritte Verwendungstyp findet sich im Mittelalter nicht, warum wäre zu fragen. Daß die konsequente Anwendung der begriffsgeschichtlichen Methode eine Chance böte für die Mediävistik und damit dazu verhülfe, die heute häufig festzustellende Isolation der Mediävistik zu überwinden, ist die Quintessenz von Gumbrechts anspruchsvollem Beitrag.

Eine weitläufige Abhandlung stellt der nächstfolgende Beitrag, eine Studie von Richard Baum (Bochum; p. 17–78) dar. Sie bringt und begründet eine neue Etymologie von frz. *lai* und apr. *lais*, plädiert zugleich für eine intensivere Zusammenarbeit von Sprach- und Literaturwissenschaft – eines der Zeugnisse eben für die Offenheit der *ZRPh.*! Der umfassenden Studie ist eine Übersicht vorangestellt, die als deren Résumée betrachtet werden kann (zum Thema allein 11 Seiten Bibliographie!). Der vom *FEW Bd. 20, 11a* als gesichert angegebene keltische Ursprung der Vokabel *lai* wird angezweifelt. Die Studie konzentriert sich auf folgende Punkte: der Zusammenhang zwischen sprachwissenschaftlichem Befund und literarischer Gattung *lai*; die Geschichte von afrz. *lai* und apr. *lais:* Etymologie und Bedeutungsentwicklung. Ausgedehnt minutiös ist die Forschungsgeschichte zur Etymologie *lai*. Es folgt eine Durchmusterung der afrz. *lai*-Belege (bis Ende 13. Jh. etwa 150 Belege; hier in Auswahl). Kritisch wird vermerkt, daß bisher zu Unrecht meist nur Marie de France als Zeuge für das Wort *lai* beigezogen wurde. Gleichfalls durchgemustert werden die apr. Belege. Im Laufe der Diskussion wird afrz. *laisse* in seiner Etymologie und lautlichen Entwicklung mitbesprochen. Das Ergebnis besteht im Vorschlag einer neuen Etymologie, freilich nur hypothetisch: afrz. *lai* und apr. *lais* seien vom lt. Stamm LAIC-, analog zu ROMANICE > romanz, abzuleiten. Das Verhältnis von Kleriker und Laien im Mittelalter sowie deren Sprache und Musik dienen der Erläuterung des gemachten Etymologievorschlags. In einem gesonderten Abschnitt über das Zusammenwirken bzw. eben nicht stattfindende Zusammenwirken zwischen Sprach- und Literaturwissenschaft wird bedauert, daß bei zu losem Kontakt eine Reihe von philologischen Desiderata nicht erfüllt werden. Die genannten unerfüllten Aufgaben ergeben immerhin einen Ausblick auf neue Aufgaben.

Gleichfalls Lexikologie bieten vier weitere Beiträge. Jean-Pierre Chambon (Clermont-Ferrand; p. 111–117) bringt unter dem Titel «Notes de lexicologie provençale et italienne» vier Problemwörter zur Sprache. An erster Stelle apr. *bel:* es ist die Bezeichnung des Großvaters im pr. Sprachbereich (*reirebel* > RETRO-BELLUM = Urgroßvater). Gewisse Regionen in Frankreich kennen noch *belet* = Vorfahre, Großvater. Das Wort sollte fortan im *FEW* aufgeführt werden. Es folgt apr. *gimel*. Belege für *gimel/jumel* > GEMELLUS stammen aus dem Süden der Rouergue. Das Wort bezeichnet wohl einen kirchlichen Gebäudeteil oder ein kirchliches Gebäude. Es lebt jedenfalls weiter im Sinne von *porticus* = *porche*. Es sei vielleicht ein halbgelehrtes Wort aus benediktinischem Milieu, ursprünglich zur Bezeichnung einer verdoppelten oder sonstwie doppelten Stütze im Nartex einer Kirche. Ebenfalls besprochen wird

apr. *isson*, *issoun* = panne de porc. Das Wort *isson* = panne bezeichnet Schweinefett. Bislang ist die Vokabel in pr. Wörterbüchern nicht aufgeführt, sie wäre neu aufzunehmen, obgleich die Etymologie noch ungewiß bleibt. Der Autor bearbeitet dieses Problem dialogisch, d.h. er fügt Antworten auf seine Rückfrage bei Spezialisten, freilich mit eigener Stellungnahme, in den Text ein. Als Etymologie für *issoun* wird, als funktionelle Etymologie, in Anbetracht des Wortes *issue* für vielerlei Rückstände, *eissir* vorgeschlagen. Trotzdem bleibe nicht ausgeschlossen, daß an AXUNGIAS > *EX-UNGIOS > *issóns*, also an AXUNGIA, wie schon Jakob Jud vorgeschlagen hatte, anzuknüpfen sei. Als letztes etymologisches Problem wird it. *nocchiere*, *-ièro* < *lt.* NAUCLĒRUS < gr. *γαύχληδος*, vorgeführt. Als Etymologie wird gr. *NAUCLERUS angesetzt. Der Terminus *nocchiere* stelle einen Hellenismus aus der Zeit, da das Griechische und Lateinische in Süditalien präsent waren, dar.

Eine neue Lesart und Ableitung des in der afrz. Eulaliasequenz (V 15) vorkommenden *element* schlägt Karl Heisig (Düsseldorf; p. 118–127) vor. Er nimmt damit ein u.a. von Koschwitz schon gestelltes Problem wieder auf. Ein neuer Vorschlag folgt also für V 15: *Ell' ent adunet lo suon lenement*. Lt. LINAMENTUM ergebe nicht geradlinig *afrz. *lenement* = Leinentuch. Die Entwicklung ist so zu denken: *lenement* > **lelement* > *l'element* > *element*. Ein Vers aus der Eulalia-Sequenz des Prudentius wäre dabei von Einfluß gewesen.

Kurt Baldinger (Heidelberg; p. 333–334) vertreibt das «Phantomwort» afrz. *josner* = repaître aus der Rubrik der Wörter unbekannter Herkunft im *FEW*. A. Långfors hatte das vermeintliche Verbum in seiner Ausgabe *Li Livres d'Amours* von Drouart La Vache (1290) aus dem Adjektiv *josne* = jung falsch rückkonstruiert. Deshalb ist *josner* aus dem *FEW 21, 455b* zu streichen.

Weitverzweigt wortgeschichtlich ist der Beitrag von Wolfgang Fauth (Göttingen; p. 417–454) über «Fata Morgana». Der in der deutschen Literatur Ende 18./Anfang 19. Jahrhundert neuentdeckte Begriff «Fata Morgana» wurde meist als poetischer Vergleich oder Metapher benutzt. Verfolgt man seine schwierige Geschichte, führt er zurück nicht nur ins sprachliche Substrat des Mittelmeerraumes, sondern in die Urgründe der Sprache überhaupt! Im geographischen Raum zwischen Britannien und Sizilien (mit gelegentlichen anderweitigen Abstechern) wird «Fata Morgana» in literarischen und nichtliterarischen Zeugnissen nachgewiesen. Reiche Dokumentation und vielfältige Sekundärliteratur ergeben grosso modo das Fazit: «Fata Morgana» liegt die Wurzel *MORG- = Grenze, Rand, Barriere, peripherer Bezirk zugrunde. Trotz diesem Ergebnis und einem kräftigen Schuß Spekulation zu dessen Erklärung bleibt das Geheimnis um Morgana bestehen.

Textkritische Fragen werden – abgesehen von V 15 der afrz. Eulalia-Sequenz – in fünf weiteren Beiträgen behandelt. Mit eindrücklicher Kompetenz und spezifischem Spürsinn für überlieferungsgeschichtliche und editorische Zusammenhänge sowie deren Implikationen untersucht Reinhilt Richter (Göttingen; p. 98–110) die handschriftliche Tradition der Gedichte Wilhelms von Aquitanien, des ersten Troubadours. Alle zwischen 1913 und 1973 veröffentlichten Interpretationen des lyrischen Werks Wilhelms von Aquitanien beruhen auf dem Text, den A. Jeanroy 1913 herausgegeben hatte. Die 1973 von N. Pasero besorgte Ausgabe versteht sich vorwiegend als kommentierter, nicht als editorisch verbesserter Text. Eine mechanische Überprüfung der Lesarten und deren mögliche Begründung durch R. Richter bringt offensichtliche Textverbesserungen, wenn auch auf Grund meist hypothetischer Annahmen, welche die verschiedenen Endpunkte einer komplexen Überlieferung miteinander zu verbinden suchen. Während die beiden bisher vorliegenden bedieristischen Ausgaben der Gedichte Wilhelms von Aquitanien sich auf eine einzige Basishandschrift stützen, ohne die Überlieferungssituation zu beschreiben oder die Wahl näher zu begründen, wird hier eine Übersicht über die gesamte Tradition in den Liederhandschriften geboten. Die wichtigsten

Ergebnisse dieser mustergültigen Expertise, d.h. die Abweichungen in den Lesarten von Jeanroy und Pasero, werden p. 109s. in sechs Punkten übersichtlich zusammengefaßt.

Tony Hunt (St. Andrews, Schottland; p. 217–229) stellt eine bisher unberücksichtigte Handschrift der Legende von *Barlaam et Josaphat*, eine afrz. Prosafassung des Textes, vor. Im Anschluß an eine scharfe Kritik der Barlaam-Edition von L. R. Mills (Genève 1973) – sie sei «alles andere als kritisch» (p. 217) – wird die fälschlicherweise als 'version champenoise' bezeichnete Barlaam-Fassung näher charakterisiert (= Ms. Reg. lat. 660 Bibl. Apostol. Vat. = Basis von Mills Edition). Sie folgt der sogenannten lateinischen Vulgata eines anonymen Verfassers aus dem 12. Jahrhundert und nicht der 1048 verfaßten und von Johannes Damascenus abhängigen lateinischen Version. Freilich bleibt eine kritische Ausgabe der lateinischen Vorstufe (Vulgata) noch immer ein Desiderat! Überraschenderweise kann Hunt ein neues Zeugnis der sogenannten 'version champenoise', die afrz. Version im Ms. Oxford Bodleian Library, Rawlinson Poetry 234, näher beschreiben. Das Manuskript des 'neuen' *Barlaam et Josaphat* ist Teil einer Sammelhandschrift, die vier im 13. Jahrhundert verfaßte Stücke enthält; eine Edition ist in Vorbereitung. Das zweite Stück, fol. 10a-56c, bringt eben die Legende von *Barlaam et Josaphat*. Ebenfalls mit editorischen Problemen und Textverbesserungen befassen sich Alison Adams und Angus J. Kennedy (University of Glasgow; p. 230–236). Sie vergleichen den Yder-Text im Ms. Ee. 4.26 Cambridge University Library mit den Lesarten der Ausgabe des afrz. Yder-Romans durch Heinrich Gelzer (Dresden 1913). Diese mangelhafte Textausgabe sei wohl mit ein Grund, daß der arthurische Yder-Roman bislang durch die Forschung weitgehend vernachlässigt worden sei. Adams und Kennedy geben hier p. 233–236 eine wertvolle Korrekturenliste, die zusammen mit der Edition Gelzer eine Rekonstruktion des Manuskriptes erlaubt. Damit ist eine solide Basis für weitere kritische Studien und Interpretationen des vernachlässigten arthurischen Romans gegeben.

Ein ganz anders gearteter handschriftlicher Text wird präsentiert durch Steven Fischer und Frankwalt Möhren (Christchurch, Nouvelle-Zélande/Heidelberg; p. 335–338). Fischer und Möhren beschreiben eine Urkundensammlung bestehend aus 123 Dokumenten auf 155 Blättern, geschrieben zwischen 1302 und 1806. Sie stammt aus dem Hause de la Mothe-les-Humbecourt de Concy-les-Eppes, das ca. 10 km östlich von Laon liegt. Nummer 1 der Sammlung, das älteste Dokument, wurde versiegelt in Vitry-le-François, 30 km südwestlich von Châlons-sur-Marne und ist datiert vom 5. November 1302. Dem genauen Beschrieb dieses Aktenstückes folgt eine Transkription des Textes; sie ist in Fußnoten mit philologischen Anmerkungen versehen (p. 336–338). Die Urkunde handelt vom Verkauf des Unterholzes durch die Waldbesitzer von Schloß Dampierre-le-Château.

Eine weitere textgeschichtliche Studie, diejenige von Bodo Guthmüller (Venedig; p. 393–405) beschäftigt sich mit einer spätmittelalterlichen Kompilation zur römischen Geschichte, dem it. sogenannten *Libro imperiale*. Sie muß, so wird stringent nachgewiesen, nach 1377 und vor 1383 entstanden sein und ist mit größter Wahrscheinlichkeit Giovanni dei Bonsignori aus Città di Castello zuzuschreiben. Zur Argumentation wird die *Vita di S. Macario* des Bonsignori, Cod. Cic. 266 der Bibliothek des Museo Civico Correr in Venedig, beigezogen.

Semantische Wortforschung bietet Glynn S. Burgess (Liverpool; p. 198–208). Aus den *lais* der Marie de France sind 12 Belege für *mesure* beigebracht. Anhand der semantischen Variationen wird deren Sinnbezirk abgesteckt. In die Untersuchung einbezogen sind die Kombination *sen e mesure*, *démesure* im Sinne von *orgueil* sowie der Terminus *joie*.

Historische Syntax vertritt mit seinem Beitrag David J. Shirt (Newcastle upon Tyne; p. 306–332); damit verbunden ist allerdings ein semantisches Problem, das indes unabhängig von Syntax nicht zu verstehen ist. Eigentlicher Gegenstand der Untersuchung sind die verba cogitandi, afrz. *cuidier*, *croire*, *penser*. Im Zentrum der Fragestellung steht hier die Entwicklung von *penser* in Infinitivkonstruktion. 433 Texte aus der Zeitspanne zwischen 1150 und

1300 (plus: nach 1300) bilden das 'Material'. Summa summarum: in afrz. Zeit werden alle drei verba cogitandi in Infinitivkonstruktion gebraucht, doch nicht im selben Maß. Am häufigsten ist *cuidier*. In diesem Fall aber sind meist Handlungen anvisiert, die nicht ausgeführt werden. Eine tabellarische Übersicht für alle Konstruktionstypen nach zeitlicher Verteilung und je nach Texart (Zehnsilbler, Achtsilbler, andere Versformen, Prosa) veranschaulicht die Ergebnisse, welche auch eingehend besprochen werden. Daß die zahlenmäßige Darstellung mit Vorbehalt aufzunehmen ist, versteht sich von selbst, bedenkt man die ungewisse Datierung oder überhaupt nicht mögliche Datierbarkeit einzelner für die Auswertung verwendeter Texte.

Singulär gemäß seiner Thematik ist der Beitrag von Günther Holtus (Saarbrücken; p. 79–97). Er diskutiert in mehrmals neu ansetzender kreisender Denkbewegung die schwer zu klärende Frage: «Ist das Franko-Italienische eine Sprache oder ein Dialekt?». Sprachliche Interferenzerscheinungen, Probleme des Bilinguismus werden in der Vielfalt, in der sie im oberitalienischen Raum besonders im 13. und 14. Jahrhundert erscheinen, aufgezeigt und umschrieben. Innerhalb dieser übergeordneten Thematik erweist sich der damalige und dortige Sprachmischungsprozeß des Französischen und Italienischen als Prototyp der Annäherung zweier Sprachen, deren Subsysteme zwar verschieden, doch affin sind. Der Kontakt zwischen dem Altfranzösischen und dem Altoberitalienischen hat seinen Schwerpunkt epochenmäßig in der zweiten Hälfte des 13. und im 14. Jahrhundert, da entsteht das sogenannte Franko-Italienisch. Nicht nur am Rande mitbesprochen wird die Frage nach dem möglichen Publikum der fr.-it. Literatur, denn der hier vorgelegte differenzierte Versuch, Sprache und «Dialekt» gegeneinander abzugrenzen wird schließlich auf die lapidare Formel gebracht: eine ausschließlich linguistische Klassifizierung reiche zur Unterteilung des vorhandenen fr.-it. Textcorpus nicht aus. Die fr.-it. Texte seien das Ergebnis eines spezifischen kulturellen, politischen, wirtschaftlichen, literarischen Prozesses, zudem «ein Phänomen ohne einheitliche Realisation» (p. 93). Als dringendes Desiderat bleibt die Forderung nach detaillierten und möglichst exakten Analysen von Teilaspekten des Fr.-It., dann der Wunsch nach Erstellung eines Fr.-It. Thesaurus im Hinblick auf ein umfassendes Glossar. Das Ergebnis eines Definitionsversuchs lautet: das Fr.-It. ist das in geschriebener Form existierende Kunstprodukt eines Mischsprachenprozesses, wobei die Komponenten, das Fr. und It. in je zu bestimmender Weise verbunden sind. Das Fr.-It. ist keine eigenständige Sprache *(lingua)*, aber auch kein Dialekt im Sinne der bisher erfolgten konventionellen Abgrenzungsversuche; es ist ein Phänomen sui generis.

Ebenfalls isoliert steht das Bemühen von Gert Pinkerell (Wuppertal; p. 377–392) da, eine neue, die bisherige Forschung kritisch einbeziehende Biographie Villons zu schreiben.

Isoliert auch der sprachphilosophische Beitrag von Malcolm K. Read (Aberystwyth; p. 406–416) mit dem Titel: «The Influence of Plato and Aristotle in Renaissance Controversies Concerning the Nature and Origin of the Vernacular». Das Sprachbewußtsein im Spanien des 16. und 17. Jahrhunderts, die dortige Kontroverse über den Ursprung des Baskischen und des Kastilischen wird im Zusammenhang mit der zeitgenössischen Diskussion um den Ursprung und den Adel bzw. Nichtadel der Sprachen, besonders der Volkssprachen im Gegenüber zu den Literatursprachen, behandelt. Der Argumentation dienen, je nach 'Schule', die sich gegenseitig ausschließenden antiken Sprachtheorien des Plato und Aristoteles.

Eine Reihe von Textinterpretation befaßt sich mit literarischen Textzeugen. Sie reichen chronologisch vom Oxforder Rolandslied bis zum ersten frz. Prosaroman, dem *Petit Jehan de Saintré* (1456). Frederick Goldin (New York; p. 128–155) befaßt sich – gewissermaßen eine interpretatorische Narrenfreiheit genießend – mit der Figur des Verräters Ganelon im Oxforder Rolandslied. In eher pseudophilosophischen Erwägungen wird die O-Ordnung von der β-Ordnung der Überlieferung abgehoben, das Epos als Prozeß erklärt, schließlich das

Wesen des Verräters Ganelon nach der O-Ordnung gekennzeichnet. Zur Umschreibung der Begriffe Freiheit, Böses und Welt zieht der Autor Textstellen von Boethius und Augustinus bei, deren Notwendigkeit aus dem Kontext nicht einleuchtet.

Hingegen bietet Anna-Susanna Matthias (Freiburg und Rimbach i. O.; p. 156–192) eine hochinteressante Abhandlung über des Yvains/Iweins Rechtsbrüche bei Chrétien und Hartmann. Ein Gliederungsschema ist der Übersichtlichkeit halber der Untersuchung vorangestellt. Sie umfaßt folgende drei Hauptteile: Yvains Rechtsbrüche vor seiner Heirat; Yvains Ächtung und *recort;* die Lösung aus der Acht. Da fällt tatsächlich 'neues Licht' auf den Mord an Esclados, auf die 'leichtgetröstete Witwe' Laudine, auf Lunetes Auftritt am Artushof in der Rolle eines *mediator* beim gerichtlichen Verfahren des *recort*, auf Yvains Sturz und Wahnsinn, schließlich auch auf die Unterschiede in der Behandlung desselben Stoffs durch Chrétien und Hartmann. Als rechtshistorische Quellen werden außer afrz. auch die diesen nahestehenden fränkischen, wie der Sachsenspiegel, beigezogen; ein etwaiges Korrektiv bringt der Text Hartmanns, der nach schwäbischem Recht lebte und Abweichungen von Chrétiens Rechtsauffassung gelegentlich selbst kommentierte.

Eher mager und unergiebig wirkt der kurze Beitrag von Raymond J. Cormier (Philadelphia; p. 193–197) über die Gabe der Tränen in Chrétiens *Philomena*. Das Verbum *plorer (pleurer)* wird als Prüfstein für die im 12. Jahrhundert neu in der höfischen Literatur erscheinende Emotionalität und Affektivität genommen. Das Wort *plorer (pleurer)* trete auch häufig in *Erec et Enide*, im *Cligés* und im *Yvain* Chrétiens auf und indiziere eine an der geistlichen suspiria-Literatur genährte Empfindsamkeit in säkularisierter Form. Zu global formuliert, verliert diese Quintessenz hier an Interesse.

Brigitte Cazelles (Stockton, Cal.; p. 209–216) versucht, ähnlich wie Cormier, eine zu Beginn des 13. Jahrhunderts neu auftretende Spiritualität zu charakterisieren. Mit Recht macht sie auf die Häufigkeit der formelhaften Ausdrucksweise *Ne seit que dire ne que faire* in Gautier de Coincis *Miracles* aufmerksam. Doch werden die an der Einzelstelle gemachten Beobachtungen voreilig verallgemeinert und zu pauschal als Indiz für eine neue geistige Orientierung in jener Epoche genommen. Mit Vorbehalt ist deshalb das Ergebnis aufzunehmen, bei gleichzeitigem Schwinden des Heldenideals zu Beginn des 13. Jahrhunderts beginne die richtige innere Umorientierung in Ohnmacht, Passivität und Sprachlosigkeit. Sicherlich richtig freilich bleibt die Feststellung, die Formel *Ne seit que dire ne que faire* signalisiere einen Wendepunkt jeweils innerhalb der einzelnen Mirakelerzählung durch Gautier. Die durch die stereotype Wendung gekennzeichnete Perplexität in den *Miracles* lohnte wohl eine eingehendere und differenziertere Untersuchung.

Vielschichtig und interessant ist die umfangreiche Studie von Alice Planche (Nice; p. 237–269) über *Ami et Amile ou le Même et l'Autre*. Der im Mittelalter offenbar sehr beliebte Stoff von den zwillingshaft ähnlichen Freunden wurde in verschiedenen literarischen Gattungen thematisiert. Er fand auch Eingang in die verschiedensten Sprachen. Der Weg der hier vorgelegten Untersuchung zum eigenartigen Doppelgängermotiv geht so: Beschreibung des als Arbeitsinstrument zusammengestellten Textcorpus; vergleichende Analyse von Texten; zusammenfassende Studie und Diskussion der Ergebnisse; subjektive Lektüre. Gerade die abschließende subjektive Lektüre bringt den Reichtum des *Ami et Amile*-Stoffes eindrücklich ins Blickfeld. Die Ausführungen über das Identitätsproblem, die Spiegelbildthematik, über das Narziß- und Androgynemotiv sowie über die Verwandtschaft von Doppelgänger- und Zwillingsmotiv versuchen erfolgreich die weiten Dimensionen des literarischen Stoffes auszukundschaften.

Gleich zwei Beiträge befassen sich mit dem spätmittelalterlichen frz. *Roman de la Rose*. Vladimir R. Rossmann (New York; p. 270–281) untersucht ihn unter dem Titel «The Art of Contradiction in the Romance of the Rose». Er geht dabei von der Voraussetzung aus, der

Roman de la Rose sei ein einheitliches Werk, d.h. der von der *fin'amor* bestimmten Fassung des Guillaume de Lorris sei nicht widersprochen durch die satirische Fortsetzung des Jean de Meung. Jean de Meung entwickle vielmehr die von Guillaume de Lorris bereitgestellten Ansätze, gelegentlich zwar gehe er darüber hinaus. Die Diskrepanz aber im Rosenroman zwischen Liebe/Eros und Religion sei ein durchgängiger Konfliktstoff. Ironie entspringe einer Gegenüberstellung von höfischer und religiöser Liebesauffassung und der terminologischen Substitution aus einem Bereich in den anderen. Indes vermag die hier gegebene Beschreibung des Verhältnisses von *concupiscentia*, *voluptas carnis*, *amor* und *caritas* nicht vollends zu überzeugen, da die theologische Implikation des Problems von *cupiditas*, *amor* und *caritas* zuwenig hervorgehoben und ausgearbeitet bleibt. Es wird hier bei der Feststellung verblieben, die Aussage des Rosenromans sei durch das literarische Verfahren kompliziert: der ironische Abstand zwischen *allegoria* und *littera* schaffe zweierlei Sinnbezüge, die zwei verschiedene Arten der Lektüre ermöglichten. Der Theologe habe so die Möglichkeit, sich mit *Raison* zu identifizieren, der Atheist mit *Amor* – doch so einfach dürften die Verhältnisse eben gerade nicht liegen.

Karl August Ott (Kiel; p. 282–305) behandelt den Kontrapost von «Armut» und «Reichtum» bei Guillaume de Lorris. Er geht davon aus, daß im ersten Teil des Rosenromans *Povreté* (Armut) nicht recht in eine Liste der Laster, *Richece* (Reichtum) nicht ganz in einen Katalog der höfischen Tugenden passen. Die sozialgeschichtliche Bedeutung des Themas von Armut und Reichtum in Verbindung mit dem Hauptthema einer 'Kunst der Liebe' wird stark betont. Vorausgesetzt ist auch hier die Einheit von Rosenroman I und II: Jean de Meung habe die Intention seines Vorgängers wohl besser zu verstehen vermocht als heutige Interpreten bisher. Im Rosenroman wird ein Gegensatz zwischen Wirklichkeit und Traumwelt geschaffen, doch bleibt ein wahrheitsgetreuer Widerschein der vorausgesetzten Wirklichkeit in der Traumwelt erhalten. Es zeigt sich so im Rosenroman bürgerliche Gesinnung aus der Zeit um die Mitte des 13. Jahrhunderts. Die *aventure* des Romans besteht nun darin, daß der nicht höfische Erzähler im Traum sich in eine unerreichbar scheinende Pracht versetzt sieht. Da sich der Traum später erfüllt, ist damit die *aventure* des Romans auf die Durchsetzung eines subjektiv-privaten Interesses reduziert. Die Realität des Traumes ist ein Schritt zur Aneignung der Traumwelt. Solche Aneignung wird an Beispielen aufgezeigt, sie ist das Neue am Rosenroman.

Einen gattungstheoretischen Versuch stellt die breite Untersuchung von Ricarda Liver (Bern; p. 339–357) dar: «Moderne Definitionsversuche des Sprichworts und Sprichwortbezeichnungen im Altfranzösischen». Früher erschienene Definitionsversuche und Gattungsbestimmungen des Sprichworts werden kritisch in die Diskussion der Definitionskriterien einbezogen. Entschieden, vielleicht zu entschieden wird das Sprichwort von sprichwörtlichen Redensarten abzugrenzen versucht. Untersucht sind die afrz. Sprichwortbezeichnungen *reprovier* und *respit* u.a. Die Schlußfolgerung, daß die Vielfalt der Sprichwortbezeichnungen eben zur vielfältigen Sprichwortverwendung passe, ist eher banal. Die Vielfalt der Sprichwortbezeichnung und -verwendung bildete ja gerade den Ausgangspunkt der Untersuchung: das schließliche Zurückschrecken vor einer klaren Definition bedeutet in diesem Fall eine Kapitulation vor der gestellten Frage. Daß Lehrhaftigkeit zur 'inneren Form' des Sprichworts gehöre, wird nur angezweifelt, auch dieses Problem also bleibt unentschieden.

Sozusagen literaturwissenschaftliches Neuland betritt Manfred Tietz (Mainz; p. 358–376) mit einer Studie über die *Belle dame sans mercy* und die *Dame des belles cousines* von Alain Chartier (1424) sowie *Petit Jehan de Saintré* von Antoine de La Sale (1456). An diesen Werken wird die Funktion der höfischen Liebe in der Literatur des 15. Jahrhunderts exemplarisch besprochen. Die Dichtungen werden vorgestellt, aber auch interpretiert: Chartier übt in der *Belle dame sans mercy*, wie in seinen übrigen Werken, Zeitkritik in traditionellen

Formeln; im *Petit Jehan de Saintré* erfolgt die Liquidierung der im Minnesang gültigen Liebesauffassung. Beide Autoren, Chartier wie La Sale, verfolgen eine pädagogische Tendenz. Die *Belle dame* wirbt in fiktiver Weise für die alten Standesideale – sie wird allerdings bereits schon im Laufe ihrer Rezeptionsgeschichte umgedeutet –, während *Petit Jehan* nur noch den Verfall des höfischen Ideals darstellt. Er ist der erste frz. Prosaroman, in ihm bilden Ideal und Wirklichkeit zwei sukzessive Erzählphasen. Der 'neue Geist' zeigt sich darin, daß Chartier an die Stelle des Mythos von der höfischen Liebe den *amour naturel du pays* setzt, der für alle Stände Geltung hat; La Sale erkennt das Geld als den Nerv der neuen Ordnung.

Läßt man so alle Beiträge des vorliegenden Sonderbandes der *ZRPh.* Revue passieren, erscheint klar, daß der Jubiläumsband nicht Restbestände versammelt, sondern Untersuchungen zur Sprach- und Literaturwissenschaft, die, meist zu ihrem Vorteil, einem 'normalen' Zeitschriftenaufsatz nicht ganz konform oder sonstwie extravagant sind. Dadurch wird das Buch zu einem erfreulichen, abwechslungsreichen und bedenkenswerten, positiv zu wertenden Sammelsurium, das gerade in seiner nicht auf einen Nenner zu bringenden Vielfalt ernst zu nehmen ist. Es besteht unausgesprochen auf der Mahnung: wie überall gibt es auch in der Sprach- und Literaturwissenschaft nicht nur einen Weg, sinnvollerweise gibt es eine Vielfalt von Methoden.

Louise Gnädinger

★

ROGER WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Trowbridge, Wiltshire (F. Cairns) 1982, XII + 322 p. *(Arca. Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs 8)*.

Die Hauptthese dieses Buches ist, daß es im Frühmittelalter nur eine gesprochene Sprache in den Romanischen Ländern gab, das Protoromanische, nicht Latein, und daß Latein erst um 800 von karolingischen Gelehrten eingeführt wurde, um die Liturgie zu uniformieren.

Leider hat Wright die Sachlage zu sehr vereinfacht, und in seiner überheblichen Polemik[1] gegen ältere Forscher schlägt er bisweilen offene Türen ein, bisweilen geht er völlig in die Irre.

Erstens spricht sich Wright darüber nicht klar aus, wann das gesprochene Idiom Protoromanisch und nicht mehr Lateinisch genannt werden soll. P. 48ss. scheint er das Protoromanische bis in die Kaiserzeit zurückdatieren zu wollen. Dann wird aber der Terminus sinnlos, ebenso sinnlos wie seine Bemerkung p. 48: «No linguist can seriously doubt any more that the vernacular was changing long before 600 A.D.» Hat irgendein Sprachforscher je behauptet, daß sich das gesprochene Latein vor dem Jahre 600 nicht änderte? Hat überhaupt jemals irgendein Sprachforscher angenommen, daß es gesprochene Sprachen gäbe, die sich nicht ändern? Die zu beantwortende Frage ist, wann sich die gesprochene Sprache von der geschriebenen so weit entfernt hatte, daß man nicht mehr geschriebenes Latein verstand.

[1] Die besondere Eigenschaft, die Wolfgang Schadewaldt einmal *arrogantia Britannica* nannte, ist leider in dieser Arbeit allzu spürbar. Es ist typisch, daß p. 103 alle vor W.s Buch erschienene Literatur zum Thema als «now outdated scholarship» zusammengefaßt wird. Cf. noch z.B. p. 29 «Anderson ... despite knowing Spanish reasonably well...»; p. 73 «Collins ... has stated baldly but accurately that most of the current accepted wisdom concerning Visigothic Spanish society is based on 'whimsical concatenation of fantasy'»; p. 118 N 7 «Hohler ... grasps this point, but has apparently not heard of the Romance languages»; p. 135 «Porter's comment illustrates how linguists can be as naive about language as any historian». – Wichtige einschlägige Literatur wird nicht zitiert, z. B. Delbouilles Beitrag zum *Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters*, I (Heidelberg 1972), p. 3ss.

Andrerseits behauptet er p. 121: «There is no reason to suppose that Latin and Romance were thought of as completely different languages for at least another two centuries» (nach d. J. 813), und p. 126 wird bezüglich der Straßburger Eide bemerkt: «This is not yet evidence of a general split into two languages». Wright geht hier zu weit in die andere Richtung. Er hat die Bedeutung der karolingischen Renaissance nicht gebührend eingeschätzt und hat übersehen, daß, was die Sprachentwicklung in Gallien betrifft, die Zeit vor und nach 600 zu unterscheiden ist.

Es dürfte sich vielmehr folgendermaßen verhalten. Wie aus unseren Texten, insbesondere den Urkunden, ersichtlich, veränderte sich die Sprache vor d. J. 600 verhältnismäßig langsam, während die Entwicklung danach viel schneller ging. Ob man die zwischen den Jahren 600 und 800 in Gallien gesprochene Sprache Latein oder Französisch nennen soll, ist eine Geschmacksache; vor d. J. 600 ist es zweifelsohne Latein. Durch die karolingische Renaissance wurde die Schriftsprache, die bis dahin natürlich viel konservativer als die gesprochene Sprache gewesen war, aber wegen der Unkenntnis und der Irrtümer der Kopisten viele vulgäre Veränderungen hatte durchschimmern lassen, auf ältere Muster zurückgeschraubt; die geschriebene Sprache und die gesprochene Sprache wurden infolgedessen mehr und mehr verschieden, und es ist natürlich, daß wir das erste altfranzösische Sprachdenkmal am Anfang des 9. Jhs. finden.[2]

Zweitens übersieht Wright, wenn er die Annahme von gelehrten, latinisierenden Elementen im Romanischen verhöhnt (z.B. p. 20ss.), daß man in der Liturgie regelmäßig Latein hörte: es bleibt nach wie vor am einfachsten, z.B. die Beibehaltung des *u* in span. *mundo* 'Welt' durch Einfluß des liturgischen Lateins zu erklären (trotz Wright p. 26; seine Vermutung p. 73ss., daß das liturgische Latein genau so wie das Protoromanische ausgesprochen wurde, ist a priori äußerst unwahrscheinlich, und die von Wright angeführten Belege für volkssprachliche Schreibungen und Formen in liturgischen Texten aus Spanien zeugen nur davon, daß die Schreiber von ihrer Volkssprache beeinflußt waren, nicht von der Art und Weise, wie die liturgischen Texte normalerweise vorgetragen wurden)[3]. Ebenfalls bei juristischen Termini, die oft aus lateinischen Texten zitiert wurden, ist Einfluß lateinischer Aussprache naheliegend. Auch bezüglich der modernen Sprachen kann man bisweilen beobachten, daß das Schriftbild die Aussprache beeinflußt. Zu einer Zeit, wo es nur eine Schriftsprache, die lateinische, gab, ist dieser Einfluß besonders hoch einzuschätzen; aber auch später, als man angefangen hatte Romanisch zu schreiben, konnte ein jeder, der Romanisch schrieb, auch lateinisch schreiben, und als Gelehrtensprache mit bestimmter Orthographie und mit der auf langer Tradition beruhenden Autorität hat das Latein im ganzen Mittelalter auf Aussprache, Orthographie und Wortschatz der romanischen Sprachen eingewirkt.

Ich gehe zu Einzelbemerkungen über: p. 25. «The idea that doublets are evidence of two systematically distinct pronunciation norms ought to imply that each word of such pairs meant the same thing. Otherwise we will have to postulate that educated and uneducated people talk about systematically distinct subjects». Ein französisches Beispiel kann vielleicht Wright zu einem besseren Verständnis helfen. Lat. *cathedra* hat sich in den niederen Schichten Frankreichs zu *chaise*, in den höheren zu *chaire* entwickelt. Anfangs haben beide Varianten nur 'Stuhl' bedeutet, später hat sich aber *chaire*, eben weil es nur von den *happy few* gebraucht wurde, auf die Bedeutung 'spezieller Stuhl' beschränkt, während das volkstümliche *chaise*

[2] Diese Skizze, die der *communis opinio* entsprechen dürfte, gründet sich in erster Linie auf die Darstellung D. Norbergs in seinen *Syntaktischen Forschungen* (1943) 11ss.

[3] Es fällt auf, daß Wright in diesem Kapitel über *The Evidence of the Visigothic Liturgy* zum größten Teil Belege aus dem *Liber mozarabicus sacramentorum* zitiert, sowie aus dem *Liber Ordinum*, dessen wichtigste Handschrift aus dem 11. Jahrhundert stammt.

den gewöhnlichen Stuhl, den jedermann hatte, bezeichnete. In derselben Weise gab es in spätlateinischer und frühromanischer Zeit eine volkstümliche Form *pesare* und eine gelehrte, latinisierende Form *pensare*, und es ist – trotz Wright p. 27s. – natürlich, daß später die Form *pesare* für das Wägen gebraucht wurde, eine Tätigkeit, die jedermann kannte und ausübte, während die gelehrte Form *pensare* nur 'erwägen', 'denken' bedeutete, eine Beschäftigung, die eben für die Gelehrten charakteristisch war.

Wrights Behauptung p. 50 «The scribe is likely to reflect linguistic evolution in semantics and syntax, particularly in word order, but is unlikely to reproduce changes in pronunciation» ist der Wahrheit diametral entgegengesetzt: es fordert eine bewußte Anstrengung, z.B. eine überlieferte AcI-Konstruktion in einen *quod*-Satz zu ändern, und ein Mönch, der sein tägliches Pensum zu erledigen hatte, hatte keinen Anlaß, seine Arbeit durch derartige Bearbeitungen zu erschweren. Falls er aber *u* wie *o* aussprach oder gewöhnlich kein Schluß-*s* verwendete, konnte er sehr leicht etwa *docem* für *ducem* oder *casa* für *casas* schreiben. (Cf. hierzu D. Norberg, *Syntaktische Forschungen* 13s.)

P. 51. «early written French vernacular texts show evidence of diphthongization (e.g. *ciel*...); we can assume that these diphthongs correspond to speech habits of that time; the *Appendix Probi* of the seventh century ... shows no such forms, but this cannot be seen as evidence that diphthongization is a post-*Appendix Probi* evolution. It may have been only allophonic, but it certainly existed». Hier wie oft würde ein Leser von Wrights Arbeit harte Tatsachen luftigen Spekulationen vorziehen; es gibt in der Tat vereinzelte Belege für die Diphthongierung des kurzen *e* in lateinischen Texten: *CIL 8*, 9181 *Dieo* (für *Deo*) und in einer merowingischen Urkunde *dieci* (für *decem*; v.J. 670–71; cf. J. Vielliard, *Le latin des diplômes royaux et chartes privées*, 1927, 4s.).

P. 54. «The pronunciation of Imperial Latin has been described by Allen (1970) and Bassols (1976)». Warum nicht die gründlichere Darstellung M. Leumanns in seiner *Lateinischen Laut- und Formenlehre* (1977) 15ss. zitieren?

P. 76. «*memet ipsum* > sp. *mí mismo*». Span. *mismo* ist nicht aus *metipsum*, sondern aus **metipsimum* herzuleiten.

P. 86s. wird Isidors Kapitel über die *Barbarismi* (etym. 1, 32) behandelt. Wright versucht zu zeigen, daß Isidor solche Eigenheiten als Barbarismi bezeichnet, die in der Volkssprache seiner Zeit nicht vorkommen. Der ganze Abschnitt ist dadurch verfehlt, daß Wright nicht beachtet hat, daß Isidor hier einfach alte Quellen abschreibt. So heißt es bezüglich des von Isidor erwähnten Ausdrucks *Musae Aonides* «The *barbarismi* include the use of hiatus rather than elision in, e.g. *Musae Aonides* – a 'barbarism' apparently committed in contemporary hymns»; ach nein, *Musae Aonides* stammt nicht aus «contemporary hymns», sondern aus Servius gramm. 4,424,30, Pompeius gramm. 5,118,30 und war überhaupt ein von verschiedenen Grammatikern späterer Zeit öfters zitiertes Beispiel für Hiatus. – Wenn Isidor in demselben Kapitel die Schreibung *colloquium* statt *conloquium* als einen Barbarismus bezeichnet, ist dies nicht mit Wright als Zeugnis des span. *coloquio* mit einem *l* aufzufassen, sondern Isidor kritisiert lediglich die Präfixassimilation: die Grammatiker haben sich bekanntlich ausführlich mit dieser Frage beschäftigt, s. Prinz, *ALMA 21* (1949–50), 87ss.

P. 90ss. versucht Wright zu zeigen, daß Isidor das Wort *vulgus* mit bezug auf zeitgenössischen Sprachgebrauch verwendet, und zwar ohne pejorative Färbung, so daß er sich selbst mit *vulgus* identifiziere. Es mag richtig sein, daß *vulgus* oft keine negative Färbung hat, aber Wright geht hier wie oft zu weit, und Schwierigkeiten bereiten die Stellen, wo Wörter wie *inprudens* oder *corrupte* mit *vulgus* gebraucht werden. Besondere Beachtung verdient etym. 20, 16, 5 *sagma, quae corrupte vulgo salma dicitur;* offensichtlich kritisiert Isidor hier durch das Wort *corrupte* die Form *salma*, und zwar obgleich *salma* wahrscheinlich zu seiner Zeit die in Spanien gebräuchliche Form war. Eine solche Stelle zeigt m.E., daß Wright zu

Unrecht Fontaines Beurteilung von Isidors Verhältnis zur Volkssprache kritisiert: «Fontaine is surely wrong to suggest that Isidor was 'combating' the vernacular speech of his community» (p. 87). Etym. 9,1,7 beschreibt Isidor folgendermaßen das volkstümliche Latein seiner eigenen Zeit, die sog. *lingua Latina mixta: mixta, quae post imperium latius promotum simul cum moribus et hominibus in Romanam civitatem inrupit, integritatem verbi per soloecismos et barbarismos corrumpens* (von W. p. 92s. zitiert); ist es wahrscheinlich, daß Isidor mit diesen Worten sein eigenes Latein beschreibt, wie das Wright annimmt?

P. 96ss. bespricht Wright ausführlich die von Maestre Yenes edierte Grammatik des Julian von Toledo (freilich ohne etwas über die Lateinaussprache von Julians Zeit beweisen zu können). Es scheint Wright unbekannt zu sein, daß Julian auch eine andere Grammatik geschrieben hat, einen Kommentar von Donatus maior, der im cod. Bern. 207 auf uns gekommen ist. Eine Analyse dieser Grammatik hätte sich vielleicht gelohnt.

P. 100 erwähnt Wright, daß die Iren anlautendes *f* und *v* verwechselten, und fügt hinzu, daß diese Verwechslung auch im deutschen Latein vorkommt und daß «no Romance speech has ever merged these two sounds in initial position». Um so bemerkenswerter ist es, daß *f-* und *v-* mehrfach in mittellateinischen Texten aus Spanien vermischt werden (Rez., *IF 81* (1976), 368 mit Lit.). Dies ist – *pace* Wright – ein weiteres Zeugnis dafür, daß das mittelalterliche Latein erstaunlich einheitlich war und verschiedene Charakteristika aufwies, die in der späteren romanischen Sprache des betreffenden Gebiets nicht vorkommen.

P. 119ss. werden die Bestimmungen des Konzils von Tours 813 ausführlich besprochen. Es paßt zu Wrights Theorien nicht, das Verb *transferre* im Satze ... *ut easdem omelias quisque aperte transferre studeat in rusticam Romanam linguam aut Thiotiscam, quo facilius cuncti possint intelligere quae dicuntur* mit 'übersetzen' wiederzugeben, wie das gewöhnlich geschieht. Nach Wright handelt es sich vielmehr um «transfer from one style to another», und er fügt hinzu: «There is no reason to suppose that Latin and Romance were thought of as completely different languages for at least another two centuries. The decision of philologists to interpret *transferre* as 'translate' is merely a consequence of their inbuilt assumptions, and can no longer seriously be used to support them». Ich habe dies ausführlich zitiert, erstens um Wright für seine eigene Sache plädieren zu lassen, zweitens um zu zeigen, wie ein Forscher durch Vorurteile blind wird und nicht mehr zu beurteilen vermag, was möglich und was unmöglich ist. Wrights Argumentation scheitert ja bereits daran, daß *rusticam Romanam linguam* mit *Thiotiscam* verbunden wird; er erkennt selbst p. 121, daß *transferre* in Verbindung mit *Thiotiscam* 'übersetzen' bedeuten muß; wie könnte Wright jemand davon überzeugen, daß dasselbe Verb in demselben Satze mit einem Objekt 'übersetzen', mit einem anderen etwas anderes bedeuten soll? Gerade die Verbindung von *rusticam Romanam linguam* mit *Thiotiscam* an unserer Stelle zeigt m.E. eindeutig, daß im J. 813 das Romanische als eine vom Lateinischen verschiedene Sprache aufgefaßt wurde.

P. 122ss. werden die Straßburger Eide besprochen. Wright nimmt also an, daß noch zu dieser Zeit Latein und Romanisch keine verschiedenen Sprachen waren und daß lateinische Texte normalerweise mit vulgärer, 'altfranzösischer' Aussprache ausgesprochen wurden. Er vermutet nun, daß der von Ludwig dem Deutschen zu leistende Eid französisch geschrieben wurde, weil er nicht gewußt hätte, wie ein lateinischer Text mit vulgärer Aussprache zu lesen sei. Wright unterschätzt die Französischkenntnisse Ludwigs ebenso wie die Deutschkenntnisse Karls des Kahlen; der letztgenannte wird p. 123 wie folgt vorgestellt: «Charles the Romance-speaker (the first native Romance-speaker in the dynasty)». Dies ist eine ganz unrealistische Einschätzung der Sprachkenntnisse der beiden Brüder. Aller Wahrscheinlichkeit nach waren sie beide zweisprachig; besonders liegt die Annahme nahe, daß Karl der Kahle Deutsch sprach, war doch seine Mutter Judith aus Bayern und hatte er selbst eine Zeit lang das Herzogtum Schwaben. Die Sache liegt vielmehr so: Ludwig der Deutsche leistet seinen

Eid auf Französisch, um von den Vasallen und Soldaten Karls, Karl der Kahle seinen auf Deutsch, um von Ludwigs Truppen verstanden zu werden. Dann schwören Karls Soldaten auf Französisch, die einzige Sprache die sie konnten, und die Ludwigs auf Deutsch (so richtig z.B. W. v. Wartburg, *Evolution et structure de la langue française*, Bern 1958, p. 70). Falls der gemeine Mann zu dieser Zeit Latein verstanden hätte, wäre die französische Übersetzung zwecklos gewesen; es ist natürlich, daß sich Wright wegen seiner falschen Voraussetzungen in Aporien verwickelt; p. 125 schreibt er z.B.: «It is not clear why this second Romance oath (d.h. der Soldaten Karls) was written in this way...»

P. 142. Zur Bedeutung des afrz. *gramadis, gramaire* vgl. *FEW 4*, p. 216s. und L. Löfstedt, *SN 49* (1977), 87ss.

Das Kapitel p. 165ss. über das Leonesische Vulgärlatein ist voll von Spekulationen; mehrere von ihnen sind unwahrscheinlich. Die Annahme, daß die in der Volkssprache nicht vorhandenen Endungen *-arum* und *-orum* wie *-aro* und *-oro* ausgesprochen wurden, leuchtet z.B. nicht ein: man kann in Texten mit vulgärer Orthographie beobachten, daß gelehrte Endungen und Wörter fast immer korrekt geschrieben werden, und zwar natürlich deshalb, weil der Schreiber nicht durch seine eigene Aussprache verleitet wurde, orthographische Fehler zu machen (cf. meine *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze*, Uppsala 1961, 71 Anm. 2). Die Vermutung, die Endung *-ibus* sei als *-es* gesprochen, ist unbewiesen und unglaubhaft.

Bengt Löfstedt

★

LOTHAR WOLF, WERNER HUPKA, *Altfranzösisch*. Entstehung und Charakteristik. Eine Einführung, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1981), VIII + 219 p.

Dieses Buch hat nicht den umfassenden Anspruch etwa der «Französischen Sprachgeschichte» von Berschin/Felixberger/ Goebl (1978) und auch nicht die Simplizität des «Elementarkurses» von Große (1971; vgl. *ZRPh 91* [1975], 548). Es geht den beiden Verfassern, von denen Wolf den «historischen Hintergrund» und die Syntax, Hupka die Laut- und Formenlehre beigesteuert hat, im wesentlichen doch um die Beschreibung der Sprache als solcher und um deren Eigentümlichkeiten. Das Buch ist verläßlich, aber – und dies trotz der sehr schön zusammengestellten Bibliographie – absolut traditionell, auf namhafte Autoren und Nachschlagwerke abgestützt und insofern ohne eigenständige Initiativen. Zu wünschen wäre ein Sachindex, weil viel Information über das ganze Buch zerstreut z.T. allein in den zahlreichen Fußnoten zu finden ist.

Ein wesentliches Anliegen des Buches ist es, «Altfranzösisch nicht als erratischen Block in der Vergangenheit zu sehen, losgelöst vom zeitgenössischen Hintergrund, von seiner eigenen Vergangenheit und ohne Blick auf das Neufranzösische». Doch werden in Wirklichkeit viele Sprachen als «erratische Blöcke» studiert, auch wichtige, in der Altphilologie sogar das Latein. Es handelt sich bei dieser Auffassung um eine alte deutsche Schultradition der Neuphilologen, die einen Anspruch auf Ganzheit verwirklicht haben wollten. Was dabei aber entfällt, ist die Darstellung der Umstrukturierung zum Neufrz. und die Eigenheit des Mittelfrz. Im vorliegenden Fall muß man den Autoren allerdings zugute halten – eine Liste der einschlägigen Stellen wäre hier zu lang –, daß sie die jeweils verfügbare Information in die Beschreibung einzuarbeiten versuchten. In diesem Zustand ist dieselbe jedoch notgedrungen eher anekdotisch. Das Modell hält die Spannweite der Gesichtspunkte, wie das besonders im Kapitel der Syntax zu Tage tritt, nicht aus.

1. Das erste Kapitel (p. 1–34) befaßt sich mit dem «historischen Hintergrund» und ist vorwiegend sprachgeschichtlich-außersprachlich; es reicht vom vorliterarischen Latein über das klassische und das Vulgärlatein bis zur Romanisierung und Germanisierung, vom Auftreten des Französischen und seiner Dialekte über das Altfranzösische des 12./13. Jahrhunderts bis zum Mittel- und Neufranzösischen. Der methodologische Hintergrund zu diesen Ausführungen – über den übrigens nirgends gesprochen wird – ist offensichtlich Wartburg, und zwar derjenige der «Ausgliederung», ohne wesentliche Korrektive und mit ungebrochener Stratengläubigkeit, nicht aber derjenige des *FEW*, auf den z.B. Schmitt (1974, *Die Sprachlandschaften der Galloromania*) aufbaut.

Das Schema zum Vulgärlatein (p. 13) erinnert stark an dasjenige von Pulgram (1975, *Latin-Romance Phonology*, p. 38; vgl. *IF 85* [1980], 359), d.h. es werden von alters her zwei verschiedene Versionen des Lateins angenommen. Vielleicht würde man heute eher eine auf die Begriffe von Diglossie und Bilinguismus abgestützte Darstellung erwarten, was auch bei der Charakterisierung der Sprachsituation zu Beginn des 9. Jh. von Nutzen wäre. Die Straßburger Eide, die im Wortlaut erscheinen, sind weder geographisch noch in der Schrifttradition lokalisiert. Die Frage nach der Schriftsprachenbildung, für die die Gesichtspunkte insbesondere von Delbouille (1970, *Comment naquit la langue française*, Fs. Straka) als maßgeblich gelten dürften, wird nicht weiter verfolgt. Einen größeren Stellenwert erhalten demgegenüber die Dialekte, deren Eigenart in einer originellen Liste von 49 sog. Dialektkriterien erfaßt wird. Es fehlt außerdem jegliche Charakterisierung der großen Schriftdialekte und deren Überlieferung. Die Darstellung zielt direkt auf Paris und auf die Herausbildung eines frz. Standards. Im Zusammenhang mit der Universität Paris wäre ein Hinweis auf die erste Phase von Vulgarisierung der Wissenschaft und auf deren Pendant im 16. Jh. nicht unerwünscht; ebenso ein Hinweis auf die *chartes* und die Funktion der Übersetzungsliteratur (cf. u.a. Fourrier 1964, *L'humanisme médiéval dans les littératures romanes du XIIe au XIVe siècle*, Kongreßakten Paris; verwiesen sei auf die Beiträge von J. Monfrin und J. Rychner).

2. Das Kapitel über die Lautlehre (p. 35–81) beginnt merkwürdigerweise mit einem Hinweis auf die Priorität der gesprochenen Sprache gegenüber der geschriebenen und auf die Problematik der Verschriftlichung. Zwischen Aussprache und Graphie gebe es «in allen Sprachen eine gewisse Diskrepanz», im Mittelalter die Vielfalt der Schreibungen. Wir würden demgegenüber darauf insistieren, daß die Graphien zumindest der klassischen Schriftdialekte – gelesen und gesprochen wie auch immer – verhältnismäßig ökonomisch waren. Die Situation veränderte sich im 16. Jh. mit der Relatinisierung, die die historische Schreibweise einführte und damit auch das für große Kultursprachen typische Schriftdenken begründete. Man beachte, daß ein Latinismus im 13. und im 16. Jh. etwas ganz anderes ist.

Im übrigen sind wir der Auffassung, daß ein gewisser Konsens in den Lehrmeinungen es gestattet, ohne große Gefahr unterschiedliche Formen der Beschreibung zu wählen, solange der strukturalistische Rahmen nicht überschritten wird. Die eigentliche Problematik beginnt erst dann, wenn es um Erklärungen geht, was hier kaum versucht wird. Der Verfasser legt großes Gewicht auf die Unterscheidung von Latein und Vulgärlatein, arbeitet mit objektiven Chronologien – kaum mit relativen (cf. p. 62) oder mit Entwicklungsalternativen – und interessiert sich mehr für die phonetischen Realisierungen (Artikulation) als für die phonologische Struktur. Gelegentlich wird auf die dialektale Variation innerhalb des Französischen und auf Entsprechungen in anderen romanischen Sprachen verwiesen. Der Aufbau des Kapitels ist eher unorthodox.

Der Verfasser beginnt mit einem Vorspann, der folgende Punkte enthält: Akzentverhältnisse, Synkope in Proparoxytonis, das Darmesteter'sche Gesetz und daran anschließend das Verhalten der Auslautvokale, Gleitlaute. Das Darmesteter'sche Gesetz wird mißverstanden bzw. als Synkopierungsregel begriffen, die Vertretung von *a* durch *e* demnach als Ausnahme

verstanden. Dasselbe gilt für die Ultimavokale. «Auch [ə] verstummte schließlich seit dem 16. Jh. in allen satzphonetischen Positionen»: also lt. *intras*, afr. *entres*, nfr. *(tu) entres* [-tR]. Aber wie steht es denn z.B. mit dem Imperativ im nfr. *entres-y?* Das ist die oben angedeutete Schwierigkeit des Verfahrens. (Cf. zum h-aspiré p. 65). – Mit diesem Abschnitt behauptet der Verfasser, «die suprasegmentalen Erscheinungen, sowie einige daran anknüpfende Beobachtungen» so eingeführt zu haben, daß daran die Behandlung zunächst des Konsonantismus, dann des Vokalismus anschließen kann.

Der Abschnitt über die Konsonanten (p. 41–66) gliedert sich folgendermaßen: Anlautkonsonanten, als solche, palatalisierte, germanische. Inlautende in vorkonsonantischer Stellung (d.h. silbenschließend vor relativem Anlaut). Zwischenvokalische, einfache, geminierte, yodierte. Zwischenkonsonantische, sekundär («durch Synkopierung oder Verstummen des Vokals der Schlußsilbe entstanden». Auslautende. Zwei Tabellen (p. 42, 63) erlauben einen Vergleich des lateinischen und des altfrz. Bestandes.

Der Abschnitt über die Vokale (p. 66–89) gliedert sich folgendermaßen: Vokale des Vulgärlateins. Hauptvokale in gedeckter Stellung. Nebentonvokale. Haupttonvokale in freier Silbe, spontane Diphthongierung. Bedingte Diphthongierung. Diphthonge anderen Ursprungs (afr. *veisin* «voisin» z.B. hat einen «Diphthongen im Nebenton»)! Vokale nach palatalem Konsonanten. Nasalierung. Zusammenfassung des Inventars. – Zwei Punkte: Aus Gründen der Systematik ziehen wir für afr. *vin* (Perf.) vlt. *vénuī*, *vennī* (mit westromanischer Degemination) dem klt. *vēnī* als direkter Basis vor (p. 77, 146). Als möglichen Beleg für den diphthongischen Wandel von *a* zu *e*, der «keine graphische Realisierung hinterlassen» hat (p. 75), sei an die Form *maent* (Eulalia) erinnert.

3. Das Kapitel über die Formenlehre (p. 90–149) behandelt im wesentlichen alle anstehenden Probleme. Was bei Pope (1934/1952) ausgezeichnet, aber fast zu knapp, bei Rheinfelder (1967) alt und umständlich dargestellt wurde, erscheint hier gut gesammelt, aber vielleicht etwas diffus. Von der Methode her muß nämlich gesagt werden, daß das Verfahren an die Gegebenheiten der Morphologie nicht genügend angepaßt wird. Auch unter traditionellen Vorzeichen werden die Regularitäten, die es aufzuzeigen gilt, über das Lautliche hinaus durch Regularitäten und Muster der Analogie ergänzt, die hierarchisch geordnet sind. Die morphologischen Strukturen wirken normativ und beanspruchen eine gewisse Selbständigkeit. Es bleibt nach unserer Vorstellung deshalb nichts anderes, als die Veränderungen in der Paradigmenbildung darzustellen und dabei die Umgruppierung in den Zuordnungen vollständig durchzurechnen und zu systematisieren. Einen solchen Versuch werden wir (Ineichen 1982, *Repetitorium der afrz. Laut- und Formenlehre*) demnächst vorlegen.

Dazu käme als weiterer Schritt der Versuch, bestimmte Strukturmerkmale in ihrer Eigenart zu beschreiben. Es geht dabei also z.B. um die Feststellung, daß bei der afrz. Zweikasusdeklination – was bei Akkusativsprachen eine Seltenheit ist – der Nominativ als markierter Kasus erscheint oder daß bei der Futurperiphrase eigenartige Probleme der Wortstellung auftreten. Ähnliches könnte sich auch in die Syntax fortsetzen. Die Konstruktion des Teilungsartikels z.B. «läßt sich erst seit dem 12. Jh. im Afrz. nachweisen und bleibt bis zum 15. Jh. selten» (p. 155), was uns zur Vermutung führt, die Herausbildung dieses Artikels stehe im Zusammenhang mit der Reduktion der Zweikasusdeklination und damit gleichzeitig mit der Neuorganisation der Determintion des Nomens.

4. Im Kapitel über die Syntax (p. 150–191) erfährt das methodologische Konzept – im oben angesprochenen Sinne notgedrungen – einen Bruch. Der lateinische Hintergrund verschwindet zu Gunsten einer kontrastiven Gegenüberstellung von Alt- und Neufranzösisch: gut ausgewählt, und unter steter Berücksichtigung der «nicht jeweils eigens zitierten Handbücher von Nyrop, Foulet, Sneyders de Vogel, Lerch, Le Bidois, v. Wartburg/Zumthor, Gamillscheg, Regula, Ménard und Grevisse». Zur Diskussion stehen charakteristische Kon-

struktionen des Altfrz. sowie fossilierte Ausdrücke und Gebrauchsweisen des Neufranzösischen. Die Angaben zur Wortfolge leiden darunter, daß der Verfasser den allgemeinen Rahmen dieser Problematik offensichtlich nicht kennt.

Unsere Ausführungen verfolgten den Zweck, den besonderen Tenor dieses Buches herauszustellen. Es wird dem Interesse und dem Orientierungsbedürfnis zahlreicher Leser entgegenkommen.

Gustav Ineichen

★

DOUGLAS KELLY, *Medieval Imagination. Rhetoric and the Poetry of Courtly Love*, Madison 1978, 330 p.

«A study of the significance of Imagination in medieval poetics is overdue» (IX) – gewiß. Dieser bedeutsamen Aufgabe, einen Kernbereich der von der Romanistik lange Zeit vernachlässigten allegorischen Dichtung des Mittelalters zu erhellen, widmet sich die jüngste Publikation von Douglas Kelly, Professor für französische Literatur an der Universität Madison, und hervorgetreten als Autor zahlreicher mediävistischer Beiträge insbesondere über Chrétien de Troyes. «Rhetoric and Poetry», «Allegory of Love», «Imagination» – so die Titel der ersten Kapitel, auf deren theoretische Grundlegung textnahe Einzeluntersuchungen u.a. über Guillaume de Lorris, Machaut, Froissart und Charles d'Orléans folgen, Autoren, die die Etappen vom Höhepunkt der allegorischen Liebesdichtung zu deren Niedergang markieren. Doch die Lektüre dieses mit lyrischem Belegmaterial (stets auch in englischer Übersetzung) überfrachteten Werks, dem es leider an der nötigen Systematisierung gebricht, enttäuscht zu hoch gespannte Erwartungen.

In «Rhetoric and Poetry» erläutert Kelly ausgehend von Machauts *Prologue* die poetischen Fertigkeiten *rhétorique*, *musique* (ein Anhang liefert informatives Material zu diesem Thema) und *scens* in ihrer Verknüpfung mit der Materie Liebe unter Berufung auf Brunetto Latini, Deschamps *Art de dictier* und Machaut. – Hinsichtlich der Liebesauffassung kommt Kelly nach zahlreichen Belegen zur Bedeutungsvielfalt von *fin'amors* im 13. und 14. Jh. zum Schluß, daß der von der individuellen *finesse* abhängige Nuancenreichtum der Kernbegriffe höfischer Liebe seinen angemessensten Ausdruck in der Polyvalenz des *modus allegoricus* findet. – Wenig befriedigend sind die Ausführungen über «Allegory and Love». Mit spärlichen Hinweisen auf das Zusammenfließen von Exegese und Rhetorik in Formen allegorisch-spiritueller Liebesdichtung wie dem *Ovide moralisé* und Fornivals *Bestiaires d'amours*, mit der rein nominellen Einordnung Lorris' an den Endpunkt dieser Entwicklung von «historical veracity» zu «allegorical truth», von «romance» zu «dit» und mit einem zu wenig vertieften Verständnis der *vis verbi* ist der historischen und inhaltlichen Komplexität dieses Themas nicht Genüge getan. – Wie hält der Autor es nun mit der Imagination? Er faßt sie als diejenige der vier menschlichen Erkenntniskräfte, die – sei es zur freien Vorstellung von Dingen (Boethius, Macrobius), sei es zur Verdeutlichung unmittelbar nicht faßlicher Abstrakta (Alanus ab Insulis, Bernardus Silvestris) – auf Gleichnisse und Exempla rekurriert. Sie ist also eine *per se* metaphorische gnoseologische Funktion. Der Dichter bedient sich ihrer, um in schöpfungsgleichem Emanationsprozeß einen geistigen Archetypus oder Abstrakta in sprachliche Materie zu überführen (Geoffroy de Vinsauf). Die transzendente Aussagekraft dieses poetologischen Vorgangs gipfelt in der Erfahrung des *laetus horror*, der «celebration of mystery and truth» (p. 38). Als Hervorbringung metaphorischer Bilder eines Archetypus bedeutet Imagination *imitatio*. In diesem Rahmen werden nun, etwas forciert, die rhetorischen

Begriffe der *frequentatio*, der statischen und dynamischen *descriptio* eingeführt. Sie finden Anwendung in der sich anschließenden Interpretation des ersten Teils des *Roman de la Rose*, «the first throughgoing representation of courtly love by poetic *imaginatio*» (p. 95). Die Analyse der allegorischen Figuren außerhalb und innerhalb des «Jardin de Deduit» sowie des Gartens selbst beschränken sich größtenteils auf eine mit Zitaten durchsetzte Paraphrase des Textes, wobei allerdings die sorgfältige Neubestimmung von Oiseuse und Dangier verdienstvoll ist. Die Funktion des Gartens rein rhetorisch zu bestimmen als Evokation der *joie* höfischer Liebe in einem Bild, dessen «topical suggestiveness» sich der Leser öffnen soll, geht an der Vielschichtigkeit allegorischer Bildlichkeit vorbei. Die Eingrenzung der *vis verbi* auf «semantic» bzw. «lexicographical possibilities» (p. 84) hat zur Folge, daß der symbolische Aussagegehalt des Mittelbereichs zwischen bloßen höfischen Topoi und der «numinous quality» (p. 88) semantisch schwer faßbarer archetypischer Bilder (wie z.B. der Rose) nicht ausgelotet wird. Hier zeigt sich der wesentliche Mangel dieser Konzeption, die das Wirken der Imagination (nicht zuletzt durch willkürliche Beschränkung der definitorischen Quellen) auf ein erkenntnismäßiges rhetorisches Verfahren beschränkt – Bezüge, die diese Immanenz transzendieren, werden in den unantastbaren Bereich von Archetypus und Geheimnis verwiesen. Die geistige Tradition, als deren Erbe und dialektischer Gegenpol die säkulare Liebesallegorie zu verstehen ist, wird von Kelly zwar erwähnt, *de facto* jedoch ignoriert. Das Moment der Kontrafaktur christlicher Vorstellungen, geistiger Wortsinn, zahlenallegorische Strukturprinzipien, das Wechselverhältnis von Allegorisierung und Allegorese sowie der oftmals relevante Zusammenhang zwischen Bild und Text werden nicht oder nur am Rande berücksichtigt.

Überzeugend ist dagegen die Darstellung der idealisierten Liebesauffassung in Machauts *Remède*, die eine immer stärkere Abstraktion und Typisierung der *imagines* impliziert. Seine fortschreitende Sublimierung der Liebe durch Hoffnung wird anhand der entgegengesetzten *Jugements* verdeutlicht. Ebenso eindringlich die Darlegungen zur *Prison amoureuse* von Froissart. Auch hier wünschte man sich jedoch mehr Präzision bei der Erläuterung des komplizierten Zusammenspiels von Formen und Bedeutungsebenen, von Allegorie und Allegorese; es bedürfte einer systematischeren Analyse, die den Text als rhetorisch-narratives Konstrukt auswiese und somit dem schöpferisch-strukturierenden Wirken der Imagination mehr Transparenz verliehe. – Vom Niedergang höfischer Liebesallegorie legen Chartier, Christine de Pisan, Oton de Grandison, Chaucer, René d'Anjou und Charles d'Orléans beredtes Zeugnis ab. Neue Formen, Schwund der *senefiance*, Vergänglichkeitsmetaphorik, ernüchternde Liebeserfahrung, Fragwürdigkeit des Ideals und Fragmentierung des Ich sind die Zeichen einer inneren Entkräftung der Imagination. Sie führen Kelly zur These, daß das Ende des höfischen Ideals «came by the way of a breakdown in Imagination itself as the aesthetic of courtly poetry. Excessive abstraction and the dissolution of distinction [...] eliminated an essential trait of courtly Imagination, its recognition of unique excellence.» (p. 184) Das Verstummen der Dichter, implizit bei Chaucer, explizit bei Charles d'Orléans, belegt dies auf eindrucksvolle Weise. Doch stellt sich hier erneut das Kernproblem einer Betrachtungsweise, die das literarische Phänomen außerhalb seiner zeitlichen Bedingtheit begreifen will. Ebensowenig wie zuvor die Allegorie in Zusammenhang mit ihren historischen Ursprüngen interpretiert wurde, wird nun in der Spätphase der historische Kontext in Rechnung gestellt. Kelly verstrickt sich in eklatante Widersprüche hinsichtlich der Anerkennung ereignis-, sozial- und mentalitätsgeschichtlicher Begleitumstände. Die Mehrzahl der zitierten Texte fordern aufgrund ihrer Bildlichkeit, Begrifflichkeit und Form die Berücksichtigung der tiefgreifenden historischen und anthropologischen Wende, deren reflektierter Ausdruck sie sind. In dieser Perspektive erschiene Charles d'Orléans nicht nur als Schlußpunkt der höfischen Lyrik, sondern auch als Vorläufer einer bestimmten Tradition der Renaissanceallegorik.

Noch ein bibliographischer Hinweis: Kelly bemerkt auf (p. 108): «A proper understanding of the relation between the *Rose* and the verse *Echecs amoureux*, and between the two poems and the *Echecs* Commentary, will be possible when there is a critical edition for the latter two.» Inzwischen liegt mit der Dissertation von Christine Kraft: *Die Liebesgarten-Allegorie der «Echecs Amoureux». Kritische Ausgabe und Kommentar*, Frankfurt/M., Bern, Las Vegas, 1977, eine Textausgabe der Versdichtung *Echecs Amoureux* vor. Ihrer Bibliographie ist zu entnehmen, daß auch von dem *Echecs*-Kommentar BN ms. 9197 eine photographische Reproduktion samt englischer Übersetzung existiert in der noch unveröffentlichten Dissertation von Joan Morton Jones: *The Chess of Love. Old French Text with Translation and Commentary*, Diss. Nebraska, 1968.

Die Arbeit von Douglas Kelly erhellt trotz gewisser Mängel einen ausgewählten Aspekt der Imagination, so wie sie sich in der höfischen Liebesallegorie vom 13. bis zum 15. Jahrhundert manifestiert. Seine Untersuchungen zu den Werken zahlreicher Autoren, von denen hier nur einige erwähnt wurden, stellen Fortdauer und Wandlungen dieser rhetorischen Form anschaulich dar. Ein Anfang ist gemacht, doch ist damit weder die Begriffsbestimmung der Imagination abgeschlossen noch ist die Liebesallegorie in ihrer Bedeutungstiefe, Formenvielfalt und historischen Bedingtheit erschöpfend analysiert.

Mechthild Albert

★

CLAUDE THIRY, *Le 'Jeu de l'Etoile' du manuscrit de Cornillon (Liège)*, Etude et Edition, Bruxelles (Académie Royale de Langue et Littérature Françaises) 1980, 169 p.

Longtemps laissé dans l'oubli, le fragment de Cornillon fut exhumé en 1932 par Charles Thomas. Claude Thiry procure aujourd'hui, sous le titre de *Jeu de l'Etoile*, une édition en tous points remarquable de ce très beau texte dramatique. Non seulement cette publication représente une contribution estimable à l'étude du théâtre religieux de la fin du Moyen Age, mais elle enrichit d'un témoignage de prix la série des œuvres consacrées au mystère de l'Epiphanie. La grande familiarité de l'éditeur tant avec la problématique du sujet qu'avec cette période de l'histoire littéraire garantit d'emblée la qualité d'un travail précis et solidement documenté.

La copie de ce fragment figurait dans un obituaire de l'abbaye de Cornillon (Liège) qui, au vu des dates des inscriptions qu'il contient, se situe entre la fin du XVe siècle et le tout début du XVIe. Le volume ayant été brûlé en 1944, l'éditeur n'a pu avoir recours qu'à une photographie du texte réalisée avant la guerre. Ces quelque trois cents vers présentent, introduites par un prologue aux intonations émouvantes, les scènes coutumières du mystère des rois, de la découverte de l'étoile prodigieuse à la rencontre avec le roi Hérode. L'interruption s'explique par le manque de place.

Dans son ample introduction, Thiry envisage successivement les principaux aspects du texte, à commencer par l'examen attentif de la copie manuscrite qui, au handicap d'une transmission indirecte joint l'inconvénient d'une facture peu soigneuse. L'analyse de la pièce, dans laquelle l'éditeur introduit déjà plus d'une remarque éclairante, révèle une tendance accusée à l'interprétation psychologique des dialogues. Suit un relevé serré et pertinent des données linguistiques et métriques du texte, conçu avant tout dans la perspective d'une datation et d'une localisation éventuelles. Le résultat en est plutôt décevant: la plupart des faits de langue observés relèvent du copiste, dont les habitudes correspondent par ailleurs à «un exemple assez typique de scripta wallonne» (p. 44). Aux traits dialectaux attestant l'origine

liégeoise de la copie se mêlent de nombreux picardismes. En revanche, les quelques caractéristiques attribuables avec certitude à l'auteur ne plaident pas en faveur de sa localisation dans la zone linguistique wallonne. La versification correspond aux règles en usage au XVe siècle. Très soignée dans son ensemble, elle se tient pourtant à l'écart de la virtuosité des Rhétoriqueurs, rejoignant en cela la manière des fatistes. De ces derniers, l'auteur du *Jeu* dépasse même l'habileté technique par l'agencement prolongé de strophes «concaténées».

Cette description rigoureuse du texte débouche sur une étude historique et littéraire qui constitue le sommet de l'introduction. Le mérite essentiel de ces pages est de replacer l'œuvre dans la thématique élargie de l'Epiphanie qu'alimentent des traditions fort diverses, des écrits patristiques aux narrations légendaires (p. 64s.). Ce faisant, l'éditeur rompt avec les analyses trop étroitement circonscrites de l'ancienne critique, qui se bornait souvent à l'étude d'un exemple singulier sans s'interroger sur l'ensemble de la tradition à laquelle il se rattachait. Cette orientation renouvelée de la recherche vaut à elle seule à l'édition du *Jeu de l'Etoile* un de ses titres d'excellence, encore qu'une telle prise de position ne soit pas respectée dans tous les détails de l'analyse. Dans un premier temps, Thiry s'essaie à une reconstitution de la mise en scène, d'autant plus conjecturale que, à une exception près, le manuscrit ne contient pas de didascalies. L'éditeur se fonde sur le modèle «classique» de la représentation simultanée où les diverses mansions articulent l'espace scénique. Reste à savoir si cette hypothèse est la seule à envisager. La représentation de type processionnel, incluant plusieurs stations à l'extérieur puis à l'intérieur de l'église ne figurait-elle pas au nombre des conjectures plausibles? Non seulement elle est couramment attestée pour les mystères de l'Epiphanie, mais elle semble particulièrement adaptée au cadre du cloître où, ainsi que le suggère Thiry, le *Jeu* aurait pu être créé.

Sur le plan thématique, le mystère de Cornillon se démarque passablement d'une partie de la production contemporaine sur le même sujet. Au terme d'une série de comparaisons de détail, l'éditeur souligne néanmoins les «convergences» (p. 79) qui rattachent le *Jeu de l'Etoile* au drame liturgique de Benediktbeuern d'une part, et à la *Passion* d'Arnoul Greban de l'autre. La prudence qui préside à un tel rapprochement en atténue l'inévitable témérité. En effet, dans un domaine aussi étendu, les concordances thématiques entre deux textes ne sauraient autoriser l'établissement d'un lien quelconque entre eux.

De même, il est toujours hasardeux d'attribuer à tel ou tel auteur la paternité d'un motif qui, le plus souvent, renvoie à une vaste tradition anonyme. Ainsi paraît-il difficile d'affirmer, comme le fait par exemple Thiry en marge du v. 280 du *Jeu de l'Etoile*, que «l'auteur a traduit textuellement la formule que l'on trouve dans le commentaire scénique de l'*Officium Stellae* de Saint-Benoît-sur-Loire» (p. 138). Dans une perspective voisine, on peut regretter la manière assez expéditive avec laquelle le critique reprend, à propos de la *Nativité* de Chantilly, la thèse discutable qui en fait une adaptation d'un *Officium Stellae* du type Bilsen/St-Benoît/Freising (p. 64, N. 2; 68)[1]. Mais ces quelques réserves n'infirment en rien la valeur d'une analyse qui réussit à dégager de manière très convaincante le climat propre du *Jeu de l'Etoile*: à l'inverse des représentations prodigues en détails pittoresques, sa démarche très intériorisée désigne l'œuvre d'un clerc de grande culture. Deux motifs, en particulier, traduisent une intelligence en profondeur du mystère, appuyée sur les interprétations patristiques: l'accent mis sur l'impuissance des mages qui, en dépit de toute leur science, doivent à l'intervention d'un

[1] Voir à ce sujet la remise en cause de N. King, *Mittelalterliche Dreikönigsspiele. Eine Grundlagenarbeit zu den lateinischen, deutschen und französischen Dreikönigsspielen und -spielszenen bis zum Ende des 16. Jahrhunderts*, Universitätsverlag Freiburg, 1979, p. 104s.

ange de comprendre le secret de l'étoile, ainsi que la découverte du symbole, inscrit dans l'astre, de l'enfant au chef surmonté d'une croix[2].

Telle qu'elle apparaît en filigrane, la personnalité de l'auteur du *Jeu* sert de point de départ à une seconde tentative de localisation de l'œuvre. A défaut de Cornillon, monastère peu propice à la culture des belles-lettres, celle-ci aurait pu éclore – ou du moins être représentée – dans un établissement voisin, la Chartreuse des Douze Apôtres, célèbre par l'érudition de ses prieurs. La longue argumentation que développe Thiry en faveur de cette hypothèse ne manque pas d'atouts. Elle laisse malheureusement sans explication acceptable la présence du texte dans l'obituaire de Cornillon. A tout le moins, l'idée qu'un moine de Cornillon aurait retranscrit la pièce de mémoire après l'avoir entendue chez les Chartreux (p. 93) ne paraît pas aller de soi.

L'établissement du texte veille à préserver les exigences de la riguer scientifique tout en favorisant sa lisibilité par les amendements qui s'imposent. On peut se demander toutefois si le système de signalisation retenu par l'éditeur répond entièrement au second objectif. En effet, pour alléger l'appareil critique, les adjonctions et les retranchements sont simplement placés entre crochets et parenthèses. La coexistence de ces deux signes aux fonctions opposées est en soi suffisamment claire. En pratique pourtant, elle se révèle source de confusion et entrave le cours normal de la lecture. D'autres interventions de l'éditeur – en particulier les substitutions et les inversions – ne sont pas mentionnées comme telles, ce qui ne favorise guère leur repérage. Enfin, quelques améliorations de caractère plus aléatoire figurent uniquement en note, à titre de suggestions. On aurait aimé, dans certains cas, les voir intégrées au texte, notamment lorsqu'elles permettent de combler la disparate d'un vers hypométrique: v. 125, 127 («chi [tres] bas» paraissant en l'occurrence la meilleure des conjectures proposées), 141, 269. Aux deux propositions avancées pour rétablir la mesure du v. 245, nous préférerions: «Qui [en] est roy magnificent».

L'annotation du texte reprend et concrétise les propos de l'introduction en même temps qu'elle rend compte, avec une précision quasiment scrupuleuse, des parti-pris de l'éditeur. On ne peut qu'admirer l'ample savoir qui sous-tend son apport documentaire. Une table des rimes, un index des noms propres, un glossaire et une bibliographie judicieusement limitée aux publications les plus significatives et les plus récentes complètent cet excellent travail. En appendice, Cl. Thiry procure une traduction très réussie de ce mystère inachevé dont il a si bien su pénétrer l'esprit.

Norbert King
Simone de Reyff

★

WINFRIED WEHLE, *Novellenerzählen. Französische Renaissancenovellistik als Diskurs*, München (Wilhelm Fink) 1981, 262 p., *(Humanistische Bibliothek, Reihe 1: Abhandlungen, 37)*.

Winfried Wehle setzt an den Anfang seiner Habilitationsschrift über *Novellenerzählen*[1] eine «Geschichte»; und um die Präzisierung dessen, was die narrative Gestaltung von Welt in der historischen Periode des 14.–16. Jahrhunderts bedeutet, geht es ihm, genauer gesagt: um

[2] Voir dans ce dernier motif la combinaison expresse de S. JEAN CHRYSOSTOME et de JACQUES DE VORAGINE correspond une fois encore à une définition trop étroite des sources.

[1] WEHLES Studie ist bereits kritisch gewürdigt worden in dem ausführlichen und kenntnisreichen Besprechungsaufsatz von F.-R. HAUSMANN, *Novellenerzählen? – Eine neue Theorie zur Genese und Struktur der französischen Renaissancenovelle*, *ZRPh. 98* (1982), 394–406.

die Frage, «ob der Umgang des Novellenerzählens mit Geschichten sich als ein eigenes Diskursschema unterscheiden läßt» (p. 239). Damit beschreitet er neue Wege in der Auseinandersetzung mit einem Textcorpus, das sich im Augenblick in der deutschen Romanistik nicht allzu großen Interesses erfreut[2]. Daß dies in früheren Jahren anders war, beweisen die Studien von Voßler, Auerbach, Redenbacher, Küchler und, nach 1945, von Tiemann, Brockmeier, Krömer und Neuschäfer. Im Gegensatz zu diesen gattungs-, quellen- oder geistesgeschichtlich, literatursoziologisch und/oder ideologiekritisch argumentierenden Untersuchungen entscheidet sich Wehle für einen Ansatz, der von der Kommunikationstheorie, von formalistischen und strukturalistischen Methoden inspiriert ist und von einem aktuellen Interesse für die Rhetorik zeugt. Damit verbindet sich der Anspruch, einen neuen Zugang zu den erzählenden kurzen Prosatexten jener Zeit zu finden. Leider unterläßt es der Verfasser, einen ausführlichen Forschungsbericht zu geben und im Anschluß daran die Notwendigkeit und die Originalität des eigenen Ansatzes deutlich werden zu lassen. Immerhin müssen sich die Ergebnisse seiner Studie die Frage gefallen lassen, ob sie künftigen Lesern neue Horizonte eröffnen, ob sie neue Lösungsvorschläge zur Diskussion stellen und ob sie vielleicht zu einer Erweiterung des universitären Lesekanons anregen können.

Aber es fehlt nicht nur ein detaillierter Forschungsbericht; ich vermisse ebenfalls eine Diskussion der von Wehle verwendeten Periodisierungskategorien: er gebraucht die geistes- und kulturgeschichtlichen Begriffe «Humanismus» und «Renaissance», als sei ihr Nutzen für die literaturwissenschaftliche Periodisierung vollkommen unbestritten. Selbst wenn in der französischen Literaturwissenschaft bislang keine umfassende Debatte jener Termini (vor allem für die problematische Kategorie «Renaissance» wäre dies wünschenswert)[3] stattgefunden hat, wie dies in der Geschichtswissenschaft der Fall war, so weisen doch neuere literaturgeschichtliche Darstellungen darauf hin[4], daß eine Revision fällig ist, daß das sogenannte «späte Mittelalter»[5] einer Neudefinition und auch einer neuen Beschreibung harrt.

Des weiteren hätte man sich einleitend einige Überlegungen zur literarhistorischen Relevanz der von Wehle gewählten Epoche und ihrer Texte gewünscht; so bleibt die Frage, inwiefern es gerechtfertigt ist, das 14.–16. Jahrhundert als eine Einheit zu betrachten und hier eine Zäsur anzusetzen: liegt nicht die wichtigere Phase für die Entwicklung der französischen Novellistik im 14. und 15. Jahrhundert, wobei die *Cent Nouvelles Nouvelles*, deren Bedeutung auch Wehle hervorhebt, einen ersten Höhepunkt und zugleich bereits einen gewissen Endpunkt bilden? Zwei weitere Fragen schließen sich an: ist eine Fixierung auf die Gattung

[2] Eine Ausnahme bilden die Arbeiten von H. H. Wetzel.

[3] Siehe dazu die Monographie von W. K. Ferguson, *The Renaissance in Historical Thought. Five Centuries of Interpretation*, Cambridge/Massachusetts 1948; ferner, aus literaturwissenschaftlicher Perspektive, den äußerst informativen Forschungsbericht von K. Heitmann, «Die heutige literarhistorische Definition der französischen Renaissance», in: *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance 39* (1977), 329–361. – Sehr kritisch zur Verwendung des Begriffes «Renaissance» äußert sich A. Tenenti (in: R. Romano / A. Tenenti, *Die Grundlegung der modernen Welt. Spätmittelalter, Renaissance, Reformation*, Frankfurt 1967, p. 144); eine ähnliche Position bezieht J. Delumeau in *La Civilisation de la Renaissance*, Paris 1967, p. 17.

[4] In der ambitionierten, von Tendenzen der modernen französischen Geschichtsschreibung beeinflußten Reihe *Littérature Française* (hg. von Cl. Pichois) wird auf die Verwendung der Kategorie «Humanismus» als Periodisierungseinheit verzichtet; andererseits wird dem späten Mittelalter mehr Gewicht beigemessen. Der Begriff «Renaissance» taucht zwar auf, aber in Verbindung mit einer dreifachen zeitlichen Untergliederung (I: 1480–1548; II: 1548–1570; III: 1570–1624); diese böte allerdings auch, vor allem in der Ausdehnung auf das 17. Jahrhundert, Anlaß zu Diskussionen ...

[5] Wehle bedient sich zuweilen der unpräzisen Bezeichnung «nachmittelalterlich», ohne jedoch diesen Begriff und seine Verwendung zu rechtfertigen.

«Novelle» nicht vorschnell, was den Beginn dieser Phase angeht; und ist es nicht wichtiger, daß etwa seit dem *Ménagier de Paris* (um 1393)[6] ein neuer Wirklichkeitsbereich um seiner selbst willen zur Darstellung gelangt, der als bürgerlich zu bezeichnen ist und vom Selbstbewußtsein einer im Gefüge der mittelalterlichen Gesellschaft (relativ) neuen Schicht spricht[7]? Und schließlich: wie verhält es sich mit der literarischen Qualität und der Originalität der vom Verfassers behandelten Werke? In seiner Untersuchung stehen die *Cent Nouvelles Nouvelles* und *L'Heptaméron* wie gleichwertig neben dem *Grand Parangon des nouvelles nouvelles* des Nicolas de Troyes und anderen weniger bedeutenden Sammlungen. Andererseits fehlt aber die Behandlung der *Quinze Joyes de Mariage* (um 1400), einer Gruppe von kurzen narrativen Texten, die gewiß nicht ohne weiteres als Novellen einzustufen sind[8], die jedoch eine große Nähe zu dieser Gattung aufweisen[9] und die innerhalb einer Reflexion über die Entwicklung des «novellistischen Diskurses» im 14.–16. Jahrhundert nicht übergangen werden können. Dieser letzte Einwand mag angesichts der Tatsache, daß der Verfasser über eine immense Belesenheit verfügt, kleinlich wirken; aber da dieser mit seinen Untersuchungen in einen weitgehend unerforschten Bereich vorstößt und mit Texten arbeitet, die für ihre Interpreten in den meisten Fällen beträchtliche philologische Probleme bereithalten, wäre eine stärkere quantitative Beschränkung und Konzentration auf einige wichtige Werke vielleicht sinnvoller gewesen. – Doch da Wehles Untersuchung nun bald Gefahr läuft, unter einer Flut von kritischen Fragen begraben zu werden, ist es an der Zeit, einen Blick auf ihren Aufbau und ihre Ergebnisse zu werfen.

Nach einem einleitenden Kapitel, das dazu dient, «Novellenerzählen als [...] besondere[n] Fall eines narrativen Diskurses» (p. 18), als «Verständigungshandlung» (p. 18) über «eine vitale Lebensproblematik (sic) der Zeit» (p. 19) zu bestimmen, folgen sechs aufeinander aufbauende Abschnitte, in denen der Verfasser versucht, das Phänomen «Renaissancenovellistik» aus unterschiedlichen Perspektiven zu behandeln. Die beiden folgenden Kapitel (II: *Zeitgenössischer Literaturbegriff und Novellistik;* III: *Narrative Kontexte*) bilden insofern eine Einheit, als in ihnen Terrainabgrenzungen vorgenommen, grundsätzliche Bedingungen erläutert werden. Innerhalb der Debatte über die Genese der französischen Novelle insistiert Wehle zu Recht auf der Bedeutung einer intensiven Boccaccio-Rezeption, die er mit dem Prinzip der *imitatio* erklärt; mit diesem Argument versucht er, alte Aporien zu überwinden[10].

Interessant scheint mir dabei der Hinweis, daß eine frühe Phase der Boccaccio-Rezeption ihren Niederschlag in den «contes joyeux» der frühen französischen Novellistik finde,

[6] Hier in einigen «exemples», die sich weder auf antike noch auf mittelalterliche Vorbilder zurückführen lassen und in deren Mittelpunkt bürgerliche Vorstellungen und ein bürgerlicher Lebensbereich stehen (solche Texte finden sich vor allem in den Abschnitten I, 6, I, 8 und I, 9 des *Ménagier de Paris*). Allerdings sind auch die vom «ménagier» bearbeiteten tradierten Erzähltexte aufschlußreich, denn auch hier wird eine Anpassung an die bürgerliche Erfahrungswelt vorgenommen.

[7] Zur Geschichte des Bürgertums im Mittelalter cf. die grundlegenden Untersuchungen von H. Pirenne und von R. Pernoud.

[8] Siehe dazu die Einleitung des Herausgebers J. Rychner zu *Les Quinze Joyes de Mariage*, Genève ²1967, p. XXII ss.

[9] Dies zeigt sich nicht zuletzt daran, daß Nicolas de Troyes in der 52. Novelle (diese Angabe bezieht sich auf die Mabille-Ausgabe) des *Grand Parangon des nouvelles nouvelles* einfach die erste und die fünfte «joye» der *Quinze Joyes de Mariage* miteinander verbindet.

[10] Cf. p. 43s.: «Mit dem Nachweis dieses Patronats läßt sich vor allem auch eine komplexe, doch relativ eindeutige Antwort auf das Problem geben, wie sich italienische Vorbilder, einheimische Erzähltradition und französische Renaissancenovellistik gegenseitig (sic) verhalten: Sie stehen zueinander im Verhältnis einer Imitatio. [...] Die eigenschöpferische Anverwandlung bringt zwei große Typen des Novellenerzählens hervor: den Typus der *contes joyeux* und den der *histoires courtoises*.»

während eine zweite Rezeptionsphase mit der *Decameron*-Übersetzung von Antoine Le Maçon (1545) verbunden sei und unter dem Zeichen eines «höfischen Humanismus» (p. 38) stehe. Diese manifestiere sich besonders in *L'Heptaméron* und in der dort zu beobachtenden Tendenz «zur chevaleresken und sentimentalen Auffassung novellistischen Erzählens», zur «Konzentration des Erzählens auf eine affektive Schilderung des Handelns» (p. 42). Allerdings hätte man sich gewünscht, der Verfasser hätte diesen Wandel in seinen historischen und gesellschaftlichen Bedingungen nachvollziehbar gemacht. Stattdessen postuliert ihn Wehle, ohne etwa zu versuchen, die geistesgeschichtlichen und historischen Erläuterungen E. Telles[11] weiterzuführen. – Das folgende Kapitel handelt von der «Kontrastabgrenzung gegen die narrative Nachbarschaft» (p. 52); letztere wird repräsentiert durch Exempelsammlungen, didaktische Literatur, Historiographie und «historisierende Erzählliteratur der Ritterromane und Schelmengeschichten» (p. 52). Aus diesen Grenzziehungen ergeben sich präzisierende Aussagen zur Renaissancenovellistik (cf. das Resümee des Verfassers p. 89s.).

Die sich anschließenden drei Kapitel (*Das Novellarium, Inszeniertes Erzählen* und *Emotionale Erkenntnis*) bedeuten eine vertiefte Auseinandersetzung, die sich auf drei verschiedenen Ebenen abspielt. Zunächst geht es um die Einbindung der Einzelnovelle in einen Verband von Novellen, für den der Verfasser den Begriff des «Novellariums» prägt; Wehle behauptet: «Der Begriff von 'Novelle' ist für die Epoche von Humanismus und Renaissance nur als 'plurale tantum' denkbar» (p. 90). Hier weist er zwar flüchtig auf einen «Wechselzusammenhang zwischen Buch, Lesekultur und Literaturästhetik» (p. 108) hin, unterläßt es jedoch, diesen zu erhellen: immerhin wäre denkbar, daß das Auftreten der Novelle in Sammlungen auch mit editorischen Sachzwängen zu erklären ist und mit neuen Leseformen – der einsamen, visualisierten Lektüre – zusammenhängt, vielleicht auch mit neuen Publikumsschichten. All diese Aspekte, die allerdings detaillierte, faktennahe Untersuchungen erfordert hätten, werden kaum berücksichtigt. Vielmehr begnügt sich Wehle damit, in einem schnellen Durchgang durch acht Sammlungen, die er als «kolloquiale Erzählliteratur» (p. 126) bezeichnet, weitere innerliterarische Abgrenzungen vorzunehmen. – Im nächsten Kapitel geht es darum, Formen der Literarisierung des Verhältnisses Erzähler-Zuhörer zu untersuchen, zu zeigen, welche Spuren diese ursprüngliche Rezeptionssituation in den Novellen hinterläßt; besonders wichtig ist hier die Einführung einer «kommentierende[n] Instanz» (p. 135). – Den Abschluß der Wehleschen Studie bildet das VI. Kapitel (Kapitel VII hat resümierenden Charakter) mit der Frage nach den Wirkungsstrategien der Novellistik, wobei der Begriff einer «emotionale[n] Moralisatio» (p. 175) von Bedeutung ist. Originell sind in diesem Zusammenhang die Ausführungen zu der gleichsam therapeutischen Funktion der Novellen: ihre Lektüre soll vor dem Zustand der Melancholie bewahren[12]. Erwähnenswert ist schließlich, daß Wehle auch dem Problem des «Realismus» jener frühen französischen Novellenliteratur einige Überlegungen widmet (cf. 183–186). Dabei erklärt er die Tatsache, daß sich in den Novellen Spuren einer zeitgenössischen Realität finden, in erster Linie mit der «intentionalen Strategie» (p. 186) des Autors: ob mit dieser These (oder eher: mit diesem Schlagwort) dem neuartigen

[11] Gemeint ist dessen Studie *L'Œuvre de Marguerite d'Angoulême Reine de Navarre et la Querelle des Femmes*, Toulouse 1937.

[12] Daß sich dieser Gedanke nicht nur in der Novellenliteratur findet, zeigt das folgende Zitat; es ist dem Beginn des ersten Buches des späten franko-italienischen Prosaromans *Aquilon de Bavière* (1379–1407) entnommen (hg. von P. Wunderli, Tübingen 1982, p. 6): «E pour caver malanconie e doner dellit e giogie a ceus che unt giantil coragie, l'ai redute in lingue che pora esre intandue da homes e da dames litérés et non literés.»

Verhältnis zur Wirklichkeit, das sich in erzählenden Prosatexten dieser Zeit manifestiert[13], hinreichend Rechnung getragen wird, scheint mir allerdings fraglich.

Nach diesem schnellen Durchgang durch Wehles Untersuchung, der der Vielzahl ihrer Ideen und ihren Ergebnissen gewiß nicht ganz gerecht geworden sein dürfte, einige Anmerkungen zu Sprache und Stil des Verfassers[14]. Ein oft schwerfälliger Nominalstil[15], die Neigung zu einem inflationären Gebrauch von Fremdwörtern, zu zweifelhaften Neologismen und zu problematisch anmutenden Begriffsübertragungen[16], ferner Wehles Vorliebe für eine abstrakte Ausdrucksweise[17] machen die Lektüre seiner Arbeit nicht gerade zu einem Lesevergnügen. Dies ist um so bedauerlicher, als diese Untersuchung zu einer neuen Auseinandersetzung mit einem bislang eher vernachlässigten Textcorpus beitragen sollte; Sprache und Stil des Verfassers dürften aber eher als Barrieren wirken.

Der Gesamteindruck, den Wehles Studie hinterläßt, ist, trotz ihres Ideenreichtums, ihres unbestritten hohen wissenschaftlichen Niveaus und der großen Belesenheit des Verfassers, zwiespältig. Dies rührt in erster Linie daher, daß hier Literatur als losgelöst von allen historisch-sozialen Zusammenhängen präsentiert wird. Das kam bereits einleitend in der fehlenden Diskussion von Periodisierungskategorien zum Ausdruck und später in der abstrakten Darstellung von sich wandelndem Leseverhalten und neuen Rezeptionsweisen. Aufschlußreich ist jedoch bereits ein Blick in die Bibliographie, die, abgesehen von einem Titel zur Buchgeschichte, keine einzige historische Darstellung enthält[18]. Im Verlauf seiner Untersuchung weist Wehle nur einmal füchtig in einer Fußnote auf Norbert Elias hin; des weiteren erwähnt er einige Male Lucien Febvres Studie zu Margarete von Navarra, wobei es ihm zudem an einer Stelle gelingt, den Namen des französischen Historikers zu «H. Fèbvre» zu verformen (p. 173). So ist es denn auch nicht weiter verwunderlich, wenn von den wichtigen kulturellen und sozialen Wandlungen, die in der Phase vom 14.–16. Jahrhundert in Frankreich stattfinden[19], nicht die Rede ist: Literatur scheint, so suggeriert es Wehles Darstellung, selbstgenügsam um sich selbst zu kreisen; der zeitgenössischen Wirklichkeit, auf die sie in einer spezifischen Weise antwortet und die sie interpretiert, gönnt Wehle höchstens einen oberflächlichen Seitenblick. Ein gutes Beispiel dafür findet sich in den Ausführungen zu einer Novelle aus Jeanne Flores *Comptes Amoureux*, wo es heißt (p. 226): «Solche leidenschaftlichen Affekte haben einen historischen Preis. Die Strafe der jungen Frau bestand darin, daß

[13] L. Sozzi spricht in diesem Zusammenhang von «un sens nouveau des objets, de la nature, des hommes» (*La nouvelle française au XVe siècle, Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises 23* [1971], 73).

[14] Zu diesem Punkt hat sich bereits F.-R. Hausmann ausführlich geäußert.

[15] Ein Beispiel unter zahlreichen anderen dieser Art (p. 218): «Durch die Identifikation mit dem Protagonisten des ingeniösen Einfalls und seinen sinnfälligen Früchten beheben die Mitwirkenden des Novellenerzählens eine handlungsarme und dadurch melancholiebedrohte Phase ihres pragmatischen Lebenszusammenhangs mit der narrativen Simulation eben solcher Geschehensfälle.»

[16] So ist die Rede von «historischen Rahmenrichtlinien des Novellenerzählens» (p. 14), von «affektive[r] Vorprogrammierung» (p. 188), von einem «psychohygienische[n] Wirkungsauftrag» (p. 206), von einer «jeweils korrigierend in Anschlag gebrachte[n] Wertordnung» (p. 219), vom «narrative[n] und stoffliche[n] Einzugsgebiet der Novelle» (p. 81), von «zeitgenössischen Textumgangsformen» (p. 144), von «metaphysischen Endlösungen» (p. 208) und von einer «methodischen Gleichschaltung» (p. 11).

[17] Siehe dazu den Anfang des VI. Kapitels, p. 175.

[18] Hinzu kommt, daß die Bibliographie kein brauchbares Arbeitsinstrument für spätere Leser ist: ein großer Teil der bibliographischen Angaben findet sich ausschließlich in den Anmerkungen.

[19] Siehe dazu die (allerdings später einsetzende) sehr anregende Darstellung von R. Mandrou, *Introduction à la France moderne (1500–1640)*, Paris 1961.

sie einem liebensuntauglichen alten Mann, melancholisch gesprochen (sic) daß der Frühling dem Herbst vermählt wurde. Dies ist die historisch-soziologische Problemgrundlage der *Comptes Amoureux*.» Nun ist es gewiß nicht so, daß Literaturwissenschaft nur dann zu relevanten Ergebnissen kommt, wenn sie sich «mehr für soziale Motivationen und weniger für literarische Motive interessiert»[20]. Aber wenn sie darauf verzichtet, wichtige Ergebnisse der historischen Forschung miteinzubeziehen, so wird dadurch die Betrachtung von Literatur um eine wesentliche Dimension ärmer.

Der Verzicht darauf, «einen Text der Vergangenheit in seiner Andersheit zu verstehen, das heißt: die Frage wieder zu gewinnen, auf die er anfänglich die Antwort war»[21], macht Wehles Untersuchung zu einem problematischen Unterfangen.

Margarete Zimmermann

★

PALLE SPORE, *Etudes toponymiques I. Les noms de lieux déterminés par un syntagme prépositionnel*, Odense (University Press) 1981, 278 p.

Cette étude qui analyse les toponymes d'un point de vue synchronique – le *terminus a quo* étant en principe la constitution des communes en 1793 – a comme objet les noms de lieu non seulement de la France mais de l'Europe francophone entière. L'inventaire de l'étude comprend 15927 noms de lieu déterminés par un syntagme prépositionnel (type *Sailly-lez-Cambrai*); un sondage méticuleux des matériaux garantit que la répartition en reste bien équilibrée géographiquement[1]. Regroupés d'après les pays actuels (France, Belgique, Suisse, Luxembourg[2]), ils sont présentés en trois colonnes, donnant les noms de communes modernes, les anciens noms de communes et, enfin, les noms de lieux-dits. Tout nom de lieu situé en France métropolitaine porte aussi le numéro minéralogique du département ce qui en facilite la localisation.

L'auteur commence par un aperçu rapide de l'inventaire à partir des prépositions utilisées: c'est ici qu'il discute les cas mal transmis et éliminés, et ceux dont l'interprétation reste difficile, et c'est ici aussi que l'on franchit, le cas échéant, le *terminus a quo* pour donner les formes médiévales de certains noms. Ainsi précisé, l'inventaire enregistre la fréquence de l'emploi de la préposition devant différents régimes, regroupés d'après leur valeur sémantique.

Le procédé est inversé aux chapitres 2 et 3. A partir des différents groupes sémantiques de régimes, l'auteur remonte à la préposition, en discutant non seulement la syntaxe de la préposition, mais aussi notamment celle de l'article.

L'ouvrage se termine par une discussion générale sur le rapport entre préposition et régime, un aperçu historique, et un exposé des tendances actuelles.

[20] So H.-G. ROLOFF im Anhang zu der von ihm betreuten Ausgabe des *Fortunatus*, Stuttgart 1981, p. 208.

[21] H. R. JAUSS, «*Zur Abgrenzung und Bestimmung einer literarischen Hermeneutik*», in: M. FUHRMANN / H. R. JAUSS / W. PANNENBERG (Hg.), *Text und Applikation*, München 1981, p. 468.

[1] Cf. p. 28: pour obtenir un corpus équilibré, l'auteur a dû écarter d'importants recueils de noms de lieu.

[2] Le plan original du travail incluait l'Italie francophone et les Iles Anglo-Normandes, mais comme la moisson était très maigre – d'une part deux fois *de* et une fois *sur*, de l'autre une fois *à*, une fois *de* et une fois *ès*, cf. p. 32 – ces deux régions ne jouent aucun rôle par la suite.

Avec un plan de travail bien organisé et d'une logique impeccable, au lieu de se perdre en des théories, l'auteur nous donne des faits, des tableaux statistiques et des chiffres de pourcentage. Mais je garantis que même un lecteur très peu mathématicien ne s'ennuie pas; le livre commence par montrer un tableau sur la fréquence de la préposition *de* qui donne la moyenne de 22.2 % pour le Nord et 85.1 % pour le Sud. C'est comme le cadavre mystérieux d'un roman policier qui ne vous laisse aucun répit jusqu'à la solution de l'énigme. Fidèle à sa technique, l'auteur donne de petits indices tout au long du livre, montrant p. ex. p. 169 que le type nom + *sous* + montagne ne se trouve que dans l'Est de la France (en Champagne, Lorraine, Bourgogne, Franche-Comté presque à l'exclusion de *de;* tandis que dans la région Rhône-Alpes *de* est plus fréquent que *sous*, 11 : 5) et que nom + *de* + montagne est le syntagme normal; et p. 209 que devant un nom d'animal *à* est majoritaire dans le Nord, alors que le Sud n'utilise jamais cette préposition devant un nom d'animal. Cependant ce n'est qu'à la p. 234 que le lecteur trouve les grands rivaux de *de: en* qui est majoritaire dans le cas de nom + prép. + territoire (71.4 % des cas), et *sur* qui régit presque toujours un nom de rivière (83.3 % des cas). Ces prépositions gardent leurs moyennes aussi élevées malgré le fait que le Sud de la France utilise *de* devant un nom de territoire dans 77.4 % des cas et *de* devant un nom de rivière dans 45 % des cas. La fréquence de *de* augmente au fur et à mesure que l'on s'avance vers le Sud. Et la même différence entre le Nord et le Sud s'observe hors de France: la Belgique et le Luxembourg ne connaissent que *sur* devant un nom de rivière, tandis qu'en Suisse on ne l'utilise qu'une seul fois sur quatre (2 *de*, 1 *delà de*). Quelle serait l'influence des langues germaniques limitrophes (qui utilisent une prép. locale: *Frankfurt-am-Main*, *Bergen-op-Zoom*. cf. aussi *Stratford-on-Avon*)? L'auteur n'en souffle mot.

Sans reproduire le livre mot à mot il est impossible de rendre compte de tous les faits nouveaux qu'il contient, dont la plupart appartiennent à la syntaxe de la préposition et de l'article. Citons que c'est *de* que l'on emploie pour régir un nom de département (p. 50), même dans les régions du Nord de la France qui utilisent *en* devant tout autre nom de territoire; et qu'en Suisse on trouve souvent *sur* devant un nom de ville tandis que la France préfère les localiser à l'aide de *sous* (p. 61 et p. 84). – L'expansion des constructions prépositionnelles par transfert sur une aire limitée a été étudiée pour *sur* (p. 119 sq.) et pour *à* (p. 93). – La conclusion nous montre que c'est la préposition *sur* qui, aujourd'hui, progresse le plus vite (p. 242).

L'auteur a consacré plusieurs pages intéressantes à l'emploi de l'article devant des noms de rivière régis par *sur*. On observe notamment une perte étonnante de l'article à l'époque moderne et la dépendance de l'emploi de l'article du commencement (vocalique ou consonantique) du nom de la rivière et de son genre. L'emploi de l'article devant les noms de rivière à début consonantique est plus fréquent après *de* qu'après *sur;* la forme articulée est même majoritaire pour les noms masculins à début consonantique et régis par *de*. – Il y a d'autres renseignements concernant l'emploi de l'article; l'article, en général, manque après *en* et il est exposé après *à*, mais à ce sujet le lecteur doit consulter les chapitres consacrés aux différents types de régimes.

Pour ce qui est de l'histoire de la langue, il est intéressant de noter que l'ancienne préposition *lès* (ou *lez*) est restée productive dans la création de noms de lieu (p. 95; p. 247); et que la forme *ès* elle aussi sert à créer des néologismes toponymiques (p. 247; *ès* au lieu d'*aux* p. 53). Un médiéviste sera enchanté de retrouver le mélange *sur/sous* à l'époque moderne (p. 83 s.).

L'auteur réussit à donner plusieurs bonnes explications de détail, dont *Monstreul fault Yonne* < *M.ou foulc d'Yonne* (p. 68).

Le lecteur aurait souhaité trouver un résumé de l'emploi de l'article et une présentation un peu plus détaillée du nom principal. Ce dernier problème n'est guère abordé, mais ce n'est

pas sans intérêt que l'on apprend l'emploi constant de la construction *de* + nom de rivière après *Haut*, *Val(lée)* ou un nom géographique qui marque une manifestation particulière du régime, type *Fin-d'Oise* (p. 100). Détail propre à éveiller la curiosité du lecteur: en effet, à part ce cas, le nom qui devance la préposition *de* quelle catégorie représente-t-il en général (nom propre, appellatif géographique, etc.)? Et la même catégorie de noms est-elle aussi bien représentée devant une préposition locale (*sur*, *sous*, *en*, *lèz*, etc.)? Ajoutons cependant que l'auteur donne à la fin du livre la liste des matériaux cités, ce qui permet au lecteur d'effectuer certaines recherches personnelles.

A tout prendre, il s'agit d'une étude inspiratrice, indispensable pour tout romaniste d'orientation linguistique. Ce volume 1er nous promet une belle série.

Observations de détail:

P. 93 Le fait que *à* + nom de rivière, construction qui caractérise la Champagne, remonte au lat. *ad* + nom de rivière, ne doit pas voiler l'origine latine de la construction *sur* + nom de rivière (FEW XII, p. 434 a, note 9).

P. 225 *Estréaux* n'est pas directement comparable à *Estrée* < STRATA; on pourrait dériver *Estréaux* de *STRATELLUM, mais la signification 'route pavée' donnée par l'auteur nécessite une explication. Il serait plus facile de faire remonter le terme à *STRAGELLUM, forme rajeunie de STRAGULUM qui outre la signification principale 'couverture', connaît un sens «géographique», 'abatis causé par un orage' (v. FEW XII p. 284 b; Bourciez, *Précis de phonétique fr.* § 91, 2 rem. 2: *PRATELLU- > *préaus;* *FLAGELLU- > *fléaus*).

Leena Löfstedt

★

ETIENNE BRUNET, *Le vocabulaire français de 1789 à nos jours, d'après les données du Trésor de la langue française*. Préface de PAUL IMBS, 3 tomes, Genève (Slatkine) – Paris (Champion) 1981, 852, 518 et 454 p. *(Travaux de linguistique quantitative 17)*.

Les historiens de la littérature, les philologues et les linguistes non spécialistes des méthodes quantitatives ont tendance à aborder avec méfiance un ouvrage dans l'élaboration duquel l'ordinateur a été, de l'aveu de l'auteur même, le «principal collaborateur». Dans le cas présent, ils auraient grand tort de le faire. L'étude de Brunet est sans doute appelée à devenir un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui s'intéressent de plus près à l'histoire du vocabulaire du français moderne, à la structure de ce dernier aussi bien qu'à son exploitation stylistique et aux implications des changements lexicaux pour l'histoire des idées.

Brunet utilise le fonds lexicologique littéraire procuré par la machine en vue du *Trésor de la langue française*, tout comme l'avait déjà fait le *Dictionnaire des fréquences*[1]. Son étude se veut complémentaire de ces deux ouvrages et ne contient donc ni table alphabétique, ni table hiérarchique par fréquences décroissantes, ni table des homographes. Il s'agit d'«une étude statistique des éléments quantitatifs du *Trésor*» (p. 3s.) qui travaille simultanément avec la dimension du genre et celles des tranches chronologiques en croisant ces deux principes de division. Il en résulte deux volumes d'austères tableaux et graphiques: t. 2: *Liste alphabétique des mots de fréquence supérieure à 500*, avec distribution dans les tranches chronologiques et dans les genres littéraires (fréquences absolues et écarts réduits) et calcul

[1] *Dictionnaire des fréquences. Vocabulaire littéraire des XIXe et XXe siècles*, Paris (Didier), 7 volumes, 1969ss.

du coefficient de tendance; t. 3: *Courbe des mots fréquents avec distinction des genres dans chaque tranche.*

C'est, dans un premier temps, le volume 1 qui retiendra davantage l'intérêt du non-spécialiste des méthodes quantitatives. A condition qu'il ne se laisse pas rebuter par les explications techniques – dont nous laissons volontiers à d'autres de faire le compte rendu –, il y découvrira, en effet, avec fascination les voies ouvertes en lexicologie par l'automatisation du recueil et du traitement des données textuelles. Outre la préface de Paul Imbs (p. I–XII) et l'introduction (p. 1–29), ce premier tome comprend douze chapitres, qui expliquent et discutent la méthode utilisée et exploitent en même temps de façon exemplaire toute une série de possibilités d'analyse détaillée. Voici d'abord les titres des chapitres, qui illustrent bien à eux seuls la multiplicité des approches explorées par Brunet: 1. *Un point de méthodologie: Loi hypergéométrique et loi normale* (p. 31–50); 2. *L'inflation lexicale* (p. 41–79); 3. *Les classes de fréquence* (p. 81–172); 4. *La distribution des lettres* (p. 173–234); 5. *La longueur du mot* (p. 235–265); 6. *La ponctuation* (p. 267–294); 7. *Les catégories grammaticales* (p. 267–294); 8. *Les mots grammaticaux* (p. 361–414); 9. *Les suffixes* (p. 415–601); 10. *Les préfixes* (p. 603–684); 11. *L'évolution des mots* (p. 685–771); 12. *Les genres littéraires* (p. 773–846).

La richesse de l'ouvrage de Brunet défie un bref compte rendu. Elle repose d'ailleurs évidemment autant, sinon plus, sur l'originalité des questions posées à l'ordinateur et sur l'interprétation des résultats que sur la capacité de traitement des données de ce dernier. Faute de place, nous nous limiterons à quelques petits échantillons, choisis au hasard de notre lecture.

Brunet consacre un chapitre entier à ce qu'il appelle – avec un brin de purisme – l'*inflation lexicale*, c'est-à-dire l'accroissement du vocabulaire ou, avec une autre image, «le surplus des naissances verbales» (p. 55). Différentes méthodes de calcul mènent aux mêmes constatations: l'augmentation de la population des mots est elle-même soumise à une fonction croissante. Mais les courbes ne sont pas continues. Des sommets caractéristiques permettent de mettre en évidence des cas de «rupture lexicale», de flambées de la néologie (surtout dans les tranches de 1865 et 1900), qui «sont le propre des époques de transitions, des tournants de la langue, de la littérature et de la civilisation» (p. 59). Les mesures comparatives de la richesse lexicale de chaque sous-ensemble confirment ces conclusions.

Il est intéressant de corréler ces observations avec l'interprétation du nombre de *hapax*, dont la courbe suit d'assez près celles de l'accroissement du vocabulaire et de la *richesse lexicale*. *L'inflation lexicale* repose évidemment en grande partie sur la vitalité des règles de formation des mots (dérivation et composition), dont le nombre de hapax est *un* indice. On a souvent comparé la richesse de l'allemand avec la pauvreté relative du français dans ce domaine. «Si, comme ULLMANN[2], on se réfère à la langue allemande, conclut Brunet, nul doute que l'inflation lexicale apparaisse en France comme assez modérée. Mais le phénomène existe pourtant, dont la mesure et le contrôle s'imposaient.» (p. 79).

Cette dernière affirmation est d'autant plus vraie que nombre d'études lexicologiques traditionnelles, qui opéraient sur des dictionnaires et sur des dépouillements de textes isolés, négligeaient complètement cette dimension, puisque les dictionnaires n'admettent en général que des mots d'un certain usage. Malgré «le filtre littéraire à l'admission des mots» (p. 78), les dépouillements de Brunet permettent enfin de se faire une idée plus précise du difficile

[2] STEPHEN ULLMANN, *Précis de sémantique française*, Berne 1952, p. 127.

équilibre entre la mémoire et la créativité lexicales à travers les genres et les époques. Le lecteur trouvera une foule d'informations précieuses à ce sujet dans les chapitres 9 et 10. Que l'on ne songe qu'à la possibilité de comparer l'évolution du nombre des vocables formés avec un affixe, de leur fréquence ainsi que de leur taux de renouvellement. Il y aurait bien sûr de nombreux problèmes de détails à discuter (ainsi l'emploi du trait d'union comme important «critère de la motivation et de la disponibilité» [p. 625], le classement de *porte-* parmi les préfixes pour des raisons de fréquence [p. 621 N 1] ou encore la distinction discutable entre variétés préfixales auxquelles «la langue est intéressée et [dont] le dictionnaire porte témoignage de la ratification» et «unités de discours, rompues aussitôt que formées, et [dont] le dictionnaire ne (...) fait pas mention» [p. 609], etc.). Nous avons aussi noté quelques erreurs de classement ou de découpage dues au traitement automatique (on trouve par exemple *porte-fenêtre* et *porte-forteresse* sous le préfixe *porte-* et *polype*, inanalysable en français moderne, dans la série du préfixe *poly-*). Mais, si le dialogue peut s'engager sur certains points, c'est précisément parce que Brunet a très soigneuseument préparé le terrain pour rendre la discussion fructueuse.

La ponctuation a été et est toujours une parente pauvre de la linguistique. On signalera par conséquent avec intérêt la tentative de Brunet de défricher ce domaine. Revelons, parmi les premiers résultats, «la progression très nette et très régulière [des guillemets] (...) depuis 1789» (p. 278).

Il n'est par contre guère nécessaire d'insister sur l'importance de la possibilité, fournie par ce que Charles Muller a déjà appelé «le Brunet»[3], de suivre de très près l'évolution de l'emploi de certains mots clefs à travers les genres et les époques. L'auteur aborde le chapitre 11 avec beaucoup de prudence, sachant qu'il ne dispose pas des contextes nécessaires pour désambiguïser les unités lexicales (p. 686). Malgré cette restriction, il nous fournit de précieux renseignements sur les mots qui décroissent (de *roi* et *palais* à *barbarie*, *privilège* et *esclavage; vice* et *vertus; félicité*, *bonheur*, *douleur*, *pleurs* et *malheur;* etc.), ainsi que sur ceux dont l'emploi va croissant depuis 1789: on suit là évidemment la trace du mouvement de la civilisation. En opposant la tranche autour de 1835–1845 à l'époque 1955, Brunet met par exemple en évidence le passage d'adjectifs peignant un geste, un sentiment, un être (*noble*, *digne*, *superbe*, *divin*, *horrible*, *doux*, *vif*, *gracieux*) à d'autres identifiant une notion (*historique*, *national*, *local*, *apparent*, *juste*, *normal*); et il retrouve une opposition similaire au niveau des adverbes (*vivement*, *froidement*, *heureusement*, etc. vs. *exactement*, *seulement*, *évidemment*, etc.) des verbes et, bien sûr, des substantifs.

L'ouvrage de Brunet est bien trop riche, disions-nous, pour un compte rendu de quelques pages. Les données qu'il a recueillies sont bien trop nombreuses, ajoutera-t-on, pour pouvoir être interprétées dans un volume de 852 pages. Ce dernier ne nous donne qu'un avant-goût de ce qu'il est possible de faire et invite littéralement à des recherches ultérieures. C'est dans ce sens aussi qu'il fera désormais partie des instruments de travail – à employer bien sûr avec la prudence d'usage – d'un nombre de chercheurs qui dépassera, nous en sommes certains, très largement le cercle des spécialistes des méthodes quantitatives.

Georges Lüdi

★

[3] CHARLES MULLER, *Une nouvelle façon de voir le lexique: le «Brunet»*, *FM 50* (1982), 321–328.

FRANZ-JOSEF KLEIN, *Lexematische Untersuchungen zum französischen Verbalwortschatz im Sinnbezirk von Wahrnehmung und Einschätzung*, Genève (Droz) 1981, XI + 247 p. *(Kölner Romanistische Arbeiten 58)*.

Die vorliegende Arbeit ist als Dissertation bei Artur Greive entstanden, methodisch orientiert sie sich allerdings ganz an Eugenio Coseriu und seinem Modell einer auf der Wortfeldtheorie aufbauenden strukturellen Semantik. Dieses Modell wird in den ersten drei Kapiteln (p. 6–72) gesamthaft dargestellt, wobei sich der Autor kaum mit anderen semantischen Ansätzen auseinandersetzt. Kernstück des Buchs ist dagegen das vierte Kapitel (p. 73–192), in welchem der Verfasser die Struktur der französischen Wahrnehmungsverben darstellt. In einem letzten Kapitel (p. 193–233) wird sodann versucht, die Wahrnehmungsverben in Beziehung zu setzen zu den Verben «in der Nachbarschaft des Wahrnehmungsbereichs». Es geht dabei besonders um die «Verben der Einschätzung» wie *considérer*, *croire*, *estimer*, *soupçonner* usw., aber auch um *admirer*, *apprécier* usw. Ferner befaßt sich Klein auch mit den «Verben der registrierenden Informationsaufnahme» wie *constater*, *examiner*, *observer* usw. Die zentrale Rolle in dieser Darstellung kommt jedoch den fünf Wahrnehmungsverben *voir*, *regarder*, *entendre*, *écouter* und *sentir* zu.

Der Verfasser verfügt dabei über ein umfangreiches und sehr wertvolles Beispielmaterial. Zum einen Teil hat er dieses selber exzerpiert, zum andern Teil standen ihm aber auch die unveröffentlichten Materialien des *Trésor de la langue française* zur Verfügung. Das Modell Coserius erweist sich dabei als durchaus tauglicher theoretischer Rahmen. Gewisse Bedenken würde ich höchstens gegen die der strukturalistischen Semantik innewohnende Tendenz, die Polysemie zu vernachlässigen, erheben[1], zumal Klein in Anlehnung an Horst Geckeler nur bereit ist, die Homophonie als ein Phänomen der *langue* zu anerkennen (cf. p. 32). So erscheint es mir als sehr anfechtbar, wenn Klein die Auffassung vertritt (p. 227–229), daß *apprécier*, *estimer* und *considérer* in den Bedeutungen von 'eine Meinung haben von' und 'hochschätzen' das gleiche *signifié* darstellen würden, zumal Klein überhaupt nicht präzisiert, wie dieses dann aussehen würde.

In einem Fall versucht der Verfasser auch über Coserius Methode hinauszugehen, indem er durch semantische Testverfahren die sonst rein intuitiv begründete Methodik der Semanalyse überprüfbar zu machen versucht. Solche Testverfahren sind derzeit groß in Mode, enttäuschen aber oft, indem es immer wieder vorkommt, daß Testverfahren, welche theoretisch unbedingt funktionieren müßten, infolge irgendwelcher «effets de parole» nicht zum gewünschten Erfolg führen. Der von Klein verwendete «Tautologietest» scheint mir zu diesen Fällen zu gehören. Grundsätzlich läßt sich ein gegebenes Wort nicht durch einen Begriff attributiv ergänzen, welcher bereits als Sem in diesem Wort enthalten ist. So ist der Ausdruck * *ein runder Kreis* inakzeptabel, da er «tautologisch» oder anders gesagt «pleonastisch» ist. Gleiches gilt auch für andere Begriffe aus dem gleichen Begriffsfeld. So ist der Ausdruck **ein eckiger Kreis* ebenfalls inakzeptabel. Leider gibt es aber auch Fälle, wo offensichtliche Pleonasmen mit einem bestimmten stilistischen Wert zugelassen werden. So sind Wendungen wie *Je l'ai vu de mes (propres) yeux* durchaus geläufig. Nach Klein, p. 81/82, würden diese Ausdrücke freilich nicht ganz den Bedingungen des «Tautologietests» entsprechen, denn Ausdrücke wie **voir qc. d'un regard* seien gleichwohl inakzeptabel. Wie dem auch sei, der «Tautologietest» scheint recht schwierig zu handhaben und erlaubt kaum objektivere Resultate als die reine Intuition.

[1] Cf. auch GEROLD HILTY, *L'état actuel de la sémantique dans le domaine roman*, in: *XIV congresso internazionale di linguistica e filologia romanza, atti*, vol. I, Napoli-Amsterdam 1978, p. 122.

Wichtiger als solche Tests, denen übrigens nur wenig Platz im Buch eingeräumt wurde, scheinen mir Kleins Untersuchungen zu den «syntagmatischen Solidaritäten» der gegebenen Verben zu sein. So zeigt es sich beispielsweise, daß *regarder* und *écouter* mit Vorliebe sich mit jenen Adverbien verbinden, welche Ole Mørdrup als «adverbes de sujet-manière» bezeichnet[2]:

(1) Lola le regarda attentivement ... (Sartre, cit. p. 101)
(2) Longin s'était couché sur le dos et le regardait malicieusement ... (Sartre, ict. p. 102)
(3) Les autres rêvent aussi: ils écoutent tranquillement, sans chercher à interrompre, ces voix qui parlent pour tous. (Sartre, cit. p. 161)

Alle diese Adverbien machen logische Aussagen über das Subjekt. Sie ließen sich zur Not in folgender Weise paraphrasieren:

(1') Lola était attentive en regardant.
(2') Longin (...) était malicieux en regardant ...
(3') Les autres (...) étaient tranquilles en écoutant (...)

Dagegen scheint es so gut wie unmöglich, solche Adverbien mit den Verben *voir* und *entendre* zu kombinieren:

(4) *Il le (voyait + entendait) attentivement.
(5) *Il le (voyait + entendait) malicieusement.
(6) *Il le (voyait + entendait) tranquillement.

Das kommt offensichtlich daher, daß bei *regarder* und *écouter* das Subjekt als handelnde Person erscheint, bei *voir* und *entendre* dagegen nicht.

Nach Klein (p. 120) würde *voir* ein «erkennendes Aufnehmen visueller Informationen» und *regarder* ein «handelndes Aufnehmen visueller Informationen» beinhalten. Diese Definitionen scheinen mir nun doch recht enttäuschend. Zunächst ist die Definition von *voir* reichlich tautologisch, denn ein «nicht erkennendes Aufnehmen visueller Informationen» vermag ich mir nur schwer vorzustellen. Ich würde mich deshalb hier an die traditionellen Wörterbuchdefinitionen halten: 'percevoir par les yeux' (Robert) oder 'percevoir par la vue' (*GLLF*).

Was dagegen das Verb *regarder* betrifft, so handelt es sich in den folgenden Fällen mit Bestimmtheit nicht um ein «handelndes Aufnehmen visueller Informationen» durch den Protagonisten, teilt dieser doch vielmehr durch seinen Blick dem Gesprächspartner selber etwas mit:

(7) Il s'est tourné vers Brunet et le regarde haineusement. (Sartre, cit. p. 101)
(8) Je baissais les yeux quand mon père regardait Anne un peu fixement. (Sagan, cit. p. 104)

Ich glaube deshalb, daß Klein der Wahrheit wesentlich näher kommt, wenn er schreibt: «Man kann hieraus folgern, daß dem Verb *regarder* die Inhaltskomponente 'Ausrichten (bzw. Gerichtet-Halten) des Blicks auf das wahrzunehmende Objekt' zukommt» (p. 104). Ich würde sogar annehmen, daß *regarder* die Grundbedeutung 'diriger son regard vers' zukommt. Das genügt freilich nicht als Definition. Ich denke jedoch, daß uns hier der (logische) Begriff der Implikation weiterhelfen kann. Nach meinem Dafürhalten impliziert *x regarde y*, daß *x voit y*. Dieser Nebenbedeutung kommt allerdings nicht in allen Fällen die gleiche Bedeutung zu. So ist sie sicherlich auch in den Sätzen (7) und (8) implizit vorhanden,

[2] Ole Mørdrup, *Une analyse non-transformationnelle des adverbes en -ment*, Copenhague 1976 (*Revue romane, numéro spécial 11*), p. 110–113. Suzanne Schlyter, *La place des adverbes en -ment en français*, Konstanz 1977, p. 64, verwendet den Begriff *adverbes verbaux d'action*.

doch dürfte dies im gegebenen Kontext ziemlich belanglos sein. In andern Fällen tritt dieser Nebensinn dagegen stark in den Vordergrund. Das ist immer dort der Fall, wo sich *regarder* im Deutschen problemlos durch *sehen* übersetzen läßt[3]:

(9) Je montai sur le pont du navire et regardai Marseille s'écarter. (Gide, cit. p. 90)

Es kommt aber auch vor, daß diese Nebenbedeutung durch den Kontext explizit aufgehoben (neutralisiert) wird. Das ist besonders in der nicht seltenen Wendung *regarder sans le* (*la, les*) *voir* der Fall:

(10) Combien d'heures restera-t-il ainsi, regardant sans la voir une étroite fenêtre grillée... ? (Bernanos, cit. p. 109)

Wie wenig *regarder* und *voir* als Synonyme gelten können, zeigen auch noch die folgenden Beispiele, wo die beiden Verben nebeneinander erscheinen:

(11) Comme je ne comprenais pas, j'ai regardé l'infirmière et j'ai vu qu'elle portait sous les yeux un bandeau ... (Camus, cit. p. 108)
(12) La maîtresse a regardé pour voir si la classe et nous nous étions bien propres ... (Goscinny, cit. p. 108)

Im Satz (11) erscheint übrigens ein *que*-Satz und in (12) ein sogenannter indirekter Fragesatz als Ergänzung von *voir*. Diese beiden Konstruktionen sind nach *regarder* unzuläßig. Dieses benötigt als Ergänzung ein Objekt oder eine Person, was sich leicht erklärt, wenn man als Grundbedeutung dieses Verbs *diriger le regard vers* annimmt, kaum jedoch, wenn man sich an Kleins Definition hält.

Was wir hier für *regarder* und *voir* gesagt haben, gilt grundsätzlich auch für *écouter* und *entendre*, wobei sich höchstens leichte Unterschiede daraus ergeben, daß Hör- und Sehorgane nicht ganz gleich funktionieren. Als Paraphrasen von *écouter* kommen Ausdrücke wie 'prêter l'oreille à' *(GLLF)* oder 'prêter son attention (à des bruits, des paroles...)' (Robert) in Frage. Auch *x écoute y* impliziert sicherlich, daß *x entend y*[4].

Meine Meinung geht also dahin, daß *écouter* und *entendre*, sowie *regarder* und *voir* je zwei grundsätzlich verschiedene Bedeutungen haben, und daß sie nur dadurch miteinander in Verbindung stehen, daß das eine Verb jeweilen das andere impliziert. Das sind semantische Verhältnisse, wie sie die klassische Wortfeldtheorie, die ganz auf Oppositionen aufbaut, kaum adäquat zu erfassen vermag. Hier sehe ich denn auch die Grenzen der vorliegenden, im übrigen sehr sorgfältigen und sehr ansprechenden Arbeit.

Jakob Wüest

★

[3] Daß das Bedeutungsfeld von deutsch *sehen* größer ist als dasjenige von französisch *voir* liegt wohl vor allem daran, daß das Hochdeutsche anstelle von *regarder* nur sehr spezielle Verben (*anblicken, anschauen, zuschauen, hinschauen* usw.) kennt. Gleiches gilt auch für den Fall von *entendre* und *écouter*, wo dem deutschen *hören* so spezielle Verben wie *zuhören, hinhören, hinhorchen* usw. gegenüberstehen.

[4] Diese Beschreibungen gelten selbstverständlich nicht für alle übertragenen Bedeutungen der betreffenden Verben.

IAH HANSÉN, *Les adverbes prédicatifs français en «-ment»*. Usage et emploi au XXe siècle, Göteborg 1982, 233 p. *(Romanica Gothoburgensia 19)*.

Die vorliegende Göteborger Dissertation befaßt sich mit jener Gruppe von Adverbien, welche man heute zumeist als Satzadverbien bezeichnet. (Iah Hansén nennt sie «adverbes prédicatifs», weil sie wie Prädikate Aussagen über den ganzen restlichen Satz machen.) Somit reiht sich diese Studie an eine Reihe neuerer Arbeiten zum französischen Adverb an, unter denen diejenigen von Ole Mørdrup und Suzanne Schlyter hervorragen[1]. Angesichts des auf diesem Gebiete erreichten Forschungsstandes muß die hier zu besprechende Arbeit allerdings enttäuschen. Schon im ersten Kapitel, das einem bibliographischen Überblick dienen soll, ist man erstaunt, daß hier den eigentlichen wissenschaftlichen Abhandlungen kaum mehr Bedeutung zugemessen wird als einigen längst vergessenen normativen Grammatiken.

Zu Beginn des dritten Kapitels, das sich mit der Stellung der Satzadverbien im Satz befaßt, geht Iah Hansén aber noch einen Schritt weiter, indem er erklärt, daß «nous n'avons pas cru devoir tenir compte des résultats de mademoiselle Schlyter» (p. 38). Dabei gibt es doch wohl keinen Zweifel, daß die Dissertation von Suzanne Schlyter *die* grundlegende Arbeit zu diesem Problemkreis ist. Als Grund für sein Vorgehen gibt Iah Hansén (p. 31) die Tatsache an, daß Suzanne Schlyter weitgehend mit konstruierten Beispielen gearbeitet habe. In Wirklichkeit stützt sich ihre Arbeit sowohl auf eine Sammlung von Originalbeispielen wie auf Akzeptabilitätsproben (mit konstruierten Beispielen), was sicher ein empfehlenswertes Vorgehen ist, da längst bekannt ist, daß durchaus beide Methoden ihre Tücken haben. Eine derart dogmatische Bevorzugung der Corpusmethode, wie sie Hansén betreibt, ist wohl doch nicht mehr zeitgemäß.

Ein Beispiel scheint mir ganz besonders charakteristisch für die Schwächen der vorliegenden Arbeit. Auf p. 145 vermerkt der Verfasser sehr zu Recht, daß im Gegensatz zur allgemeinen Regel, wonach Satzadverbien sich dem Einfluß der Negation entziehen, die «Adverbien der Notwendigkeit» *(fatalement, forcément, indispensablement, inévitablement, nécessairement* und *obligatoirement)*, obwohl sie eindeutige Satzadverbien sind, unter dem Einfluß der Negation stehen. Der Autor vergleicht dabei zwei (nicht sonderlich gut gewählte) Beispielsätze:

(1) Cela n'était *vraiment* plus possible.
(2) Alors, dit André Lecœur, ce n'est pas *nécessairement* Bib qui est suivi.

Ersetzt man diese Sätze durch ihre Paraphrasen (1') und (2'), so wird der unterschiedliche Einflußbereich der Negation sehr deutlich:

(1') Il était vrai que cela *n'*était *plus* possible.
(2') Alors, dit André Lecœur, il *n'*est *pas* fatal (?) que ce soit Bib qui est suivi.

Gegen diese Darstellung wäre nichts einzuwenden, wenn Iah Hansén nicht zwei Tatsachen übersehen würde, auf die schon Suzanne Schlyter (*op. cit.*, p. 112ss.) hingewiesen hat:

[1] OLE MØRDRUP, *Une analyse non transformationnelle des adverbes en -ment*, Copenhague 1976 *(Revue romane, numéro spécial 19)*; SUZANNE SCHLYTER, *La place des adverbes en -ment en français*, Diss. Konstanz 1977 (nicht im Buchhandel). – Beide Autoren legen eine im wesentlichen übereinstimmende Klassifikation der *-ment*-Adverbien vor. Daneben sind auch noch folgende Klassifizierungsversuche zu erwähnen, die allerdings darunter leiden, daß sie die oft extreme Polysemie der Adverbien unberücksichtigt lassen: CHANTAL SCHWOERER, *French Adverbs: A Classification and Preliminary Analysis*, diss. Austin 1974 (erhältlich über *University Microfilms International)*; CONRAD SABOURIN / JEAN CHAUDIOUX, *L'adverbe français: essai de catégorisation*, Paris 1977. Des weitern ist nun auch auf die guillaumistische Arbeit von SIGVARD GRELSSON, *Les adverbes en -ment*. Etude psycho-mécanique et psycho-systématique, Lund 1981, hinzuweisen.

A) Die Beispiele (1) und (2) unterscheiden sich auch in der *Wortstellung*. Die «Adverbien der Notwendigkeit» stehen zumeist nach der Negation oder, präziser gesagt, nach dem «forclusif», dem zweiten Teil der Negation. Wie die folgenden Beispiele zeigen, ist diese Wortstellung für diejenigen Satzadverbien, die sich dem Einfluß der Negation entziehen, völlig ausgeschlossen:

(3) Marx n'avait pas { *évidemment / *probablement / *heureusement } pensé cela.

In diesen Fällen müßte das Adverb zwischen dem konjugierten Verb und der Negation stehen:

(4) Marx n'avait { évidemment / probablement / heureusement } pas pensé cela.

B) Nicht nur die «Adverbien der Notwendigkeit», sondern auch die Satzadverbien *réellement* und gelegentlich sogar *véritablement* und *vraiment* können unter dem Einfluß der Negation stehen und nehmen dann auch die entsprechende Stellung im Satz ein:

(5) Ce n'est pas *réellement* ce latin classique qui a été répandu dans toute l'Italie ... (Marcel Cohen, zit. p. 109).
(6) Alors, tu n'étais pas *vraiment* malade ...[2]

Bei allen methodisch-theoretischen Mängeln der vorliegenden Arbeit muß man allerdings zugeben, daß Iah Hansén über ein ganz phantastisches Belegmaterial verfügt: «En tout, nous avons dépouillé environ cent trente livres d'une moyenne de 300 pages, soit 39000 pages et cinquante numéros de journaux et de périodiques, soit environ 13000 pages» (p. 11). Der größte Teil der Arbeit besteht denn auch aus Zitaten mit ausführlichem Kontext, gelegentlich begleitet von durchaus zutreffenden stilistischen Kommentaren.

Zu erwähnen bleibt in diesem Zusammenhang, daß sich der Autor nicht nur mit den eigentlichen Satzadverbien – Ole Mørdrup nennt sie «disjonctifs d'attitude» – befaßt, sondern auch mit einer recht marginalen Gruppe von Adverbien, die bei Mørdrup «adverbes de sujet-phrase» und bei Suzanne Schlyter «adverbes de phrase-sujet» heißen. Diese sind ausgesprochen schwer von den Adverbien der Art und Weise zu unterscheiden, da all diese Adverbien auch als solche verwendet werden, wie ich dies an Hand der folgenden Beispiele zeigen möchte:

(7) Je savais contempler mes erreurs aussi *lucidement* que celles d'autrui (Colette, zit. *GLLF IV*, 3124).
(8) Très *lucidement*, André Masson convient que sa peinture ne fait pas bon ménage avec le goût français (*Le Monde*, zit. p. 196).

In Satz (7) läßt sich *lucidement* ohne Mühe durch *de façon lucide*, eine für die Adverbien der Art und Weise charakteristische Paraphrase[3], ersetzen:

[2] François Billetdoux, zit. bei Christine Heldner, *La portée de la négation*, Stockholm 1981, p. 91. – Iah Hanséns Beispiele zu *vraiment* und *véritablement* mit Negation stehen allesamt nicht unter dem Einfluß der Negation.

[3] Was Ole Mørdrup, *op. cit.*, *passim*, gegen die transformationelle Herleitung der Adverbien sagt, läßt sich natürlich auch gegen den Gebrauch von Paraphrasen zur Bestimmung der Adverbialkategorien einwenden. Unter der Bedingung, daß man sich der Grenzen dieses Vorgehens bewußt ist, scheinen mir die Paraphrasen jedoch durchaus aussagekräftig.

(7') Je savais contempler mes erreurs de façon aussi lucide que celles d'autrui.

Dagegen wirkt diese Paraphrase in Satz (8) recht fragwürdig:

(8')? André Masson convient de façon très lucide que ...

In diesem zweiten Fall handelt es sich offensichtlich um ein «adverbe de phrase-sujet», auf das vielmehr eine Paraphrase jener Art zutrifft, wie sie Suzanne Schlyter (*op. cit.*, p. 110) für diese Klasse vorschlägt:

(8'') Il est très lucide de la part d'André Masson de convenir que ...

Da nun diese zugegebenermassen eher marginale Klasse der «adverbes de phrase-sujet» in früheren Abhandlungen ausschließlich durch konstruierte Beispiele vertreten war, kann es sicher als ein Verdienst Iah Hansén gelten, daß er uns erstmals ein Corpus von rund 130 Beispielen mit 47 verschiedenen «adverbes de phrase-sujet» zur Verfügung stellt. Auch wenn das Sammeln von Belegstellen allein noch keine Wissenschaft ist, so hat doch diese Tätigkeit durchaus ihre Berechtigung.

Jakob Wüest

★

CHRISTIAN HERZOG, *Le passé simple dans les journaux du XXe siècle*, Bern (Francke) 1981, 155 p. *(RH 96)*.

Die Frage nach Gebrauch und Stellenwert des passé simple (p.s.) im modernen Französisch beschäftigt die Sprachwissenschaft seit geraumer Zeit. Übereinstimmung herrscht im großen und ganzen darin, daß dieses Tempus in der gesprochenen Sprache, sieht man von stilistischen und regionalen Varianten ab, kaum noch Verwendung findet. Unterschiedlich bewertet wird hingegen die Bedeutung, die dem p.s. in der geschriebenen Sprache zukommt. So verzichtet z.B. M. Cohen in seinem Buch *Histoire d'une langue: le français* (⁴1973), dem Vorbild seines Lehrers A. Meillet folgend, konsequent auf das p.s.[1], während andere[2] es mit Nachdruck fordern und dementsprechend günstige Zukunftsprognosen zum Verbleib des p.s. im französischen Sprachgebrauch abgeben. C. Herzog unternimmt den Versuch, auf die hier angeschnittene Frage eine Antwort zu geben. Grundlage seiner empirischen Untersuchung ist die Zeitungssprache des 20. Jahrhunderts, eine Auswahl, die er durchaus überzeugend zu begründen vermag: «S'il y a vraiment fléchissement du passé simple, comme le prétend un nombre considérable de linguistes, ce sera sans doute dans la langue des journaux qu'il s'exprimera le plus nettement; dans une langue qui, soit pour des raisons sociologiques, soit pour des raisons inhérentes, se trouve au centre de la tension entre le code écrit et le code parlé et qui se montre toujours très ouverte à l'innovation syntaxique et lexicale» (p. 10).

Die Arbeit, die mit einem kurzen einleitenden Kapitel (p. 4–10) beginnt, in dem die Problemstellung erörtert und auf vorangehende Forschungen zu diesem Thema verwiesen wird, gliedert sich in zwei Teile: *Etude diachronique* (p. 11–51) und *Etude synchronique* (p. 52–145). Der diachronische Teil der Studie stützt sich auf ein Textkorpus verschiedener Ausgaben der Pariser Tageszeitungen *Le Figaro* (1918, 1942, 1973) und *Le Monde* (1973). Dabei werden die einzelnen Zeitungsartikel zu bestimmten Textklassen gruppiert, von denen C. Herzog

[1] Cf. dazu auch M. COHEN, *Nouveaux regards sur la langue française*, Paris 1963, p. 272.

[2] Cf. dazu u.a. die Aussagen des von C. HERZOG zitieren A. THERIVE, *Le français, langue morte?*, Paris 1923, p. 101 (C. HERZOG, p. 5–6).

insgesamt 5 unterscheidet: – *Communiqués de guerre* (A) des Ersten und Zweiten Weltkriegs und des Jom-Kippur-Kriegs (womit die Begründung für die Wahl der Jahre 1918, 1942 und 1973 gegeben wäre), – *Faits divers* (B), – Börsenberichte (C), – Artikel zur Politik und Wirtschaft (D, E). Eine solche Klassifikation erweist sich trotz mancher Schwierigkeiten[3] durchaus als notwendige und nützliche Voraussetzung für die Analyse; denn man kann davon ausgehen, daß der Gebrauch der Tempora nicht nur in Abhängigkeit von der zu einem gegebenen Zeitpunkt geltenden Sprachnorm zu sehen ist, sondern immer auch in Abhängigkeit von der Art des Textes und den ihn bestimmenden Normen. Ausschlaggebend für die jeweilige Zuordnung eines Textes zu einer der 5 Klassen waren daher vor allem stilistisch-textuelle Aspekte: So werden die Klassen A und B als narrativ charakterisiert (wobei A sich im Vergleich zu B durch besondere Knappheit des Stils auszeichnet), D und E als kommentativ (wobei E im Gegensatz zu D über den gehobeneren Stil verfügt), C als narrativ-kommentativ. Auf der Gegenüberstellung von narrativen und kommentativen Texten basiert im wesentlichen C. Herzogs Untersuchung zur Frequenz des p.s. und zur Distribution der Tempora der Vergangenheit in der Zeitungssprache der angegebenen Zeiträume. Die Ergebnisse zeigen, 1) daß der Anteil des p.s. in den kommentativen Texten im Laufe der Jahre leicht zurückgegangen, in den narrativen Texten relativ konstant geblieben *(Faits divers)* oder aber ganz erheblich gesunken *(Communiqués de guerre)* ist; 2) daß das passé composé (p. c.) als der eigentliche Konkurrent des p.s. anzusehen ist (obwohl teilweise auch imparfait und présent seinen Platz einnehmen), weil das p.c. offensichtlich in der Lage ist, die dem p.s. eigene narrative Funktion auszufüllen und gleichzeitig die Aktualität des Berichteten zu unterstreichen. Mit dieser Charakterisierung des p.c. («passé composé narratif» [p. 32]) setzt sich der Verfasser kritisch von H. Weinrichs Überlegungen ab, der das p.c. grundsätzlich den kommentativen Tempora zuordnet, auch wenn es, wie er einschränkend hinzufügt, «... unter bestimmten Bedingungen Erzählaufgaben wahrnehmen»[4] könne.

Die Kriterien narrativ/kommentativ spielen auch im zweiten, synchronischen Teil von C. Herzogs Studie eine Rolle, für den in erster Linie je 89 Nummern von *Le Figaro* und *L'Humanité* aus dem Jahre 1979 als Materialbasis dienten. Anhand dieses Korpus werden eine Reihe von Faktoren näher untersucht und diskutiert, die den Gebrauch des p.s. in der Zeitungssprache möglicherwiese mitbeeinflussen können (z.B. Art des Artikels [p. 56–74], Korrelationen zwischen Tempora und Adverbien [p. 75–88] und zwischen Tempora und verschiedenen Satztypen [p. 89–105]). Mit entsprechend ausführlich kommentiertem Dokumentationsmaterial und sehr übersichtlich gestalteten Tabellen und Übersichtstafeln werden die Ergebnisse im einzelnen präsentiert. Dabei erscheint u.a. die Feststellung interessant, daß das p.s. in der Rubrik der Sportreportagen (p. 63–68) neben dem imparfait eindeutig über p.c. und présent dominiert, dies obwohl man in einem Texttyp, der ganz sicher für ein breites Publikum bestimmt ist, eher sprechsprachliche Züge erwarten würde. Somit unterstreicht die Vitalität des p.s. in den Sportreportagen nur erneut eine ganz wesentliche Funktion dieses Tempus, d.h. «... sa fonction de temps narratif de l'inactualité» (p. 68); denn zum Zeitpunkt des Erscheinens der Zeitung gehört das kommentierte Sportereignis bereits nicht mehr dem aktuellen Geschehen an.

[3] Cf. C. Herzogs Kommentar zur Textklasse D: «Tous les articles de la classe D contiennent aussi des passages narratifs qui doivent rappeler au lecteur les événements en discussion. ... En étudiant le Figaro, nous avons du reste fait l'observation que les articles de pure information et les articles commentatifs tendent de plus en plus à faire synthèse. Cette tendance vers des articles Commento-informatifs a parfois rendu plus délicate la classification des textes en 1973» (p. 17).

[4] H. Weinrich, *Tempus. Besprochene und erzählte Welt*, Stuttgart [3]1977, p. 296 (C. Herzog, p. 32).

Etwas anders stellt sich das Problem in der Sprache der Werbung (p. 68–74). Dort wird das p.s. gezielt eingesetzt, insbesondere in Werbetexten für Luxusartikel. *Elégance du ton* (p. 69) und *côté romanesque* (p. 70) des p.s. sollen dem Verbraucher Qualität, Tradition und Objektivität suggerieren.

Der Zusammenhang zwischen der in einer Zeitung verwendeten Sprache und ihrem (potentiellen) Leserpublikum wird auch im Kapitel *L'emploi du passé simple sous l'aspect diastratique* (p. 106–122) deutlich. Der Vergleich von *Le Figaro* und *L'Humanité* legt offen, daß die Frequenz des p.s. in *Le Figaro* zweimal so hoch ist wie in *L'Humanité* (p. 111), und dies vor allem in längeren, narrativen Artikeln. Dennoch gilt: «D'une part L'Humanité cherche visiblement à remplacer le passé simple, d'autre part, même si elle le voulait, elle ne peut se permettre de renoncer à certaines nuances que seul le passé simple est à même d'exprimer. Loin de mettre en doute l'emploi du passé simple, l'étude de l'aspect diastratique affirme donc sa vitalité dans la langue des journaux» (p. 117).

Diese Vitalität des p.s. findet man insbesondere auch in den «régions périphériques» (p. 128) der Frankophonie bestätigt. In einem diatopischen Kapitel (p. 123–128), in dem C. Herzog Zeitungen aus dem französischen Midi (*Le Provençal* [Marseille], *Nice-Matin* [Nice]), Kanada (*Le Devoir* [Montréal]), der Schweiz (*La Suisse* [Genève]) und Belgien (*Le Soir* [Bruxelles]) den Pariser Tageszeitungen gegenüberstellt, ergibt sich folgendes Bild: Vor allem die Zeitungen von Belgien und der Schweiz verzeichnen einen höheren Anteil an p.s.-Formen im Vergleich zu denen des Midi, die sich eindeutig am Pariser Sprachgebrauch orientieren, während Kanada eher eine Mittelstellung einnimmt.

Insgesamt können die Untersuchungsergebnisse des synchronischen Teils von C. Herzogs Studie dazu beitragen, die des diachronischen in gewisser Weise zu modifizieren und damit zu präzisieren: Als einzig bedeutender Konkurrent des p.s. tritt nicht mehr allein das p.c. in Erscheinung, sondern vor allem auch das présent historique (p. 142); die Auswirkungen dieser Tendenzen auf das französische Tempussystem werden vom Verfasser in einer Art Synopsis am Ende der Arbeit nochmals gesondert dargestellt (p. 129–143).

Trotz der gewonnenen Erkenntnisse beurteilt C. Herzog die Zukunft des p.s. in den französischen Zeitungen durchaus optimistisch, nicht nur deshalb, weil die Zeitungssprache trotz aller Anfechtungen, denen sie ausgesetzt ist, grundsätzlich zur geschriebenen Sprache gehört und insofern letztlich deren Normen unterliegt, sondern auch, weil der Verzicht auf das p.s. nach Meinung des Verfassers die Zeitungen «... d'un bon nombre de subtilités dont ils [les journaux] ne pouvaient, ne peuvent et ne pourront se passer» (p. 145) berauben würde. Nach der Lektüre dieser interessanten, gut fundierten Arbeit, die einen wichtigen Forschungsbeitrag zum Gebrauch des p.s. in der geschriebenen Sprache und zum Gegenwartsfranzösischen darstellt, möchte man dem Verfasser nur zustimmen.

Jutta Langenbacher-Liebgott

★

DEUTSCH-FRANZÖSISCHES INSTITUT, LUDWIGSBURG (Hrsg.) *La France contemporaine. Guide bibliographique et thématique.* Sous la direction de RENÉ LASSERRE. Tübingen (Niemeyer) 1978, 743 p.

In den meisten heute vorliegenden Curricula – und so auch in der schulpraktischen Wirklichkeit – beherrschen zwei Schwerpunkte den französischen Oberstufenunterricht: Frankreichkunde und französische Literatur. So bestimmen die Lehrpläne für Französisch in der neugestalteten Oberstufe in Bayern als Richtzielbereich zunächst sprachliche Fähigkeiten und

Fertigkeiten, dann auch Fachliche Bereiche, innerhalb derer der Landeskunde dieselbe Bedeutung beigemessen wird wie der Text- und Sprachbetrachtung; der genannte Lehrplan wünscht ausdrücklich eine «Einbeziehung jeweils aktueller Themen und Ereignisse aus dem heutigen Frankreich.»[1]

Frankreichkunde ist so ein wesentlicher Bestandteil des Unterrichts. Dem wird aber in der universitären Französischlehrerausbildung bis jetzt kaum oder zu wenig Rechnung getragen. Das geht aus einer Untersuchung von Gerda Wagner hervor, die während 11 Semestern (1968 bis 1973) das Lehrangebot aller frankreichkundlichen Veranstaltungen von 26 westdeutschen und westberliner Universitäten statistisch erfaßt und ausgewertet hat. Die Autorin errechnete, daß auf jede Universität pro Semester 1,41 frankreichkundliche Veranstaltungen entfielen und formulierte folgendes Fazit: «In der Zahl von 1,41 Veranstaltungen pro Semester und Universität wird der krasse Widerspruch zwischen Ausbildung der Romanistik-Studenten und deren späterer Berufspraxis manifest.»[2] Allerdings scheint sich die Situation sukzessive verbessert zu haben. So konnte Hans-Jürgen Heinermann in einer späteren Untersuchung anhand der Vorlesungsverzeichnisse von 38 westdeutschen Hochschulen folgendes feststellen: «Verglichen mit der Zahl vor einigen Jahren, als landeskundlich orientierte Lehrveranstaltungen nur vereinzelt an Hochschulen zu finden waren, gibt es heute kaum eine Hochschule, die dieses Thema nicht aufgreift. Ein Bewußtseinswandel ist also durchaus festzustellen. Etwa zwölf Hochschulen nennen den Bereich Landeskunde als eigenen Bereich neben Sprachwissenschaft und Literaturwissenschaft und Spracherwerb. Durchschnittlich bieten die Hochschulen 2,7 landeskundliche Veranstaltungen an. Die Angebote schwanken jedoch zwischen acht und null.»[3]

Die Konferenz der Romanischen Seminare der Bundesrepublik vom Oktober 1974 forderte angesichts der Bedeutung der Landeskunde die Verankerung dieses Teilfaches innerhalb der romanistischen Curricula, wobei das Studienziel wie folgt umrissen wurde: «Befähigung zum geschichtlichen Verständnis der gesellschaftlichen Realität des betreffenden Landes und zu dessen Vermittlung im Unterricht.» Die KRS-Empfehlung postulierte als Zielvorstellung die Einrichtung von Studiengängen mit gesellschaftswissenschaftlichem Schwerpunkt, die den Curricula mit literatur- und sprachwissenschaftlichem Schwerpunkt gleichwertig sein sollen. Die Landeskunde kann dabei zweifelsohne wichtige Zulieferfunktionen für die übrigen Ausbildungskomponenten übernehmen. Als Wissenschaft, die gesellschaftliche Strukturen und Prozesse einer bestimmten Nation analysiert, vermag sie grundlegende Erkenntnisse für ein umfassendes Verständnis von Sprache und Literatur zu liefern. Dies gilt insbesonders auch für Frankreich, wo die Literatur als repräsentativer Ausdruck der Nation betrachtet wird, die ohne gesellschaftswissenschaftliches Vorwissen letztlich nicht verstanden werden kann.[4] Die Landeskunde ist aber auch relevant für die sprachpraktische Ausbildung, da eine

[1] Cf. STAATSINSTITUT FÜR SCHULPÄDAGOGIK (Hrsg.), *Curriculare Lehrpläne für Französisch als fortgeführte und spätbeginnende Fremdsprache in der Kollegstufe*. Donauwörth 1976, p. 4s; dazu auch WILFRIED EDENER, *Frankreichkunde im Curriculum des schulischen Französischunterrichts*, in: *Perspektiven der Frankreichkunde 2*, G. BAUMGRATZ / R. PICHT (Hrsg.), Tübingen (Niemeyer) 1978, p. 165–182.

[2] In: *Perspektiven der Frankreichkunde* 1. Tübingen (Niemeyer), 1974, p. 61, 62, 63.

[3] H.-J. HEINERMANN, *Landeskunde zwischen Wunsch und Wirklichkeit, französisch heute* VI, 4 (1975), 211–215.

[4] Siehe dazu auch PETER GÖTZ, *Literatur und Landeskunde*, in: *Gesammelte Aufsätze zur Frankreichkunde*, JÜRGEN OLBERT (Hrsg.), Frankfurt/M. (Diesterweg) 1977, p. 52–65. P. GÖTZ plädiert hier dafür, daß die landeskundlichen Einzeldisziplinen nicht allein zu Dienstleistungen für die traditionellen Disziplinen Literatur- und Sprachwissenschaft herangezogen werden, sondern daß «überall dort, wo sich die plausible Möglichkeit eröffnet, bei jeweils verschiedener Schwerpunktsetzung alle

Sprache ohne (landesspezifische) Inhalte nicht gelehrt und gelernt werden kann. Es sei auf den häufig zitierten Satz von C. C. Fries verwiesen: «Die Beschäftigung mit der Kultur und dem Leben eines Volkes ist in einem Kurs, der die mündliche Sprachbeherrschung zum Ziel hat, kein überflüssiges Beiwerk, sie ist kein unterrichtsfremdes Element, das mit dem Sinn und Zweck der Spracherlernung nur lose in Verbindung stünde, sondern ein wesentliches Merkmal einer jeden Stufe im Lernprozeß.»[5] So plädiert auch W. Baur-Langenbucher dafür, daß «das pragmatische Ziel des Fremdsprachenunterrichts über die Frankreichkunde wirksam untersützt und verstärkt» werde.[6]

Die Landeskunde stellt so nicht nur eine Art Grundlagenwissenschaft für die anderen Teilwissenschaften dar, sie greift auch deren Ergebnisse auf und bearbeitet sie weiter. Der Interdependenzcharakter der landeskundlichen Ausbildungskomponente belegt die Unverzichtbarkeit dieser Teildisziplin sowie die Notwendigkeit ihrer integrativen Einbeziehung in die Lehrerausbildung. Im Anschluß an die Landeskunde-Empfehlung der KRS artikulierte darum H.-D. Hayer folgendes Postulat: «Eine der vordringlichsten langfristigen Aufgaben ist die Ausbildung eines wissenschaftlichen Nachwuchses durch die Ermöglichung und Förderung von Promotionen und Habilitationen im Überschneidungsbereich von Romanistik und Politik-, Sozial- und Geschichtswissenschaften. Es müssen Lehrkräfte herangezogen werden, die in der Lage sind, den gesellschaftswissenschaftlichen Bereich den Erfordernissen der Fremdsprachenlehrerausbildung entsprechend zu vertreten. Das setzt jedoch voraus, daß langfristig auch Stellen geschaffen werden, die der wissenschaftlichen Qualifikation in diesem Bereich eine Berufsperspektive eröffnen.»[7]

Für die Landeskunde als Ausbildungskomponente sprechen nicht nur fachspezifische, sondern auch kulturpolitische Gründe. Im deutsch-französischen Freundschaftsvertrag von 1963 wurde den Bildungsinstitutionen eine fundamentale Rolle für die Optimierung der zwischenstaatlichen Kommunikation zugewiesen. «Die deutsche Romanistik war immer und ist auch heute ein Indiz für das *deutsch-französische Verhältnis*. Die Behandlung der Landes-

drei Disziplinen gleichberechtigt und in ihren natürlichen sachstrukturellen sowie didaktischen Wirkungszusammenhängen in den Unterricht einbezogen [werden]» (p. 65). P. Götz gibt im selben Band in einer guten empirischen Studie eine Anwendung der erwähnten Prinzipien: *L'occupation allemande. Aspekte der Vergangenheitsbewältigung in Literatur und Medien Frankreichs heute*, *op. cit.*, p. 255–275.

[5] *American Linguistics and the Teaching of English, Language Learning VI, 1–2* (1955), 14; zitiert nach Robert Lado, *Moderner Sprachunterricht*. München 1967, p. 202.

[6] W. Baur-Langenbacher, *Frankreichkunde und Sprachunterricht, französisch heute 1* (1972), 9; siehe dazu auch Jürgen Olbert, *Frankreichkunde und Französischunterricht*, in: Jürgen Olbert, *op. cit.*, p. 75–87, sowie Herbert Christ, *Text und Kontext als Bezugspunkt einer Didaktik der Landeskunde*, in: *Perspektiven der Landeskunde 2*, p. 227–240. Vertreter der Landeskunde wenden sich indes dagegen, daß die Disziplin auf eine reine Service-Funktion für den Spracherwerb reduziert werde. Gegenüber H. Christs Aussage: «Der Schüler wählt ein Fach primär, um bestimmte Fertigkeiten und Qualifikationen zu erwerben, im gegeben Fall Sprachkenntnis» (*Der fremdsprachliche Unterricht 9* [1975], 33) wendet Martin Raether ein: «Doch niemals ist in unserer abendländischen Kultur der Spracherwerb zum Selbstzweck erhoben worden, niemals würde ein Altphilologe oder Mediävist so argumentieren. Wenn der Unterricht lebender Fremdsprachen nicht Sprachdressur sein soll, welches Ziel kann er dann haben?» M. Raether verweist hier auf die Argumentation von H. M. Bock: «Neben das Ziel des Erwerbs sprachlicher Fertigkeiten sollte im neusprachlichen Unterricht als weder über- noch untergeordnetes, sondern als komplementäres Ziel der Abbau ethnozentrischer Wahrnehmungsweisen und Einstellungen der Schüler vermittels der Schaffung politisch-gesellschaftlichen Problembewußtseins treten». (*Perspektiven der Frankreichkunde 2*, p. 185–186). Martin Raether, *Neues aus einem (Un-)Fach. Veröffentlichungen 1977–81 zur Frankreichkunde*, *ZRPh. 97* (1981), 525.

[7] In: *Perspektiven der Frankreichkunde 2*, p. 97.

kunde liefert dabei die wesentlichen Elemente nicht nur zu einer Geschichte des Faches, sondern auch zu seiner Vermittlungsrolle zwischen den Ländern. Die zunehmende Reduktion des Sprachunterrichts gefährdet die für die zwischennationale Kommunikation unerläßliche Vermittlung landeskundlicher Faktizität. Das bedeutet, daß vor allem divergierende sozialpolitische Entwicklungen nicht mehr mitgeteilt und schließlich nicht mehr erkannt werden.»[8] In der Tat stellte der französische Politologe Alfred Grosser im Februar 1973 fest, daß die deutsche Universitätsromanistik praktisch ohne Landeskunde sei und daß dieses Faktum mitverantwortlich sei für die mangelnde Kommunikation zwischen den beiden Nachbarvölkern.[9] Zu einem ähnlichen Befund kam Grosser in seinen Betrachtungen zur deutsch-französischen Krise vom Herbst 1977: Diese Mittlerfunktion, so äußerte sich Grosser, «wird jedoch – mit sehr wenigen Ausnahmen – von französischen Germanisten und deutschen Romanisten nicht wahrgenommen. Gerade in der letzten, bisher schwerwiegendsten Krise gab es ein großes Schweigen der Romanisten und Germanisten und auch ihrer Schüler, während es doch gerade zu diesem Zeitpunkt wichtig gewesen wäre, vor die Öffentlichkeit zu treten und zu sagen: sie sind nicht so, wie unsere Zeitungen schreiben. Es ist für die Zukunft der deutsch-französischen Beziehungen wichtig, daß es Romanisten und Germanisten gibt, die in der Lage sind, die eigenen Zustände mit den Augen des Nachbarlandes zu analysieren.»[10] Aus diesem Grunde lehnt Grosser die Konzeption einer Landeskunde als bloßer 'Kontextkunde' für die Literatur ab; er plädiert für eine Landeskunde als Globalkunde des Nachbarlandes. «Im Sinne eines erweiterten, realitätsgerechten Kulturbegriffs ist die Literatur ein Beitrag zur Globalkunde der Vergangenheit und der Gegenwart, und um diese Globalkunde geht es, wenn wir die Bildung zur Kultur ernst nehmen.»[11]

Gerade den Impulsen von Sozial- und Politikwissenschaftlern wie A. Grosser, H. Ménudier, R. Picht und H. M. Bock ist es zu verdanken, daß die Frankreichkunde sich in den letzten Jahren an den deutschen Hochschulen konsolidieren konnte. Ein wesentliches Verdienst kommt hier dem Deutsch-Französischen Institut in Ludwigsburg zu. Schon mehrmals verwiesen wir auf die beiden von diesem Institut herausgegebenen Bände *Perspektiven der Frankreichkunde* (1974, 1978), die bestens über den aktuellen Diskussionsstand informieren, aber auch weiterführende Anregungen bieten. Doch gilt es hier vor allem, ein für die Frankreichkunde nunmehr unerläßliches bibliographisches und thematisches Grundlagenwerk vorzustellen, das unter der Anleitung von René Lasserre von einer Equipe des Deutsch-Französischen Instituts erarbeitet wurde: *La France contemporaine*. Dieser sehr umfangreiche Führer soll einer besseren Information der deutschen Leserschaft dienen und so zur Förderung der Frankreichforschung beitragen. Der Adressatenkreis beschränkt sich nicht auf Forscher und Hochschullehrer, sondern richtet sich auch an Journalisten und Politiker. Die Perspektive ist dabei eine doppelte: es soll gleichzeitig ein Bild Frankreichs und der Franzosen entworfen werden und eine Bilanz der Frankreichforschung und somit des eigenen Selbstverständnisses geboten werden. Da dem ersteren Aspekt die Priorität eingeräumt wurde, gliedert sich das Werk nicht nach den Forschungsdisziplinen, sondern nach thematischen Feldern: Geschichte, politische, ökonomische und soziale Dimensionen (Informations- und Erziehungswesen, künstlerisches und literarisches Leben). Terminus a quo ist dabei 1944/45. 'La France contemporaine' meint so das Nachkriegsfrankreich, wenn auch im geschichtlichen

[8] MARTIN RAETHER, «*Die Landeskunde-Diskussion in der Romanistik*», in: *Jahrbuch Deutsch als Fremdsprache*, A. WIERLACHER (Hrsg.), Heidelberg (Julius Groos) 1977, p. 283.

[9] ALFRED GROSSER, *Versagen die Mittler?*, *F.A.Z.*, 22. Februar 1973.

[10] ALFRED GROSSER, *Was sollen die Romanisten lehren?*, in: *Perspektiven der Frankreichkunde 2*, p. 10.

[11] *Ib.* p. 7.

Teil die Grundlagen der zeitgenössischen Gesellschaft bis hin zur Französischen Revolution erfaßt werden. Es geht dabei nicht so sehr um ein 'ewiges' Frankreich, um die scheinbar permanenten Züge des Landes, als vielmehr um «une société en proie aux mutations et aux changements qu'entraîne le vaste processus de modernisation dans lequel le pays s'est engagé depuis trente ans.» (p. XI). In den acht Rubriken werden insgesamt über 2000 Bücher erfaßt; davon werden 526 in ausführlichen Besprechungen vorgestellt und beurteilt. Diese Rezensionen geben zuerst eine ausführliche Inhaltsangabe, dann eine kritische Wertung, Hinweise auf Verwendungsmöglichkeiten sowie auf den Adressatenkreis und schließlich auch weiterführende Literatur. Sowohl die Inhaltsanalyse als auch die kritische Bewertung zeugen von einem persönlichen Zugriff und somit auch von einer intensiven Auseinandersetzung mit den jeweiligen Darstellungen.

Es ist hier nicht möglich, alle Rubriken des Standardwerkes vorzustellen. Wir beschränken uns auf drei der insgesamt acht Felder. Ein erster von Richard Dubreuil betreuter Themenbereich gilt der Geschichte Frankreichs. Hier werden in einem klaren Überblick die drei historiographischen Hauptschulen vorgestellt: zunächst die 'histoire historisante', die Ereignisgeschichte, die im 19. Jahrhundert von Ch.-V. Langlois und Ch. Seignobos initiiert, von Gabriel Monod und der von ihm 1876 gegründeten *Revue historique* weitergeführt wurde, und die vor allem Quellenkritik pflegte und deswegen die politische und diplomatische Geschichte, die ihrer Methode entgegenkam, privilegierte. Es wird dann auf die Ecole des Annales verwiesen, die sich 1925 um Lucien Febvre und Marc Bloch konstituierte, und die nun auch statistische, ethnologische, demographische und wirtschaftswissenschaftliche Erkenntnisse einbezog, und endlich auch auf die französische Schule der Politikwissenschaft, die vor allem das vergleichende Studium der internationalen Beziehungen betreibt. Nach dieser Präsentation der Historiker-Schulen findet man im Band eine gute Auflistung der wichtigen Handbücher der modernen Geschichte Frankreichs sowie ein Inventar der Monographien zu den politischen Institutionen und Gruppierungen. Bei den Werken zur politischen Rechten vermißt man neben dem Standardwerk von E. Weber, *L'Action française* (1964) E. Noltes Monographie *Der Faschismus in seiner Epoche* (1963), die 1970 ins Französische übertragen und auch intensiv diskutiert wurde, ebenso wie Ph. Machefers *Ligues et fascismes en France* (1974). Zur Tradition der Christdemokraten wäre auch die Darstellung von R. E. M. Irving, *Christian Democracy in France* (London, 1973) und diejenige von R. W. Rauch, *Politics and Belief in Contemporary France* (Den Haag, 1972) wichtig. Im übrigen aber erweist sich der Führer sehr informativ auch was die Wirtschafts- und Sozialgeschichte sowie die politische Entwicklung seit 1789 betrifft. Zum Front populaire wäre neben dem Buch von L. Bodin und J. Touchard, das vor allem Pressestimmen zusammenstellt, auch hinzuweisen auf Jacques Delperrié de Bayacs *Histoire du Front populaire* (1972) sowie Georges Lefrancs *L'entreprise du Front populaire* (1972). Daß zum Abschnitt 'La France sous le régime de Vichy' nur fünf Titel aufgeführt werden, ist etwas wenig; R. Arons *Histoire de Vichy* (1966) sowie R. Rémonds *Le gouvernement de Vichy* (1972) hätten eine Erwähnung verdient. Man schätzt es andererseits, daß neben Gesamtdarstellungen bisweilen auch aufschlußreiche Monographien vorgestellt werden, die Einzelproblmen gewidmet sind, so etwa der sozialen, wirtschaftlichen und politischen Entwicklung eines Departements. Der Abschnitt schließt mit wichtigen Hinweisen auf die einschlägigen Arbeitsinstrumente: Zeitschriften, Handbücher und Bibliographien.

Gilles Fabre-Rosane und René Lasserre bearbeiteten den Abschnitt 'Vie politique', der sich ein wenig mit dem vorhergehenden überlappt, weil das politische Leben ab 1944 erfaßt wird; die Befreiung Frankreichs wird als der eigentliche Einschnitt betrachtet. Es wird hier vielleicht etwas übersehen, daß die Grundlagen der Nachkriegsgesellschaft während der Résistance-Zeit geschaffen wurden; kannte doch Frankreich nach der *Libération* eine noch

nie dagewesene Erneuerung der politischen Führungskräfte, die sich vor allem aus den Kadern der Widerstandsbewegungen rekrutierten. Die Geschichte der Résistance scheint mir darum mit zwei – zweifellos hervorragenden – Monographien von Henri Michel unterrepräsentiert zu sein; es sei hier erinnert an A. Werth, *De Gaulle, a political biography* (London, 1966) sowie die fünfbändige *Histoire de la Résistance* (1973–1976) von H. Noguères und M. Degliame-Fouché. Claude Bourdets *L'Aventure incertaine* ist nicht die Darstellung eines Historikers, sondern ein persönliches Zeugnis, das durch die Zeugnisse anderer Zeitgenossen hätte ergänzt werden müssen, so etwa: Christian Pineau, *La simple vérité* (1960), Jacques Soustelle, *Envers et contre tout* (1947) sowie Henry Frenay, *La nuit finira* (1973). Nützlich ist überdies H. Michels *Bibliographie critique de la Résistance* (1971). Zum Libération-Abschnitt würde ich noch folgende Titel ergänzen: Die Akten des C. N. R. S.-Kolloquiums *La Libération de la France* (1976), C. Lévy, *La Libération: remise en ordre ou révolution?* (1974) sowie P. Novick, *The Resistance versus Vichy. The purge of Collaboraters in liberated France* (New York, 1968). Sehr gut und umfassend sind indes die Angaben zur 4. Republik. Zu den damals entstandenen politischen Kräften erschien in der Zwischenzeit die wichtige Monographie von Robert Bichet, *La Démocratie chrétienne en France. Le Mouvement républicain populaire* (1981). Die Verfasser geben auch ein gutes Panorama der politischen Gruppierungen der 5. Republik; neben historischen Überblicksdarstellungen zitieren sie auch engagierte Zeugnisse etwa von Poniatowski oder Giscard d'Estaing. Zum Mai 68 wird eine ganze Reihe von Werken aufgeführt; umfassend ist auch die Information zur Entkolonialisierung – ein wichtiges politisches Faktum der 5. Republik. Weitere Abschnitte gelten der Außen- und der Verteidigungspolitik, der politischen Kultur, den politischen Strukturen, der Verwaltung, den Institutionen auf Staats-, Départements- und Gemeindeebene (hier könnte man noch auf Pierre Pactets *Les Institutions françaises*, 1976 verweisen). Werke zur Armee und zur Polizei werden ebenfalls besprochen; hier scheinen allerdings kritisch-polemische Darstellungen favorisiert worden zu sein. Auch dieser Abschnitt schließt mit einer hilfreichen Liste der Hilfsmittel zu diesem thematischen Feld; neben Handbüchern, Nachschlagewerken und Zeitschriften werden auch offizielle Verlautbarungen angeführt. Besonders wertvoll ist das umfassende Inventar der Periodika der politischen Gruppierungen (samt Anschrift).

Ein letzter Abschnitt, der von Marie-Martine Combry bearbeitet wurde, ist dem Problemkreis 'Littérature et société' gewidmet. Es wird hier darauf hingewiesen, daß seit dem 18. Jahrhundert die Schriftsteller sich als Handelnde oder als Zeugen der Gesellschaft zuwandten, daß die literarischen Werke von Flaubert bis Proust das Bild der jeweiligen Welt wiedergäben. Die soziale Funktion der Literatur scheint hier zu sehr auf die Widerspiegelung der Realität reduziert zu werden; daß Literatur Wirklichkeit auch transformiert, daß sie Mögliches und Alternatives entwirft, wird zunächst zu wenig betont. Die Autorin differenziert dann aber ihre Literaturvorstellung, wenn sie schreibt: «Toute littérature se fonde sur une tension permanente entre le réel dont elle émane et l'art qui la définit.» (p. 653). Literatur wird in der Folge zu Recht bestimmt durch ihre fundamentale Ambiguität. Die Autorin hebt hervor, wie schwierig es sei, die Interferenzen und gegenseitigen Einflüsse zwischen Literatur und Gesellschaft auszumachen; sie verweist auf Lukács, der eine Strukturhomologie zwischen geschichtlicher Entwicklung und der Entwicklung literarischer Formen postulierte. Es wird Lucien Goldmann aufgeführt, für den das Verschwinden der Person im 'nouveau roman' der aktuellen Entwicklung des Kapitalismus entspricht, der durch die wachsende Verdinglichung bestimmt wird. Hier übernimmt die Verfasserin zu kritiklos diese 'Relation'; denn in Goldmanns Formel scheinen mir sowohl die Strukturen der Literatur als auch diejenigen der Gesellschaft zu sehr vereinfacht und die Existenz zahlreicher Vermittlungsebenen vernachlässigt zu werden. Die Arbeitshypothese, die die Verfasserin formuliert, ist allerdings differenzierter: «C'est par la création de formes neuves adéquates à l'expression d'une réalité neuve

qu'un écrivain peut prétendre pratiquer un réalisme authentique» (p. 654). Zweifelsohne liegt der wesentliche Beitrag der Literatur auch in der formalen Innovation, die in Beziehung steht zum gesellschaftlichen Wandel; ob man allerdings diese Innovation noch unter dem Begriff des Realismus subsumieren kann, ist zweifelhaft. Die neuen Formen des 'nouveau roman' und des 'nouveau théâtre' offenbarten am besten, so fährt die Verfasserin fort, die Wirklichkeit gerade durch ihre Schreibweise. Es fragt sich, ob hier nicht die Avant-Garde zu sehr hypostasiert und deren Selbstverständnis unbesehen übernommen werde. Im eigentlichen bibliographisch-thematischen Teil werden die kritischen Werke, die das Verhältnis Literatur und Gesellschaft ansprechen, ausführlich vorgestellt; die Autorin verstand es, durchaus signifikante Werke auszuwählen; sie hat diese jedoch in alphabetischer Ordnung aneinandergereiht, was hier eher unglücklich ist; hätte sich doch eine Klassifizierung nach Denkschulen viel eher aufgedrängt und so dem Leser auch einen Überblick über die Tendenzen der französischen Literatursoziologie vermittelt.[12] Zu Recht wird bei diesen Werken auch Sartres bedeutender Essai *Qu'est-ce que la littérature?* aufgeführt, der die konstitutive Rolle des Publikums, aber auch des jeweiligen Mythos der Literatur für die Literaturproduktion herausarbeitete. Richtig ist auch der Hinweis auf den idealistisch-voluntaristischen Aspekt der Konzeption Sartres. Sein Buch *Questions de méthode* (1966) hätte hier auch eine Erwähnung verdient. Roland Barthes frühes Werk *Le degré zéro de l'écriture* (1953) erfährt die ihm zustehende Würdigung; wirkte Barthes doch darin richtungweisend, daß er die Folgen des gesellschaftlichen Wandels auf der Ebene der 'écriture' ausmachte. Die zentrale Rolle von Lukács für die französische Literatursoziologie wird hervorgehoben, doch vermißt man Hinweise auf kritische Auseinandersetzungen etwa eines Jean Thibaudeau mit dem Autor. L. Goldmann wird ebenfalls eingehend präsentiert ebenso wie Machereys Werk *Pour une théorie de la production littéraire*. Hier wäre es wichtig gewesen, darauf hinzuweisen, inwiefern Macherey über Goldmann und Lukács hinausgeht, indem er deren klassizistische Vorstellung, Kunstwerke seien homogene Welten und harmonische Totalitäten, aufgibt und im Werk den Ausdruck der ideologischen und gesellschaftlichen Widersprüche der Wirklichkeit sieht. Wenn von Barbéris gesagt wird: «[il] démontre en effet tout ce que l'approche littéraire peut gagner en profondeur et en finesse à une utilisation systématique (mais non aveugle) des postulats posés par Lukács» (p. 658), da scheint mir dieser Autor (und seine Schüler) doch etwas überschätzt zu werden. Von Escarpit sagt die Verfasserin zu Recht, daß seine Studien eher einer Soziologie des Buches oder einer Psychosoziologie der Lektüre zuzurechnen sind als einer Literatursoziologie im eigentlichen Sinne. Trotzdem wäre es nützlich gewesen, die Tendenzen der empirischen und der dialektischen Literatursoziologie eingehender vorzustellen und voneinander abzugrenzen. Gar nicht präsentiert wird die Gruppe der 'Sociocritique' um Claude Duchet, H. Mitterand, R. Fayolle, die sich vor allem in der Zeitschrift *Littérature* artikuliert[13]. Während Bourdieus soziologische Analysen zum Bildungswesen, zur Kunstrezeption, zur Photographie eingehend besprochen werden, bleiben seine literatursoziologischen Arbeiten unerwähnt. Seine Untersuchungen sind darum wegweisend, weil er den Autonomisierungsprozeß der Literatur klar erkannt und die Existenz spezifischer Gesetze innerhalb des literarischen Feldes hervorgehoben und darum auch betont hat, daß die gesamtgesellschaftlichen Determinanten gemäß der Logik des literarischen Feldes uminter-

[12] Für eine solche Klassifizierung siehe PETER V. ZIMA, *Literatursoziologie/Textsoziologie*, in: *Erkenntnis der Literatur. Theorie, Konzepte, Methode der Literaturwissenschaft*, D. HARTH/D. GEBHARDT (Hrsg.), Stuttgart (Metzler) 1982, p. 161–194.

[13] Siehe dazu mittlerweile: *Sociocritique*. Colloque organisé par l'université de Paris VIII et New York University. Paris (Nathan) 1980.

pretiert werden[14]. Todorov ist mit seinem Buch *Poétique* (1973) als einziger Vertreter der strukturalistischen Literaturkritik aufgeführt. G. Genette mit seinen *Figures*-Bänden hätte hier ebenfalls erwähnt werden sollen, vor allem aber die Tel Quel-Schule und hier insbesonders die Arbeiten von Julia Kristeva – sie wird nur kurz gestreift –, deren zentrale Kategorie der Negativität wesentlich gesellschaftsbezogen ist.

Neben den dem Problemkreis Literatur/Gesellschaft gewidmeten Werken findet sich im vorliegenden Band auch ein Panorama der Darstellungen zur Nachkriegsliteratur generell, die noch zu ergänzen wäre durch das Werk von P.-H. Simon, *Histoire de la littérature française au XXe siècle* (1967). Bei den Abschnitten zu den einzelnen Gattungen werden vor allem die Vertreter des 'Nouveau Roman' und des 'Nouveau Théâtre' berücksichtigt, nicht aber die darüber hinausführende Entwicklung; bei der Lyrik beschränkt sich der Führer auf die Résistance-Dichtung und vernachlässigt Werke, die die neuere Lyrik vorstellen. Zur Literaturkritik vermißt man Hinweise auf die Darstellungen von Roger Fayolle, *La Critique* (1969) und P. Moreau, *La critique littéraire en France* (1969). Wenn Raymond Picards Pamphlet *Nouvelle Critique ou nouvelle imposture* (1965) präsentiert wird, dann müßte man auch R. Barthes Entgegnung *Critique et vérité* (1966) erwähnen.

In einem dritten Abschnitt wird die Nachkriegsliteratur nach bestimmten Themenkreisen gegliedert. Die Texte sind gruppiert nach bedeutenden historischen Themen (Krieg, Entkolonisierung, Mai 68), nach soziologischen Themen (die Arbeiterwelt), nach kulturellen Themen (die Intellektuellen und die Gesellschaft, die Krise der bürgerlichen Werte, die Zivilisation der Dinge). Um die Literatur nicht bloß auf eine dokumentarische Funktion zu reduzieren, wird unterschieden zwischen drei «niveaux de création selon le rapport entretenu par l'écriture et le réel» (p. 655): Zeugnisse und Erinnerungen, Roman- und Theatertranspositionen, die die Wirklichkeit mit traditionellen Verfahren wiederzugeben versuchen, und schließlich literarische Neuschöpfungen, wo der Schriftsteller durch eine neue Schreibweise die Tiefenstruktur der Welt bloßlegt. Diese Unterscheidungen sind allerdings nicht immer leicht zu handhaben, vor allem auch weil ein 'témoignage' unter Umständen einen ebenso hohen literarischen Wert haben kann wie eine Neuschöpfung. Zweifellos bietet indes die thematische Gruppierung der literarischen Werke eine wertvolle Vorgabe für den Dozenten, der Landeskunde und Literaturunterricht verbinden möchte. Bei den Hilfsmitteln zur zeitgenössischen Literatur vermißt man unter der Rubrik der Zeitschriften die *Revue des lettres modernes* sowie die *Revue d'histoire littéraire de la France* und dann auch die unentbehrlichen Bibliographien von Klapp und Rancœur. Im Anhang findet sich eine Liste der besprochenen Werke, die ins Deutsche übertragen wurden; man bedauert, daß nicht auch im Führer selber ab und zu deutschsprachige Standardwerke zur Frankreichkunde aufgeführt werden[15]. Ein Namens-Index, ein ausführliches Sach-Register sowie ein Verzeichnis der häufigsten in Frankreich gebräuchlichen Abkürzungen beschließen den Band.

Mit R. Lasserres *La France contemporaine* verfügen wir so – unsere kritischen Anmerkungen betrafen immer nur zu ergänzende Details, jedoch nicht die Gesamtanlage – über ein ausgezeichnetes und unentbehrliches Hilfsmittel für die Frankreichforschung. Man kann nur wünschen, daß dieses Werk durch Ergänzungsbände immer wieder auf den neuesten Stand gebracht wird.

Joseph Jurt

★

[14] Siehe dazu JOSEPH JURT, *Die Theorie des literarischen Feldes. Zu den literatursoziologischen Arbeiten Bourdieus und seiner Schule, Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte V, 4* (1981), 454–479.

[15] Man kann hier verweisen auf JOSEF FUCKERIEDER, *Auswahlbibliographie deutschsprachiger Literatur zur Frankreichkunde*, in: JÜRGEN OLBERT, *op. cit.*, p. 319–326.

JEAN SCHEIDEGGER, *Arbitraire et motivation en français et en allemand.* Examen critique des thèses de Charles Bally, Berne (Francke) 1981, 130 p. *(RH 94).*

Die Gegenüberstellung und Kontrastierung des Französischen und des Deutschen als zwei Sprachen unterschiedlicher Grundstruktur bzw. gegensätzlichen Typs durchzieht das Lebenswerk Ballys fast wie ein roter Faden; die genannte Thematik stellt neben der Stilistik gewissermaßen das zweite Standbein seiner Forschungsaktivität dar und ist v.a. in späterer Zeit unauflöslich mit dieser verflochten. Hatte er sich ursprünglich besonders mit der *stylistique interne* (des Französischen) befaßt (*Précis, Traité*), so wendet er sich in *Le langage et la vie* und dann v.a. in *Linguistique générale et linguistique française* der *stylistique externe* zu[1]. In diesem Rahmen wird nun das Deutsche von Bally als durch Merkmale wie *motivierte Zeichen, präzis, konkret, dynamisch, séquence régressive, rythme baryton* usw. charakterisiert dargestellt, während das Französische durch die Züge *arbiträre Zeichen, klar, abstrakt, statisch, séquence progressive, rythme oxyton* usw. gekennzeichnet wäre. Daß derartige Pauschalcharakterisierungen und Dichotomisierungen mit größter Vorsicht zu genießen sind, liegt auf der Hand, und neuere Untersuchungen haben bereits ergeben, daß das Französische keineswegs für sich in Anspruch nehmen kann, eine Sprache von besonderer Klarheit[2] oder von herausragender Abstraktheit[3] zu sein bzw. diese Eigenschaften in einem höheren Maße zu besitzen als etwa die deutsche Sprache. Scheidegger will nun ein weiteres Paar von angeblich kontrastierenden Charakteristika, den Gegensatz *arbitraire/motivé*, einer gründlichen Überprüfung unterziehen. Anlaß hierzu ist die Feststellung, daß auch diese beiden Merkmale zum Katalog der *idées reçues* über die beiden Sprachen gehören wie wir sie z.B. in Mme de Staëls lange nachwirkendem *De l'Allemagne* finden. Das ungute Gefühl wird dadurch verstärkt, daß Bally ganz offensichtlich zwei nicht vergleichbare Synchronien einander gegenüberstellt: während er für das Französische aufgrund der Alltagssprache der 20er/30er-Jahre argumentiert, vermengt er in der Argumentation zum Deutschen modernes Material mit aus der «klassischen» Literatur des 18./19. Jahrhunderts stammenden Belegen und erliegt sogar oft einer gefährlichen Etymologisierungstendenz. Vergessen darf auch nicht werden, daß schon Spitzer Bally vorgeworfen hat, er vergleiche, trotz aller guten Absichtserklärungen, weniger linguistische Fakten als vielmehr Völkermentalitäten miteinander. Sollte vielleicht Bally sein Material (unbewußt) so manipuliert haben, daß er das finden mußte, was er finden wollte? Sollten seine angeblichen Ergebnisse nichts anderes sein als seine Prämissen?[4]

Um die geplante Verifikation vornehmen zu können, versucht Scheidegger in einem ersten Teil (p. 13–39) zuerst die zugrunde liegende Motivationstheorie kohärent und kritisch darzustellen. Infolge des bei Bally oft schwankenden und unpräzisen Gebrauchs müssen zudem vorab einige terminologische Klärungen vorgenommen werden: *signe* (*indice*), *signifié, signifiant, syntagme, arbitraire* und *motivation* werden in ihrem Gebrauch bei Bally und Saussure kurz vorgestellt. Es ergibt sich dabei, daß Saussure in aller Regel präziser und konsequenter ist – eine Aussage, die sich allerdings in dieser absoluten Form wohl nur aufrecht erhalten läßt, solange man wie Scheidegger ausschließlich auf der Basis der Vulgatafassung des *Cours* argumentiert und die Quellentexte bzw. die kritische Ausgabe von Engler nicht mit in die Betrachtung einbezieht. – Im ersten Hauptkapitel, *Motivation par le signifié* überschrie-

[1] Mit der Dichotomie *stylistique interne / stylistique externe* verwandt ist Spitzers Gegensatzpaar *Stilsprachen/Sprachstile;* cf. L. SPITZER, *Stilstudien*, 2 vol., Darmstadt ²1961.

[2] Cf. H. WEINRICH, *Die clarté der französischen Sprache und die Klarheit der Franzosen, ZRPh. 77* (1961), 528–544.

[3] Cf. J. ALBRECHT, *Le français, langue abstraite?*, Tübingen 1970.

[4] Cf. hierzu SCHEIDEGGER, p. 8–12.

ben (p. 20ss.), werden zuerst die *syntagmes partiels* (*poirier*, *dix-neuf*, etc.), dann die *syntagmes implicites* diskutiert: Motivation durch ein *signe zéro*, *cumul des signifiés*, *hypostase grammaticale et lexicale*. Zu bemängeln an diesem an sich ausgezeichneten Kapitel wäre, daß Scheidegger nicht deutlich macht, daß die Motivation hier keineswegs immer auf das *signifié* beschränkt bleibt, ganz im Gegenteil: überall dort, wo man zu Recht von einer (im Sinne Saussures) relativen Motivation sprechen kann, liegt ein Mechanismus vor, der auf Monemen und Bauplänen qua zweiseitigen Zeichen fußt – d.h. wir bewegen uns im Bereich dessen, was Saussure *syntaxe interne du mot* nennt[5]. Unbefriedigend gelöst ist auch die Frage, inwieweit Bildungen wie *moulin à café* oder *bouclier à vaches* als institutionalisiert angesehen werden dürfen bzw. als *ad-hoc*-Bildungen zu gelten haben (p. 21). Das Problem hat seine Wurzel wohl in der von Scheidegger kritiklos wiedergegebenen Annahme, das Lexikon sei als solches ein Bestandteil der *langue*. Mir scheint, auf Systemebene seien nur die Bildungsmuster (Baupläne) und die Moneme anzusiedeln, während das Lexikon eine Erscheinung auf der Zwischenebene der Norm darstellt[6]. Bei einem derartigen Ansatz verliert die Frage, ob eine bestimmte Bildung als institutionalisiert angesehen werden kann oder spontanen Charakter hat, weitgehend ihre Brisanz: In beiden Fällen gelangen prinzipiell die gleichen Systemelemente und die gleichen Mechanismen zum Einsatz – es bleibt nur die nachrangige Frage, ob ein Wiedergebrauch oder ein Einmalgebrauch (*ad-hoc*-Bildung) vorliegt. Zu einer solchen Lösung konnte Bally allerdings noch nicht vorstoßen, da bei ihm – trotz gewisser Ansätze – der Begriff des Bauplans, des Musters im wesentlichen fehlt, was Scheidegger sehr richtig erkannt hat (p. 22); die Konzeption des Schülers stellt in diesem Punkt einen deutlichen Rückschritt gegenüber derjenigen Saussures dar[7].

Die Diskussion um die Motivation eines *signe zéro* (p. 23) dreht sich v.a. um die Frage, was jeweils als Basis und was als Ableitung anzusehen ist (*marcher* oder *marche*, *trier* oder *tri*?), während der Typ als solcher nicht umstritten ist. Dies ist bei dem *cumul des signifiés* (p. 23ss.) und bei der *motivation par hypostase* (*grammaticale/lexicale* [p. 26ss.]) anders. Im ersten Fall macht Scheidegger mit guten Argumenten deutlich, daß Parallelisierungen wie *âne/ânesse*, *tigre/tigresse* einerseits und *cheval/jument*, *cerf/biche* etc. andererseits noch lange keine Motivation begründen: Wohl irregeleitet durch seine eigene Falschdefinition «motivation par le signifié», argumentiert Bally hier nicht mehr auf der Ebene der Kombination von Monemen mithilfe eines Musters, sondern auf derjenigen der internen Konstitution eines *signifiés* aufgrund von Merkmalen – er geht von den linear angeordneten Zeichen zu den simultan auftretenden (Inhalts-)Figuren über[8]. Scheidegger weist zu Recht darauf hin, daß bei einer derartigen Ausweitung des Motivationsbegriffs letztlich jedes *signifié* bzw. jedes Zeichen motiviert wäre, da es praktisch kein Semem gibt, das nicht in mehrere Seme aufgelöst werden kann oder muß. Diese richtigen Beobachtungen hätten zweifellos noch an Prägnanz und Überzeugungskraft gewinnen können, wenn Scheidegger auf die Verfahrensweisen und Ergebnisse der strukturellen Semantik rekurriert hätte; so bleiben seine Aussagen fast etwas apodiktisch. – Nicht minder hart fällt Scheideggers Kritik an Ballys Versuch aus, auch die *hypostase grammaticale* (beau > le beau) und die *hypostase lexicale* (*voile* 'Segel' > 'Segelschiff'; *dinde* 'Pute' > 'dumme Frau') als Motivationstyp anzusehen. Nicht nur müßten dann alle Metaphern, Metonymien, Synekdochen usw. hierher gestellt werden, son-

[5] Cf. hierzu auch Wunderli, *Saussure-Studien*, Tübingen 1981, p. 75ss: *Zur Stellung der Syntax*.

[6] Cf. hierzu auch E. Coseriu, *Systema, norma y habla*, in: *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid [2]1967, p. 47ss.; id., *Einführung in die strukturelle Betrachtung des Wortschatzes*, Tübingen [2]1973, v.a. p. 41.

[7] Cf. Wunderli, *Saussure-Studien*, p. 75ss.

[8] Cf. hierzu auch P. Wunderli, *Französische Intonationsforschung*, Tübingen 1978, p. 385ss.

dern es ergäbe sich auch, daß rein kontextabhängige Phänomene eine Motivation konstituieren könnten, und gerade dies widerspricht der ursprünglichen Ansiedlung der ganzen Fragestellung auf *langue*-Ebene. Über Scheidegger hinausgehend müßte man sich überdies fragen, ob nicht die Behandlung von Kontextabhängigkeiten als Motivationen dazu führen würde, daß man letztlich jedes Zeichen wiederum als motiviert zu betrachten hätte.

Einen grundlegend andern Motivationstyp finden wir bei der *motivation par le signifiant* (p. 29ss.). Hier geht es nicht mehr um die lineare bzw. syntagmatische Konstitution eines komplexen Zeichens aufgrund von einfachen Zeichen, sondern vielmehr um eine Begründung der Zuordnung *signifiant/signifié* aufgrund einer irgendwie gearteten Ähnlichkeit zwischen den beiden Konstituenten des Zeichens; nur hier wird das Arbitraritätsprinzip (*arbitraire naïf*) wirklich in Frage gestellt. Saussure hatte sich diesem Motivationstypus gegenüber äußerst distanziert, ja ablehnend verhalten und ihn in den Bereich der Marginalität abgeschoben. Onomatopoetika sind für ihn nie organische Elemente des Systems, sie stellen oft das Zufallsergebnis von Lautentwicklungen dar und sind überdies selbst als Onomatopoetika immer bis zu einem gewissen Grad konventionalisiert (cf. z.B. dt. *kikeriki*, fr. *cocorico*, engl. *cockadoodledoo*). Bally versucht nun in diesem Punkt deutlich über Saussure hinauszugehen und die lautliche Motivation bzw. den Lautsymbolismus als konstitutive Phänomene der Sprachstruktur zu begreifen. Dabei geht er oft zu weit, kann doch Scheidegger leicht zeigen, daß es entgegen den Annahmen von Bally nie um direkte Motivationen geht, sondern um die Assoziation von zwei psychischen Abbildern, daß zwischen diesen beiden Komponenten immer ein großer Abstand besteht und daß eine onomatopoetische Bildung praktisch immer den Rückgriff auf das je einzelsprachliche Phoneminventar voraussetzt. Es kommt dazu, daß die onomatopoetische Bewertung sehr stark durch einzelsprachliche Assoziationen beeinflußt wird, daß Onomatopoetika ebenso wenig modifizierbar sind wie arbiträre Zeichen und in einer unbekannten Sprache überhaupt nicht als solche erkannt werden. All dies führt bei Scheidegger zu dem berechtigten Schluß, daß Saussure und Sauvageot letztlich Recht haben, die Onomatopoetika gerade als auch im Hinblick auf diesen Wert konventionalisiert zu betrachten. Gleichwohl sollten diese in der Alltagskommunikation meist neutralisierten, immer aber latent vorhandenen und im poetischen Diskurs jederzeit aktivierbaren Aspekte nicht einfach vernachlässigt werden, obwohl sie immer eines «Aufhängers» im konzeptuellen Bereich bedürfen und diesem ganz offensichtlich untergeordnet sind.

Mit dem Bezugsbereich «Wort» ist nun die Spannweite von Ballys Motivationsbegriff allerdings noch lange nicht erschöpft. Für ihn gibt es z.B. auch eine Motivation auf Satzebene (p. 35): die Verteilung von *thème* und *propos* wäre in der *phrase segmentée* motiviert, durch die interne Konstitution des komplexen Zeichens gegeben, während sie in der *phrase liée* rein arbiträren Charakter hätte, d.h. sich über Kontextabhängigkeiten konstituieren würde. Mir scheint hier eine Motivation vorzuliegen, die sehr eng mit der «relativen Motivation» der komplexen Lexie verwandt ist. Scheideggers Hinweis, es liege hier eine Motivation auf *parole*-Ebene vor (p. 37), mag vielleicht in Bezug auf Bally ihre Richtigkeit haben, trifft nach meiner Sicht aber gerade nicht zu: die Frage der Verteilung von *thème* und *propos* innerhalb des komplexen Zeichens «phrase segmentée» ist gerade kein *parole*-Phänomen, sondern durch die interne Strukturierung der in der *langue* gegebenen Baupläne bedingt und vorgegeben – die verschiedenen Typen der *phrase segmentée* sind gerade als in der *langue* gegebene Markierungsmittel für die Fokussteuerung zu betrachten, während sich in der *phrase liée* in der Tat die Fokussierung erst aus der Kontexteinbindung (> *parole*-Ebene) ergibt. – Die Grenze des «Wortes» wird bei Bally für die Motivation nicht nur nach oben, sondern auch nach unten überschritten: es gibt für ihn auch Motivationen auf Phonemebene (p. 35/36). «Motivierte Phoneme» sind für ihn z.B. alle kontextabhängigen Varianten (z.B. dt. *ich-/ach*-Laut), sowie die Affrikaten und Diphthonge (wohl eine Art «relative» Motivation). Nur:

in all diesen Fällen haben wir es gar nicht mehr mit Zeichen, sondern mit (Ausdrucks-) Figuren zu tun – der Motivationsbegriff wird ganz eindeutig überdehnt und überstrapaziert. – Entsprechendes gilt auch für die *motivation des ligaments* (p. 36), wenn auch in einem andern Sinne. Zugrunde liegt die Erkenntnis, daß Morpheme oft nicht nur relationale, sondern oft auch lexiesemantische Bedeutung haben: die Argumentation liegt somit wiederum ausschließlich auf der Ebene des *signifié*, und wir sehen uns mit den gleichen Problemen konfrontiert wie beim *cumul des signifiés* – und letztlich handelt es sich auch um nichts anderes als um eine besondere Art von *cumul*; es liegt also auch hier keine Motivation, sondern vielmehr eine Art semantische Komponentenanalyse vor.

Aufgrund dieser theoretischen Diskussion, die von außerordentlichem Scharfblick und großer Umsicht zeugt, kommt Scheidegger zum berechtigten Schluß (p. 37–39), daß der Motivationsbegriff bei Bally überaus komplex, schwammig und konfus ist. Er bewegt sich praktisch auf allen Ebenen: Phonem, Phonemkomplex, *signifié*, einfaches Zeichen (Monem), komplexes Zeichen (Wortbildung), Syntagma, Satz und rekurriert auf die unterschiedlichsten Einheiten als motivationskonstituierende Größen. Ein derart disparater Motivationsbegriff ist schlecht operabel – und damit könnte der Verfasser scheinbar schon von allen weiteren Untersuchungsschritten Abstand nehmen. Wenn er es nicht tut, so deshalb, weil sich Bally für die Kontrastierung von Deutsch und Französisch hinsichtlich des unterschiedlichen Motivationsgrades auf die Bereiche der Wortbildung und der Lautsymbolik beschränkt, während die übrigen Teilbereiche keine Rolle spielen. So bleibt denn eine Verifikation – allerdings im genannten eingeschränkten Rahmen – gleichwohl möglich.

Für die Verifikation der Aussagen betreffend die *motivation par le signifié* (besser: *par signes*) greift Scheidegger für das Fr. auf das *Français fondamental* (1er, z.T. 2e degré)[9], für das Dt. auf den Grundwortschatz von Oehler[10] als Korpus zurück, die mit Hilfe einiger wohlbegründeter Manipulationen harmonisiert werden und dann (zufälligerweise) eine Liste von je 1756 Einheiten ergeben (p. 40ss.). Kriterien für die Einstufung einer Sequenz als (relativ) motiviertes Zeichen (Lexie) sind: die Analysierbarkeit, die semantische und phonetische (besser: phonologische) Stimmigkeit (Beziehung Basiseinheiten – komplexe Sequenz) und die Kohärenz des Syntagmas. Gewisse Probleme ergeben sich mit Bildungen wie *garçon de café*, *brosse à dents* usw. wenn es darum geht, die lexikalisierten Einheiten von den freien Syntagmen zu trennen. Scheidegger zieht sich hier auf Ballys Kriterien zurück: einheitliche Idee, u.U. abweichende Morphologie, nur globale Modifizierbarkeit und Häufigkeit der Verbindung für die lexikalisierten Einheiten. Es ist aber offensichtlich, daß das Problem bei dieser Fragestellung nicht lösbar ist: wie bereits erwähnt, sind die Einführung der Zwischenebene der Norm und die Zuweisung des Lexikons an eben diese unabdingbar, wenn man nicht in eine Aporie geraten will.

Damit sind die Problemfälle allerdings noch lange nicht erschöpft, ganz im Gegenteil: sie sind derart zahlreich, daß Scheidegger ihnen eine lange Diskussion widmen muß (p. 45ss.). Was er zum Verlust der Analysierbarkeit bemerkt, können wir im Prinzip unterschreiben; hinsichtlich der Einzelheiten dagegen sind wir oft anderer Auffassung. So betrachtet Scheidegger p. 46/47 z.B. *bonheur* als unmotiviert (*heur* ist nicht mehr gebräuchlich), was unanfechtbar ist. Wenn er nun aber *malheur* wegen Paaren wie *chance – malchance*, *donne – maldonne* usw. als motiviert betrachten will, können wir ihm nicht mehr folgen: *mal-* ist zwar anbindbar (ebenso wie *bon-*), nicht aber *-heur*, an dessen Status sich gegenüber *bonheur* überhaupt nichts ändert. *Bonheur* und *malheur* müssen ganz offensichtlich gleich behandelt werden – wobei

[9] Cf. G. Gougenheim / R. Michéa / P. Rivenc / A. Sauvageot, *L'élaboration du français fondamental*, Paris ²1967.

[10] Cf. H. Oehler, *Grundwortschatz Deutsch*, Stuttgart 1966.

man sich allerdings noch fragen kann, ob man nicht ein Bildungselement *-heur* zuläßt, das nur in gebundener Form vorkommt. Scheideggers Argumentation zu *malheur* steht übrigens in offensichtlichem Widerspruch zu seinen Ausführungen betreffend *Buchstabe* und *Apfelsine*, die er gerade wegen des Status von *-stabe* und *-sine* als nicht analysierbar einstuft (p. 47). – Problematisch ist auch die Behandlung von *embarquer* als nicht analysierbar, von *débarquer* dagegen als motiviert (p. 48; ebenso *encaisser*, *empaqueter* etc.). Es scheint mir ganz offensichtlich zu sein, daß trotz des Fehlens von **barquer*, **caisser*, **baller*, **paqueter* etc. diese Bildungen durch *barque*, *caisse*, *paquet* etc. motiviert sind: es fehlt bei Scheidegger einfach (und obwohl dieses bei Bally ausführlich diskutiert wird!) das Konzept des parasynthetischen Bildungsmusters! – Probleme ergeben sich auch beim Zerreissen bzw. der Lockerung des semantischen Bandes zwischen Konstituenten und komplexen Zeichen (p. 52), bei den *écarts phonétiques* und bei der Frage, ob gewisse Zeichen als einfach oder komplex eingestuft werden müssen (Null-Suffix, *mots tronqués* usw.; p. 54); diese Probleme werden nach unserer Auffassung von Scheidegger im theoretischen Bereich zufriedenstellend gelöst.

Es folgen dann die Listen der arbiträren (p. 58–65) und der (relativ) motivierten Lexien (p. 65–70) im französischen Korpus und die entsprechenden Auflistungen für das deutsche Material (p. 71–77; 77–82). Diese Listen sind sicher nicht immer problemlos. So frage ich mich z.B., ob man *chemin de fer*, *pomme de terre*, *portefeuille*, *civilisation* usw. zu den motivierten Einheiten stellen darf, wenn man «semantische Stimmigkeit» zur Grundvoraussetzung für eine derartige Einstufung macht; liegen hier nicht gerade eindeutige Fälle von «rupture du lien sémantique» vor?[11] Und wieso werden *vieil homme*, *vieille dame*, *vieille femme*, *pas cher* als Komposita eingestuft? Gibt es irgend einen Grund, sie nicht als freie Syntagmen zu behandeln? Das Kriterium der nur globalen Modifizierbarkeit kann es sicher nicht sein, denn gerade in diesen Bildungen ist jede der Konstituenten in der Lage, ein eigenes Determinans zu sich zu nehmen. Und mit welcher Berechtigung werden *journal* (< *jour*), *millard* (< *mille*), *million* (< *mille*), *justice* (< *juste*) zu den analysierbaren Ableitungen gestellt? Wo sind denn die Parallelbildungen, die es erlauben würden, hier jeweils ein generalisierbares Muster anzusetzen? Müßten nicht alle diese Fälle gerade wegen ihrer Einmaligkeit, ihrer Nichtwiederholbarkeit zu den unanalysierbaren gestellt werden?[12] Hier liegt im Detail ganz offensichtlich einiges im Argen, und entsprechendes gilt auch für die deutschen Inventare. Gleichwohl: gerade weil es zu beiden Sprachen eine Reihe von strittigen, unbefriedigend gelösten Fällen gibt, dürften die erarbeiteten Resultate in ihrer Gesamtheit letztlich gültig bleiben: die jeweiligen Fehlerquellen und Unsicherheitsfaktoren dürften sich in etwa die Waage halten. Diese Ergebnisse besagen nun, daß im Dt. 35,7%, im Fr. 28,8% des untersuchten Wortschatzes (relativ) motiviert sind. Die Motivation ist im Deutschen (v.a. aufgrund der Komposita) etwas häufiger als im Französischen, aber der Unterschied bleibt doch recht geringfügig: in beiden Sprachen dominieren die arbiträren Wörter ganz eindeutig. Bally hat in *LGLF* den Unterschied zwischen den beiden Sprachen in diesem Punkt stark übertrieben, ja maßlos überschätzt. Dazu kommt noch, daß die deutschen Ableitungen in der Regel keineswegs mehr konkrete Detailinformation liefern als die französischen. Es besteht somit nicht der geringste Anlaß, das Deutsche als (im Gegensatz zum Französischen) «phänomenistisch» zu charakterisieren.

Noch weniger gut sehen die Dinge für Bally bei der Verifikation der *motivation par le signifiant* aus (p. 97ss.), die wiederum im Dt. erheblich häufiger sein soll. Scheidegger hält von allem Anfang an fest, daß es kein Phonem gibt, das in der Lage wäre, von sich aus im

[11] Cf. hierzu auch SCHEIDEGGER, p. 52/53.

[12] Vgl. hierzu z.B. Scheideggers Argumentation bezüglich *fourneau*, *cordonnier*, *Handschuh* usw., p. 52.

einen oder andern Sinn zu motivieren; diese Art von Motivation fußt vielmehr auf den konzeptuellen Gegebenheiten und kann sich nur dort realisieren, wo «l'association par contiguïté unissant le signifiant et le signifié est renforcée par une ressemblance» (p. 97). Gerade diese «Ähnlichkeit» ist nun aber außerordentlich schwer in den Griff zu bekommen und ein gewisser Subjektivismus ist nur schwer ganz auszuschließen. Um diesen in wenigstens einigermaßen vertretbaren Grenzen zu halten, beschließt Scheidegger, seine Kontrollerhebungen auf akustische Phänomene wiedergebende Verben zu beschränken, wo der interpretatorische Zugang wenigstens noch ein relativ direkter ist. Als Korpus für das Dt. dienen die Artikel *Schall* (402), *Lautstärke* (404), *Lautschwäche* (405), *Knall* (406), *Hell* (407), *Resonanz* (408), *Zischen* (409), *Schrillen* (410), *Schreien* (411) und *Tierstimmen* (412) des *Deutschen Wortschatzes* von Wehrle/Eggers, für das Fr. die Artikel *bruit, cri, son, chanter* des *Dictionnaire analogique* von Delas[13], wobei nur Verben in die Listen aufgenommen wurden, die für das Dt. im Wahrig 67 und Duden 70, für das Fr. im DFC und im PLar. 73 verzeichnet sind. So entstehen dann Inventare, die für das Dt. 150, für das Fr. 122 Einheiten umfassen (p. 99–102). In beiden Listen sind die Wörter, bei denen jegliche Motivationsmöglichkeit ausgeschlossen werden kann, sehr selten; vielmehr kann man im Dt. in 82%, im Fr. in 84,4% der Fälle annehmen, daß wenigstens die Möglichkeit einer lautsymbolischen Ausdeutung besteht. Dieser Unterschied ist nun derart geringfügig, daß man ihn sicher nicht als signifikant ansehen kann. Wenn man noch in Rechnung stellt, daß beim Vergleich von dt. und fr. Entsprechungen alle Kombinationen der Typen *+motiviert/-motiviert*, *-mot./+mot.*, *-mot./-mot.* und *+mot./+mot.* mit etwa gleicher Häufigkeit für beide Sprachen auftreten, darf man ruhig mit Scheidegger schließen, daß es nicht den geringsten Anlaß gebe, für das Dt. eine stärkere Tendenz zur phonetischen Motivation anzunehmen. Vielmehr verhalten sich die beiden untersuchten Sprachen in diesem Punkt in etwa gleichwertig.

Scheideggers gute und solide, im theoretischen Teil sogar brillante Arbeit macht somit deutlich, daß Ballys Aussagen über die Motivationsfreudigkeit des Deutschen (im Vergleich zum Fr.) ebenso wenig haltbar sind wie die Behauptungen, das Französische sei besonders klar und durch einen bedeutend höheren Abstraktionsgrad gekennzeichnet: im Bereich der phonetischen Motivation gibt es überhaupt keine Unterschiede, im Bereich der relativen Motivation sind diese Unterschiede derart geringfügig, daß es vollkommen ausgeschlossen scheint, daraus ein grundlegendes Differenzierungsmarkmal für die beiden Sprachen zu machen. Wieder einmal ist somit eine «idée reçue» in diesem Bereich zu Grabe getragen worden – und es werden ihr mit Sicherheit noch einige weitere folgen, sobald man sich einmal daran macht, ihre Grundlagen kritisch zu überprüfen.

Peter Wunderli

★

ISABEL VILARES CEPEDA, *A linguagem da «Imitação de Cristo» (Versão portuguesa de Fr. João Alvares)*, Lisboa 1962, X + 175 p. *(Publicações do Centro de Estudos Filológicos 14)*.

Entre as obras de ascética cristã da Idade Média destaca o tratado *De imitatione Christi*, composto em latim provavelmente por Thomas a Kempis nas primeiras décadas do século XV e logo traduzio para muitas línguas vulgares. Em 1468, durante uma estadia na Flandres, Frei João Alvares (140? – depois de 1484), abade comendatário do mosteiro beneditino de

[13] HUGO WEHRLE / HANS EGGERS, *Deutscher Wortschatz*, Stuttgart [13]1967; D. et D. DELAS, *Nouveau dictionnaire analogique*, Paris 1971.

Paço de Sousa (Concelho de Penafiel), verteu para o português o primeiro livro deste tratado e mandou-o aos seus frades para os confirmar no seu desapego do mundo e do homem. É a esta tradução que está dedicado o livro de I. Vilares Cepeda, apresentado como dissertação para licenciatura em Filologia Românica na Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa em 1958.

O trabalho está articulado em três grandes partes: (a) observações sobre o manuscrito e sobre a tradução do texto (p. 1–50), (b) estudo linguístico da versão (p. 51–110) e (c) glossário do texto (p. 111–171).

O manuscrito é de 1477, portanto só de nove anos posterior à data da tradução. A versão coincide em geral com o texto latino. As mudanças mais evidentes são o frequente acrescentamento de frases exclamativas (cf. p. 6) e de expressões tendentes a tornar mais explícitas certas palavras e frases (cf. p. 7).

Embora falte a reprodução de fac-símiles, controlando o texto oferecido por Cepeda com a edição surgida paralelamente de A. Almeida Calado (em: Frei João Alvares, *Obras*, vol. II, Coimbra 1959, P. 162–217), podemos verificar que as variações são de pouca importância e deduzir daí que a transcrição é bastante fidedigna. A editora desenvolveu as abreviaturas sem as sublinhar (mantendo porém o til), regularizou o uso de *i*, *j*, *u*, *v* e das maiúsculas e minúsculas, separou as palavras segundo o uso moderno (excepto as enclíticas), separou a preposição *de* por meio de apóstrofo nas palavras em que não vingou a grafia contraída e introduziu a pontuação moderna. No roda-pé das páginas que contêm a edição do texto vêm consignadas indicações de carácter paleográfico, as correcções feitas ao manuscrito e os passos latinos omitidos pelo tradutor ou bastante divergentes da versão portuguesa.

O estudo linguístico, repartido em cinco capítulos (Ortografia, Fonética, Morfologia, Sintaxe, Conclusões) e considerado com o glossário como a parte fundamental do livro (cf. p. 9), não constitui uma descrição sistemática da língua do texto, antes é uma lista dos principais fenómenos divergentes com respeito à língua portuguesa actual. Como o manuscrito se pode datar exactamente e é pouco mais recente do que o original, revestem-se de particular interesse para a história da língua:

- a presença de *isso* ao lado de *aquesto*, *esto*, *aquelo*, *ello* (p. 60);
- o aparecimento de 1 exemplo de *tudo* contra 8 exemplos de *todo* (p. 60);
- a alternância *-am/-ã* vs *-om/-õ* nas desinências verbais derivadas de -ANT, enquanto que nos outros casos das terminações nasais a concordância entre as formas portuguesas e a etimologia latina é constante (p. 61–62);
- a completa ausência dos possessivos átonos *ma/ta/sa* (p. 78);
- a alternância *e/i* no tema do perfeito de *fazer* (*fezemos/fizemos;* p. 85);
- a frequência do emprego do artigo definido com os adjectivos possessivos numa proporção de 3 vezes com artigo vs 2 vezes sem artigo (p. 95).

As explicações não são sempre convincentes:

- a frequência de formas com *p* nos derivados de -MN- primário e secundário (DAMNUM, DOM'NUM) em textos castelhanos e sobretudo aragoneses (cf. M. Metzeltin, *Altspanisches Elementarbuch*, Heidelberg 1979, p. 14–15; M. Alvar, *Estudios sobre el dialecto aragonés*, I, Zaragoza 1973, p. 89–90) leva a crer que uma forma como pg. *dãpno* não seja uma grafia falsamente erudita (p. 57), mas uma dissimilação ou uma epêntese real para separar as duas nasais;
- o plural moderno *simples* em lugar da forma «regular» *simplezes* do nosso texto pode ser devido a haplologia como sugere a autora (p. 71 e 75); mas também poderia argumentar-se que o plural dos nomes não oxítonos em *-s/-z* sempre foi regularmente igual ao singular (como em espanhol; o plural *sĩplez* está documentado ne *Regra de S. Bento*, cf. R. Lorenzo,

Sobre cronologia do vocabulário galego-português, Vigo 1968, s.v. *simples*) e que formas como *simplezes* são analógicas;

- *homem* empregado como pronome indefinido pode ter desaparecido não por não ter sofrido alteração fonética em relação ao substantivo (p. 80), mas por concorrência do reflexivo *se;*
- em *asinha* não houve uma permuta das consoantes sonoras *-s-* e *-j-* (p. 88), antes despalatalização do ž (AGINA > ažiṇa > aziṇa);
- as formas verbais em *-ra* (*falara, viveras*, etc.) em construções que hoje levam o verbo ao imperfeito do conjuntivo não devem considerar-se funcionalmente como formas do indicativo (p. 104), mas sim do conjuntivo ou do condicional, como em espanhol (cf. A. E. da Silva Dias, *Syntaxe Histórica Portuguesa*, Lisboa [4]1959, par. 256 e M. Rodrigues Lapa, *Estilística da língua portuguesa*, Coimbra [9]1977, p. 206–207);
- não me parece justificado considerar as construções enfáticas como anomalias sintácticas (p. 107–108);

A distinção entre morfologia e sintaxe resulta às vezes pouco clara. Isto vale sobretudo para as partes da oração invariáveis (advérbios, conjunções, preposições). As conjunções, por exemplo, aparecem enumeradas segundo critérios semânticos na morfologia (p. 89–90); na sintaxe só se acrescentam algumas observações acerca delas dispersas nos parágrafos dedicados ao emprego dos modos e dos tempos, à coordenação e à subordinação (p. 104–107).

No capítulo sobre a fonética era preciso acrescentar:

- as formas *ligeiriçe* (cap. VII, versículo 7) e *sandiçe* (I, 4) entre os casos de *e* fechado que passou a *i;*
- a forma *leeriam* (III, 21) entre os derivados de -ANT em posição átona (p. 62);
- as formas *dereita* (III, 10) e *deffeculdade* (VI, 3) entre os casos de assimilação (p. 72);
- as formas *devaçom* (I, 4) e *pareçer* 'perecer' (cf. glossário) entre os casos de dissimilação (p. 72).

No capítulo que trata da morfologia convinha:

- acrescentar a forma *su alma* (XVII, 5) entre os adjectivos possessivos (p. 78);
- indicar não só uso interrogativo (p. 80), mas também exclamativo de vários pronomes e adjectivos, como o *que* da frase: «Oo *que* muitas e graves paixões padeçerõ Apostolos...» (XVIII, 3);
- acrescentar *qualquer* («Deus cujo he qualquer bem que em ti ha», VII, 7) e *qualquer que* («de nẽhũu vivente, qualquer que elle seja», VII, 4) entre os pronomes e adjectivos indefinidos (p. 80–81);
- avisar que todas as formas verbais se encontram enumeradas no glossário sob os respectivos infinitivos;
- indicar entre os advérbios (p. 88–89) também as formações em *-mente* (*Certamente*, III, 18; *verdadeiramẽte* III, 16), em *de ... -mente* (*de boamante*, V, 7) e com *de* + adjectivo (*de ligeiro*, IV, 3) e a repetição do sufixo em caso de acumulação de advérbios («lee simprezmente, humildosamente e fielmente», V, 7);
- acrescentar à lista das conjunções *ca* (consecutivo, XV, 10), *e* (acumulativo e consecutivo ('então', XIX, 15), *honde* (locativo, III, 19), *mas* (adversativo, cf. glossário), *mas empero* (adversativo, III, 15), *nem* ('e', cf. p. 106), *onde quer que* (locativo, cf. glossário), *porquanto* (causal, IV, 3), *porque* (causal, III, 16), *posto que* (concessivo, XIV, 4), *quando* (temporal e condicional, cf. glossário e p. 106–107), *que* (consecutivo, IV, 2; comparativo, III, 11);
- indicar *porende* (e *portanto*, III, 22) não entre as conjunções adversativas (p. 89), mas entre as causais.

No capítulo da sintaxe falta, apesar do subtítulo «Ligação das palavras na oração», uma descrição da construção das frases, o que não faz justiça à grande riqueza e complexidade das estruturas do texto. Tomemos por exemplo as frases do capítulo XIV (p. 27). Seguindo o modelo de análise em microsintagmas proposto por M. Metzeltin e M. Candeias na sua *Semântica e sintaxe do português* (Coimbra 1982, par. 7.3.8.; MCaus = microsintagma causal, MConc = m. concessivo, MCond = m. condicional, MF = m. final, MI = m. integrativo, ML = m. locativo, MM = m. modal, MP = m. predicativo, MS = m. sujeito, MT = m. temporal) obteríamos o seguinte quadro:

(a) 1 frase com 1 microsintagma (MP);
(b) 4 frases com 2 microsintagmas (MP + ML (duas vezes); MP + MM; MP + MS);
(c) 3 frases com 3 microsintagmas (MP + MF + MCaus; ML + MP + MS; MP^1 + MI + MP^2 + MCaus);
(d) 6 frases com 4 microsintagmas (MT + MT + MI + MP; MCond + MP + MM + MConc; MT + MS + MP + MCaus; MCaus + MP + MS + ML; MM + MS + MP + MM; MCond + MP^1 + MT + MP^2 + MCaus);
(e) 2 frases com 5 microsintagmas (MCaus + MM + MP + MI + MCaus; MS + MI + MP + MM + ML).

Feito este tipo de anàlise poderia estudar-se o número e a classe de monemas de que consta cada microsintagma e a combinação dos monemas em cada microsintagma. Daí resultaria uma descrição tipológica das frases do nosso texto.

Como já apontei, o interesse da autora parece dirigir-se sobretudo para os fenómenos «desviados» com respeito à língua actual. Assim, tratando da subordinação, cita quatro casos de construções integrativas e temporais estranhas para a gramática moderna. Mas nada se diz – para citar só este exemplo – da grande variedade de construções comparativas, em parte elas também contrastantes com as regras da actual gramática normativa, como se pode verificar pelos seguintes exemplos:

«E quem he o que mais fortemẽte peleja, que aquele que se esforça de vençer sy meesmo?» (III, 11).

«Quanto quer que algũu for ẽ si mais homildoso e a Deus mais sojeito, tanto em todalas cousas sera mais sabedor» (IV, 7).

«E assy devemos, de boamente, de leer e de ouvri os livros simplizes e devotos, assy como os altos e como os profundos» (V, 3).

«E, quanto cada hũm mais preguiçoso e oçioso for pera o rresistir, tanto em si he tornado cada dia mais fraco, e o imigo cada dia mais poderoso contra elle» (XIII, 20)

«porque verdadeiramente Deus mais esgoarda e oolha com que desejo e vontade homem faz sua obra, mais que a obra comanha he» (XV, 3)

«se tu te nom podes tal fazer qual querias» (XVI, 6)

«Assy que elles som dados em exemplo a todolos rreligiosos, e mais nos devem de provar pera bẽ aproveitar, que o numero e a multidom dos tibos e occçiosos pera nos rrelaxar e danifficar» (XVIII, 16).

«com rrazom muito mais deve de ser (de dentro), ca aquelo que se vee de fora» (XIX, 2).

«segundo os tempos rrequerem, assy prazem a defferença dos exerçiçios» (XIX, 22).

«E mais asiinha e melhor estaremos em casa, que de fora nos poderemos abastantemente guardar» (XX, 7).

«Quanto he mais perfecto o compungimento, entom he a elle amaro e grave todo o mundo» (XXI, 13).

«Tãto aproveitaras, quanto ti meesmo contrariares e fezeres força» (XXV, 49)

A propósito do capítulo que trata da sintaxe podem ainda fazer-se as seguintes observações:

- no parágrafo sobre o artigo definido (p. 95–96) falta um estudo acerca do não emprego desse artigo em frases como: «Como entom se esforçou a grande disciplina, quanta rreverẽça e obedientia floreçeeo em todalas cousas sob ø rregra do meestre!» (XVIII, 18);
- entre as particularidades dos verbos reflexivos (p. 97) convinha indicar o uso não reflexivo de *acompanhar* na frase: «Com os rricos nõ queiras aparçar nẽ lhes comprazer, nem vaas ligeiramente nem de grado ante a presença dos grandes senhores. E com os homildosos e simprezes, cõ os devotos e com os bem ensiinados acompanha» (VIII, 3);
- no parágrafo sobre as preposições falta a indicação do emprego final de *açerqua de* (cf. glossário), do uso concessivo de *por* (III, 15), das regências *entender a* («quem ... entende ... aaquelas que servem a salvaçom», II, 5) e *cuidar de* («a paz e folgança que cuidava d'aver», VI, 5) e da construção partitiva «hũa pequena de força» (XI, 16; cf. esp. antigo *tanto de* + substantivo (M. Metzeltin, *Altspanisches Elementarbuch*, Heidelberg 1979, p. 54);
- entre as particularidades do uso dos modos e dos tempos faltam os empregos «irregulares» com respeito à língua moderna, como o indicativo na oração subordinada seguinte: «Mas quanto he (de) doer que tu aqueste nom *despendes* assy proveitosamente» (XXIII, 23);
- o emprego de oração introduzida por *se* a servir de sujeito (p. 106) torna-se menos raro se o compararmos com exemplos análogos que se podem rastrear nos jornais italianos actuais («'È un miracolo se tutti hanno potuto salvarsi', sostengono i vigili del fuoco», *Paese Sera* do 16-VI-82, p. 22);
- no parágrafo dedicado à colocação das palavras na oração (p. 107) falta o estudo da posição dos pronomes átonos;
- no parágrafo 75 citam-se duas construções enfáticas, sem as descrever, mas o texto apresenta muitos casos deste fenómeno (I, 4; IV, 5; IX, 2; etc.), que mereceriam portanto algo mais do que uma mera citação.

O glossário regista todas as palavras do texto, classificadas alfabeticamente e cotejadas com as palavras correspondentes do texto latino. Também estão indicadas todas as duplicações sinonímicas (escaparam à atenção da autora: «camanha e quã grande», III, 3; «males e escandalos», III, 17). Não se julgou importante definir o significado das palavras, o que diminui o valor prático deste glossário. Tambén falta qualquer referência ao *DELP*. Várias provas de controle do resenhador revelam que o léxico religioso empregado no nosso texto já estava formado no século XIV e que poucas são as palavras que o nosso texto permite retrodatar (*despreçivel* (até agora só documentado em Aquilino), *negamento* (até agora documentado no século XVI), *rrefroreçer* (até agora documentado no século XVI); cf. *DELP* e Morais[10]).

Apesar das limitações aqui apontadas devemos considerar este livro como uma útil contribuição para oconhecimento da língua portuguesa do século XV.

Miguel Metzeltin